Bibliothek
der
Königlichen Kunst-Akademie
zu Düsseldorf.

Nr. 70. a des Catalogs.

Bd. 1 – 4 (von 5)

Schlosser, S. 430 u. 442; Stampfle, Nr. 195

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ENTRETIENS

SUR LES VIES

ET

SUR LES OUVRAGES

DES PLUS

EXCELLENS PEINTRES

ANCIENS ET MODERNES.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mit 2 Kupfern im Texte, 1 Kupferinitiale.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

a M^r le president Oberemauille

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

Vorf.: André Félibien

TOME PREMIER.

SECONDE ÉDITION.

Ex libris Kirke.



STAATS MUSEUM

A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, ruë Saint Jacques, aux Cicognes.

M. DC. LXXXV.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rara
21 KW 90 (4°)
2ma

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DÜSSELDORF



Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



A MONSEIGNEUR

COLBERT,

CHEVALIER, MARQUIS

DE SEIGNELAY ET AUTRES LIEUX,

Commandeur & Grand Treſorier des Ordres de Sa Majeſté, Conſeiller ordinaire en tous ſes Conſeils, & au Conſeil Royal, Contrôlleur Général des Finances, Surintendant & Ordonnateur Général des Baſtimens, Arts & Manufactures de France.

MONSEIGNEUR,

Comme il n'y a que Dieu qui connoiſſe le prix des Rois, il n'appartient qu'aux Rois à

bien connoiſtre ce que valent les autres hommes. Auſſi l'on peut dire que Sa Majeſté ayant réſolu de rendre ſes peuples heureux, a bien veû que vous eſtiez celuy dont Elle pouvoit ſe ſervir pour l'accompliſſement d'un ſi grand deſſein. C'eſt par les lumieres de ſon eſprit ſi clairvoyant qu'Elle a découvert les rares qualitez que le Ciel vous a données, ſi propres à éxécuter ſes ordres. Ses yeux ont penétré juſques dans voſtre cabinet, où ils vous ont veû attaché à regler des affaires tres-épineuſes & tres-importantes; & ç'a eſté voſtre maniere de vivre ſi occupée & ſi laborieuſe, ou plûtoſt cette beauté d'Ame qu'Elle a reconnuë en vous, qui l'a perſuadée que vous eſtiez ce fidelle ſerviteur dont Elle avoit beſoin. Elle a jugé avec raiſon qu'Elle pouvoit attendre une fidelité inviolable d'un homme que le plaiſir, l'ambition, & l'amour des richeſſes ne ſont point capables de corrompre, ni meſme de détourner des moindres choſes qui regardent ſon ſervice.

En effet, à qui le Roy pouvoit-il mieux confier les emplois qu'il vous a donnez, qu'à celuy qui s'y applique avec tant d'aſſiduité, & qui s'y conduit avec tant de prudence? qui prend luy meſme connoiſſance de toutes

choſes ; qui travaille jour & nuit pour ne pas remettre à d'autres des affaires ſi importantes ; qui n'a d'intereſt que celuy du Roy & de l'Eſtat ; qui conſidere tous les Sujets de Sa Majeſté comme enfans d'un meſme pere ; qui ne connoiſt pour parens & pour amis que ceux qui ſont les plus affectionnez au ſervice de ſon Prince ; qui s'eſt aquis une entiere confiance dans tous les eſprits par la ſincerité de ſes paroles ; & de qui enfin tous les gens de merite doivent eſtre aſſeûrez, qu'il n'aura jamais pour eux que des loûanges dans la bouche, pour leur procurer auprés de Sa Majeſté des honneurs & des liberalitez ?

Ne ſoyez pas ſurpris, MONSEIGNEUR, *ſi je parle ſi hardiment de ce que toute la terre remarque en vous. On regarde les perſonnes conſtituées en la dignité où vous eſtes, avec reſpect ; mais on les regarde comme des Aſtres dont on obſerve le cours, les qualitez, & les diverſes influences. On meſure toutes leurs démarches, on les conſidere avec attention, & ils ne font point de pas qu'on ne croye eſtre utiles ou préjudiciables à ceux qui ſont au deſſous d'eux.*

Quand on conſiderera bien quelles ſont

vos occupations, & quelle est cette administration toute desintereſsée, on aura lieu d'attendre de vous beaucoup de grandes choſes. On ne doit pas craindre qu'un homme qui a les mains ſi pures dans le maniement des Finances, ſouffre deſormais que les peuples ſoient foulez par les exactions cruelles de ceux qui ne penſent qu'à s'enrichir aux dépens du public. On doit eſperer plûtoſt que nous reverrons dans peu de temps nos provinces rétablies & nos campagnes cultivées, puis que meſme vous portez vos ſoins au-delà du Royaume, travaillant comme vous faites à l'établiſſement & à la ſeûreté d'un commerce nouveau qui doit augmenter noſtre abondance des biens & des richeſſes des païs étrangers.

Il ſemble que les biens & les richeſſes que la France produit elle-meſme, & qui la font conſiderer pardeſſus tous les autres Royaumes, ne ſoient pas capables de ſatisfaire au deſir que vous avez de la rendre heureuſe. Vous voulez que toutes les parties du monde contribuent à ſon abondance, & viennent comme tributaires du plus grand Roy de la terre, répandre à ſes pieds ce qu'elles ont de plus rare & de plus précieux. Vous voulez que l'on voye nos villes opulentes, &

nos

nos champs chargez de moissons ; & que nos mers & nos rivieres couvertes de vaisseaux apportent jusques dans nos ports toutes les richesses des Indes.

Certes y a-t-il rien qui soit plus digne d'une éternelle loûange, que de se servir comme vous faites de la faveur du Roy, non pas pour augmenter vostre fortune, mais pour accroistre la gloire de Sa Majesté & le bien de ses sujets? Il y a grande apparence que celuy qui porte ses soins jusqu'aux extrémitez du Monde pour la grandeur de son Prince & les interests de son païs, en conserve encore de plus grands pour le dedans de l'Estat, où vous travaillez si heureusement à toutes les choses necessaires & avantageuses aux peuples.

Aussi c'est par vos continuels travaux, MONSEIGNEUR, *qu'en donnant des marques de vostre zele à nostre grand Roy, vous donnez en mesme temps des témoignages de vostre affection pour le bien public, & de vostre grande capacité en toutes choses. C'est par là que vous immortaliserez vostre nom, ou plûtost c'est par tant de bienfaits que vous éleverez vous-mesme dans les cœurs des peuples un monument d'éternelle durée,*

& mille fois plus glorieux que tous ceux que l'Art pourroit inventer.

Mais vos soins ne s'arrestent pas seulement à pourvoir à tous les besoins du Royaume, vous les étendez encore plus loin. Car dans le desir que vous avez de voir cette Monarchie florissante, vous ne vous contentez pas de travailler pour l'honneur du siecle present, vous songez encore aux siecles à venir. Vous établissez des Academies pour les plus beaux Arts, afin que la France surpassant comme elle fait les autres nations en grandeur de courage, ne manque pas aussi d'excellens ouvriers pour representer les actions de nostre Auguste Monarque, pour immortaliser tous les grands hommes qui ont l'honneur de servir sous luy, & pour se voir un jour embellie de travaux qui soient dignes d'un si grand Empire.

Ceux qui viendront aprés nous, qui joüiront des biens dont Sa Majesté nous enrichit, & qui se seront rendus sçavans par les connoissances que vous nous procurez dans les Sciences & dans les Arts, ne parleront-ils pas de son regne comme d'un regne tout-à-fait heureux? Et quelle idée ne se formeront-ils point de vostre vertu & de vostre mérite,

quand ils ſçauront l'eſtime que vous avez eüe pour la vertu & pour le merite des autres?

Combien toutes les Maiſons Royales ont-elles changé de face depuis que vous en avez la direction, & combien ces beaux lieux ſont-ils ornez d'ouvrages magnifiques, & convenables à la dignité du Prince qui les habite? Il y a eû des temps où l'on ne connoiſſoit ces Maiſons que par leurs ruines & par le mauvais eſtat où elles eſtoient. Mais aujourd'huy nous voyons le ſoin que vous prenez à les rétablir; & nous conſiderons avec une joye meſlée d'admiration, comme de toutes parts les plus excellens hommes contribuent à l'embelliſſement de ces ſuperbes édifices.

Voyoit-on avant vous des Surintendans des Baſtimens ſe donner la peine d'examiner juſques aux moindres deſſeins de tous les ouvrages qu'on fait pour le Roy? Prenoient-ils comme vous une entiere connoiſſance des plus petites choſes? Vous ne dédaignez pas de vous trouver meſme ſouvent parmi les ouvriers: vous ordonnez de leurs travaux: vous leur communiquez vos lumieres; & par voſtre vigilance & voſtre activité vous leur ſervez d'exemple à travailler avec plus de zele & de diligence pour la ſatisfaction du Roy.

Auſſi quand on penſe à toutes les belles choſes qui ont eſté faites depuis que vous en avez la conduite, on croiroit preſque que tout cela ſe fait par enchantement, puis que nous voyons tout d'un coup des Maiſons baſties & ornées, des Parcs accomplis, & des Jardins que la Nature regarde comme des productions où elle croit n'avoir point de part.

Cependant, MONSEIGNEUR, *ſi vous faites paroiſtre tant de magnificence dans les Palais du Roy, on ne voit rien de ſuperbe dans voſtre maiſon. Vous eſtes le premier qui dans vos baſtimens donnez à tous les ſujets de Sa Majeſté un exemple de moderation, & qui dans toutes vos actions leur eſtes un exemple de modeſtie. Mais cette grande moderation & cette extréme modeſtie, ſont des vertus qui jettent un éclat beaucoup plus brillant que tout ce pompeux appareil, ce luxe & ces dépenſes exceſſives, par leſquelles tant d'autres Miniſtres ont prétendu ſe ſignaler.*

Mais ce qui n'eſt pas un moindre ſujet d'admiration, & que nous devons conſiderer comme un gage & une aſſeûrance du bonheur de tout le Royaume, eſt qu'au lieu de vous voir ſans ceſſe environné de ces gens ambitieux qui prétendent toûjours enrichir les

Princes en ruinant l'Eſtat, vous ne donnez une favorable audience qu'à ceux qui trouvent des moyens d'enrichir l'Eſtat aux dépens du Roy. Car nous voyons que Sa Majeſté a fait elle-meſme les premieres dépenſes de toutes les entrepriſes où vous avez cru que le peuple aura moyen de profiter, ſoit par le commerce, ſoit dans les Manufactures que vous avez établies en divers endroits du Royaume.

Un temps ſi heureux me fait prendre la liberté de mettre au jour, & ſous la protection de voſtre nom, un Ouvrage que j'ay medité il y a long-temps. Il eſt vray que je ne pouvois me réſoudre à l'expoſer au public, parce que les Arts ne me ſembloient pas alors aſſez eſtimez pour en faire connoiſtre le merite & l'excellence. Mais aujourd'huy que le Roy leur fait un ſi bon accueïl, qu'ils ont l'honneur de voſtre appuy, & que vos faveurs rappellent les Muſes qui eſtoient bannies, & donnent une nouvelle vigueur aux Sciences & aux Arts: je n'ay plus de répugnance à faire paroiſtre ce que j'ay écrit pour honorer la Peinture, l'une de ces filles toutes divines qui ne fait la cour qu'aux Vertus; & qui à l'envi de la Poëſie & de l'Elo-

quence, travaille à immortaliſer les grands hommes.

L'honneur que Sa Majeſté m'a fait d'agréer mes Ouvrages, & de me charger d'un employ où j'auray ſujet de traiter de ces ſomptueux Baſtimens & de ces riches Manufactures dont vous avez pris la conduite: cét honneur, dis-je, que vous m'avez procuré m'eſt d'autant plus avantageux, qu'il me donnera lieu de faire connoiſtre à tout le monde les grandes choſes que vous faites, & de vous témoigner avec combien de reſpect je ſuis,

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obéiſſant ſerviteur, FELIBIEN.

PRÉFACE.

SI je n'avois pour exemple plusieurs grands hommes qui ont écrit des Sciences & des Arts dont ils n'ont jamais fait profession, j'aurois lieu de craindre qu'on trouvast à redire de ce qu'aujourd'huy j'entreprens de parler d'un Art si éloigné des occupations que j'ay eûës. Mais puis qu'en cela je ne fais qu'imiter les personnes les plus doctes, on ne s'étonnera pas si j'écris de la Peinture, principalement quand on sçaura que de tout temps j'ay eû une si forte inclination pour ce bel Art, qu'il n'y a gueres de parties qui en dépendent dont je n'aye voulu avoir une connoissance exacte, & mesme où je n'aye quelquefois passé des préceptes à l'éxécution.

Il est vray que j'ay eû cét avantage de connoistre les plus excellens Peintres de nos jours; & qu'ayant demeuré quelques années en Italie, ce fut-là que je m'efforçay d'acquerir, autant qu'il me fut possible, en-

core plus de lumiere de cét Art que celle que j'en avois déja.

Auſſi quand je penſe à ces Baſtimens antiques, à ces Statuës & à ces Tableaux dont je faiſois mon plus grand divertiſſement pendant le ſejour que j'ay fait à Rome, je trouve encore un plaiſir extréme à repaſſer dans ma memoire les images de tant de rares & excellentes choſes.

J'avois l'honneur d'eſtre employé auprés de feu Monſieur le Marquis de Fontenay Ambaſſadeur extraordinaire pour le Roy prés d'Innocent X. & qui dans ſa premiere Ambaſſade prés d'Urbain VIII. avoit déja laiſſé dans l'Italie une haute eſtime de cette grande capacité, de cette ſageſſe & de cette probité qui rendent par tout ſa memoire ſi recommandable. Et c'eſtoit dans le temps où les troubles de Naples donnoient matiere à ce digne Miniſtre de faire valoir toutes ſes belles qualitez, en travaillant aux affaires les plus importantes qui fuſſent alors dans l'Europe.

Comme pendant tout le temps de ſon Ambaſſade il ſe paſſa pluſieurs choſes tres-conſiderables qui m'obligeoient d'eſtre preſque toûjours auprés de luy, je n'avois que peu d'heures pour me délaſſer. J'employois

néanmoins

néanmoins le peu de temps qui me restoit, ou à visiter les personnes les plus versées dans les Sciences & dans les Arts, ou à voir les églises & les palais.

Entre les Peintres qui paroissoient dans Rome avec davantage de réputation, je puis remarquer icy comme les plus célebres, le Chevalier Lanfranc, le sieur Pietre de Cortone, & le fameux M. Poussin, que je nomme le dernier comme le plus jeune des trois. Je pris grand soin de les connoistre, & particulierement M. Poussin, avec lequel je fis une amitié tres-étroite. Tout le monde sçait quel a esté son merite; & pour moy je ne croy pas qu'il y ait eû de Peintre qui ait possedé une plus haute idée de la perfection de la Peinture, ni qui ait mieux sceû que luy tout ce qui peut rendre un Ouvrage accompli. Que si nous en voyons de puissantes marques dans ceux que nous avons de sa main, il en donnoit encore de plus fortes preuves par ses discours; & je suis obligé de confesser que ce fut dans son entretien que j'appris alors à connoistre ce qu'il y a de plus beau dans les Ouvrages des excellens Maistres, & mesme ce qu'ils ont observé pour les rendre plus parfaits.

Bien qu'il affectaſt d'eſtre fort retiré quand il travailloit, afin de n'eſtre pas obligé de donner entrée chez luy à pluſieurs perſonnes qui l'auroient interrompu par leurs viſites trop frequentes: je vivois néanmoins de telle ſorte avec luy, que j'avois toûjours la liberté de le voir peindre; & c'eſtoit pour lors que joignant la pratique aux enſeignemens, il me faiſoit remarquer en travaillant, & par une ſenſible démonſtration, la verité des choſes qu'il m'apprenoit par ſes diſcours.

Je voyois avec beaucoup de plaiſir de quelle ſorte il ſe conduiſoit pour repreſenter ſur une toile ces grands & nobles ſujets dont il avoit formé les ordonnances dans ſon eſprit. J'obſervois exactement de quelle maniere il deſſeignoit ſes figures, & en prononçoit tous les traits, s'il m'eſt permis d'uſer de ce mot, avec une netteté qui faiſoit bien voir celle de ſes penſées. Je conſiderois avec un ſoin tout particulier comment il meſloit les couleurs enſemble pour donner cette diminution de teintes neceſſaire à arondir les corps, à faire paroiſtre les jours & les ombres, & à produire ces divers degrez d'éloignement qui font fuir ou avan-

cer toutes les parties d'un Tableau : ce qu'il a sceû exécuter avec tant d'art & de beauté.

Je commençay chez luy quelques petits Ouvrages, pour tascher de mettre en pratique ses doctes leçons : mais les affaires qui m'occupoient incessamment, ne me donnerent pas le temps d'achever seulement la premiere chose que j'entrepris de faire. C'est pourquoy quelque forte passion que j'aye eûë pour une science si noble, je n'ay jamais pu m'y attacher autant que je l'eusse souhaité. Toutefois le peu d'experience que j'en ay acquise n'a pas laissé de me faire comprendre, que quelque theorie qu'on ait de la Peinture, on est incapable de rien éxécuter de parfait sans une grande pratique ; & c'est en travaillant que je me suis bien apperceû qu'il se rencontre mille difficultez dans l'éxécution d'un Ouvrage que tous les préceptes ne scauroient apprendre à surmonter.

Car on ne peut bien dire comment il faut donner plus de force, plus de majesté & plus de grace aux figures : tout cela dépend de l'excellence du genie du Peintre. On ne peut encore déterminer une mesure

asſeûrée pour les diverſes teintes des couleurs, & pour les effets differens de leurs mélanges: c'eſt par une longue experience, une grande pratique & un raiſonnement ſolide que toutes ces choſes s'apprennent. S'il y a un moyen pour faire davantage paroiſtre les parties d'un tableau, pour leur donner plus de force, plus de beauté & plus de grace: c'eſt un moyen qui ne conſiſte pas en des regles qu'on puiſſe enſeigner, mais qui ſe découvre par la lumiere de la raiſon, & où quelquefois il faut ſe conduire contre les regles ordinaires de l'Art. Et de cela on ne doit point s'en étonner, puis que dans la Nature il ſe rencontre mille diférentes beautez qui ne ſont rares & ſurprenantes, que parce qu'elles ſont extraordinaires, & bien ſouvent contre l'ordre naturel.

Qu'on ne s'imagine donc pas qu'en cét Art, non plus qu'en pluſieurs autres, toutes les regles en ſoient auſſi certaines comme dans la Geometrie, où l'on peut toûjours travailler avec ſeûreté: ni qu'un excellent tableau doive eſtre cenſuré de tout le monde, lors que dans une petite partie il ſemble qu'on n'ait pas obſervé un je ne ſçay quoy

d'Optique, principalement quand ce defaut n'eſt pas conſiderable; & que l'on a negligé ces moindres choſes pour s'attacher à de plus importantes.

Je ſçay bien qu'un excellent Peintre n'eſt pas loûable, ſi dans ſes ouvrages il laiſſe des fautes ſi groſſieres, que tout le monde les apperçoive d'abord; & je ſçay bien encore que la perſpective eſt ſi neceſſaire à cét Art, que l'on peut dire qu'elle eſt meſme de ſon eſſence. Cependant cette partie n'entre pas en comparaiſon avec tant d'autres qu'un Peintre doit ſçavoir, & qui ſont d'une étude bien plus longue & plus penible, puis que ſe conduiſant en celle-là par le moyen de la regle & du compas, la pratique n'en eſt pas moins facile que les regles en ſont aiſées à comprendre, n'y ayant gueres d'eſprits, pour peu intelligens qu'ils ſoient, qui ne puiſſent s'y rendre ſçavans en tres-peu de temps.

Des gens néanmoins qui n'ont de connoiſſance qu'en cela, ne laiſſent pas quelquefois de blaſmer hautement un excellent tableau, & de vouloir diminuer de l'eſtime du Peintre, parce qu'il aura omis ou negligé quelque choſe qui n'ira pas chercher le point de veûë. Et comme ces Cenſeurs ont

facilement appris la perſpective, mais qu'ils ignorent les parties les plus difficiles de la peinture, ils ſe récrient ſur ce petit defaut, comme s'ils eſtoient les juges ſouverains des plus beaux ouvrages ; bien qu'à dire vray, il ſe trouve beaucoup de telles gens qui ſont fort peu capables d'en connoiſtre tout l'art & toute la perfection.

Pour moy, j'ay appris des plus grands Maiſtres, & je l'ay meſme reconnu par les diférens travaux que j'ay veûs, qu'il n'y a jamais eû de Peintre qui ait poſſedé au dernier degré d'excellence toutes les parties de ſon Art. Quelques-uns ſont ingenieux dans l'invention, d'autres deſſeignent avec force ; les uns ſont ſçavans dans les expreſſions, & les autres peignent avec beaucoup de grace & de beauté : mais il y en a peu qui ayent tous ces avantages à la fois ; & ſi quelqu'un a eſté aſſez heureux pour les recevoir du Ciel, il y a toûjours quelque partie dans laquelle il eſt inferieur à un autre.

L'on doit donc conſiderer ce qui eſt de plus excellent dans les tableaux, & ne pas mépriſer les moins parfaits. Il eſt vray qu'il s'en trouve où l'on rencontre diverſes beau-

tez jointes enſemble ; & comme ceux-là ſurpaſſent de beaucoup tous les autres, j'ay pris plaiſir à les voir ſouvent, j'en ay obſervé les diverſes manieres, & je me ſuis étudié à en connoiſtre l'excellence.

Pour m'inſtruire encore mieux, j'ay leû tous les livres qui ont traité de cét Art : je m'en ſuis entretenu avec M. Pouſſin, & avec d'autres des plus ſçavans Peintres ; & lors que j'allois voir dans Rome les anciens baſtimens pour en remarquer l'artifice, ou que je viſitois les vignes & les palais remplis de tant de rares ſtatues & de riches tableaux, je prenois un ſoin particulier de ne rien laiſſer échaper à mes yeux de tout ce qui meritoit d'eſtre conſideré.

Cette grande eſtime que j'avois pour ces beaux Arts, fit qu'eſtant de retour en France, j'employay les heures de mon loiſir à mettre par écrit ce que j'en avois appris, & à ranger ſous quelque ordre les obſervations que j'en avois faites ; & c'eſt ſur ces remarques que j'ay établi les principaux fondemens de cét ouvrage. Mais ayant jugé que pour mieux donner connoiſſance de la Peinture aux Gens de lettres auſſi-bien qu'à ceux qui veulent en faire profeſſion, il

falloit parler des Peintres & de leurs tableaux : j'ay crû devoir faire des entretiens familiers, dans lesquels on pust apprendre ce qui regarde les vies de ceux qui ont esté les plus célebres, & où en rapportant quelques-uns de leurs ouvrages, j'eusse lieu de faire remarquer tout ce qui appartient à l'excellence de cét Art.

Comme l'Architecture & la Peinture ont beaucoup d'union l'une avec l'autre, parce qu'elles ont toutes deux pour fondement le dessein, & pour objet la belle proportion : il m'a semblé que je pouvois d'abord dire quelque chose des bastimens qui sont les dépositaires des beaux tableaux, estant mesme necessaire de ne pas ignorer quel est l'art de bien bastir, dont la beauté contribuë si fort au plaisir de la veûë. Toutefois comme mon principal but n'a pas esté de traiter à fond cette matiere, je n'entre pas dans le détail ; je me contente de former une idée générale de son excellence, & de découvrir en quoy consiste la science d'un Architecte. Aprés avoir fait voir qu'elle tire ses principes de la raison, dont les lumieres doivent estre l'unique guide & les seuls instrumens de celuy qui travaille à de grandes entrepri-

ses,

prises, je tasche de montrer qu'un veritable Architecte n'agit pas simplement sur des exemples, & ne se conduit pas seulement par des regles que d'autres ayent pû inventer, mais qu'il se forme luy-mesme un modelle parfait qui n'est point composé d'un amas confus de diverses pieces prises de plusieurs autres ouvrages, comme l'on en voit assez; son principal dessein estant toûjours de ne rien faire qui ne convienne à son sujet.

Ce discours qui comprend ce que c'est que la proportion & la grace, donne entrée à un autre où je parle des qualitez necessaires à un sçavant Peintre; ensuite de quoy je commence à rapporter ce qui regarde les Vies & les Ouvrages de ceux qui ont excellé dans cette profession.

J'ay pris pour titre de mon livre celuy d'Entretiens, parce qu'en effet l'on ne peut mieux faire pour s'instruire dans cét Art, que d'en parler souvent avec les personnes qui s'y connoissent. Et j'ay sceû de quelques-uns des plus grands Maistres, qu'ils n'ont point trouvé de moyen plus utile pour profiter de leurs études, que de s'en entretenir avec les plus sçavans, & de méditer sans cesse sur les plus beaux ouvrages, dont ils

gardoient une idée dans leur esprit, sur laquelle ils taschoient de former ensuite la beauté de leurs conceptions.

Encore que le Dialogue ait esté en usage parmi les plus sçavans hommes de l'Antiquité, je sçay bien néanmoins qu'il ne plaist pas à tout le monde, parce qu'il est souvent rempli de plusieurs discours qui s'éloignent du principal sujet, & où l'Auteur, en pensant mieux marquer le caractere de la conversation, ne laisse pas d'ennuyer le Lecteur qui ne cherche qu'à s'instruire promptement de ce qu'on promet de luy enseigner. Mais je sçay bien aussi que quand on veut retrancher les choses inutiles, & se renfermer dans son sujet, cette maniere d'écrire est tres-propre pour traiter des Arts & des Sciences; & l'on en voit des meilleurs Ecrivains de ce temps qui ne sont pas moins agreables que remplis de beaucoup d'érudition. Le Dialogue de M. Sarazin, qu'il n'a fait qu'à l'imitation de celuy de la lecture des vieux Romans de M. Chapelain, comme il l'a dit luy-mesme, fait bien voir que nostre langue peut, comme les autres, souffrir ces sortes d'ouvrages, quand ils sont traitez par des personnes aussi sçavantes que ces Messieurs, dont le dernier

en a fait plusieurs qui peuvent servir de modelle en ce genre d'écrire. Mais quoy-qu'il soit bien difficile de les égaler, on ne peut manquer toutefois de les suivre. Et c'est pourquoy je n'en ay pas fait difficulté, ayant taſché autant que j'ay pu de ne faire point trop d'interruptions par des demandes & des repliques; qui est la seule choſe, à mon avis, qui ennuye le plus, & qui peut avoir rendu les Dialogues moins agreables à quelques-uns.

Toutefois comme les gousts sont diférens en toutes sortes de choſes, je ne sçay pas si mon dessein sera approuvé de tout le monde: mais afin qu'il en soit mieux receû, j'ay mélé parmi les préceptes de l'Art d'autres discours divertissans, afin que les Gens de lettres ne se lassent pas, & que les Peintres ne croyent pas aussi que j'affecte trop de vouloir donner de continuelles leçons.

Je ne doute pas que quelques-uns ne m'accusent d'écrire beaucoup de choſes des Peintres anciens, que Pline & d'autres Auteurs ont rapportées avant moy; & que pour ce qui regarde les modernes, je ne fais que suivre ce que Vasari, Borghini, Ridolfi, le Cavalier Baglion, & quelques autres en ont

écrit assez amplement. C'est dont je demeure d'accord, & je ne prétens pas aussi parler de Peintres inconnus, & dont l'on n'ait jamais rien dit : mais il y en a plusieurs que ces Ecrivains ont bien voulu comprendre parmi les autres, desquels je n'ay pas jugé à propos de grossir mon ouvrage, parce qu'il n'y a rien ni en leur vie, ni dans leurs tableaux qui soit digne de remarque.

Comme je n'ay pu connoistre les Peintres les plus estimez que par ceux qui ont eû soin d'en faire la vie, je me suis servi de leurs memoires. Mais mon dessein estant de faire voir en nostre langue ce qu'on a écrit d'eux en Latin & en Italien, j'ay tasché de ne rapporter que ce qu'il y avoit de plus considerable, & qui pouvoit davantage instruire & divertir tout le monde.

C'est pour cela que je n'ay point parlé de quantité de Peintres dont nous ne voyons plus rien ; que je n'ay pas voulu écrire une infinité de petites histoires & de contes assez fades, dont Vasari a rempli ses livres, & que j'ay laissé tous ces grands catalogues de tableaux qui grossissent les volumes de ces Auteurs Italiens. Mais en échange j'ay pris soin de marquer quelques actions & quelques é-

venemens particuliers auſquels les Peintres dont je parle ont eû part, ou qui leur ont donné ſujet de faire quelques ouvrages.

Je ne défere pas auſſi toûjours au jugement de ces Ecrivains: car je prétens eſtre dans un païs de liberté, où l'on peut dire ſon ſentiment ſur toutes ſortes de tableaux, & rendre témoignage à la verité en toutes choſes. Il me ſemble meſme qu'on ne peut bien faire connoiſtre la capacité d'un Ouvrier, ni la beauté de ſon travail, ſi l'on ne remarque ce qu'il y a de bon & de mauvais; & lors qu'on en reprend quelque partie, c'eſt comme une preuve que l'on a de l'eſtime pour les autres.

Vaſari ayant écrit dans un temps où beaucoup de Peintres dont il parle eſtoient encore vivans, il a plus penſé à les loûër qu'à faire connoiſtre leur veritable merite, affectant toûjours d'élever ceux de ſon païs pardeſſus les étrangers, ſuivant l'inclination naturelle des Ultramontains.

Pour moy, quand je viendray à faire mention de nos derniers Peintres François, je n'oublieray pas ceux qui ont merité quelque eſtime. Comme l'on n'a pas lieu de craindre que l'intereſt ni l'envie me faſſent rien di-

re qui soit desavantageux aux uns plûtost qu'aux autres, on peut croire que si j'en fais quelque jugement, ce sera sans dessein de nuire à leur memoire, mais plûtost avec intention d'estre utile à ceux qui étudient d'aprés eux, lesquels doivent toûjours considerer exactement ce qui est digne d'estre imité, & ne se pas laisser surprendre par des choses qui ne meritent pas d'estre estimées.

J'auray pourtant cét avantage de parler a-
* M. Poussin. vec éloge d'un * Peintre François qui a esté l'honneur & la gloire de nostre nation, & qu'on peut dire avoir enlevé toute la science de la Peinture, comme d'entre les bras de la Grece & de l'Italie pour l'apporter en France, où les plus hautes Sciences & les plus beaux Arts semblent s'estre aujourd'huy retirez. Ses tableaux dont le cabinet du Roy est enrichi, & tant d'autres qui sont répandus en divers endroits de l'Europe, serviront de témoins irreprochables aux choses que j'avanceray en parlant de ce grand homme.

J'avoûë que l'estime que nostre grand Monarque a pour les ouvrages de ce fameux Peintre, & pour ceux de tous les Maistres les plus sçavans, est une des choses qui a le plus contribué à me faire écrire sur cette matiere,

que j'aurois peut-estre laissée à traiter à quelque autre. Mais voyant comme Sa Majesté prend soin de faire fleurir en France tous les beaux Arts, & particulierement celuy de la Peinture, il m'a semblé que j'estois obligé d'exposer en public ce que j'en avois remarqué, puis que le Roy luy-mesme n'omet rien de tout ce qui peut contribuer à faire paroistre cét Art avec honneur, à l'exemple de tous les plus grands Princes qui ont esté, dont plusieurs ne se sont pas contentez d'admirer une science si élevée, mais ils ont encore voulu avoir part au plaisir qu'il y a de produire de si beaux ouvrages.

J'écris donc pour contribuer de ma part aux nobles desirs de Sa Majesté, qui travaille incessamment pour la gloire de son Estat; j'écris pour l'honneur de cét Art, qui paroist aujourd'huy en France avec un nouveau lustre; j'écris pour la satisfaction des honnestes gens qui sont bien-aises de s'en instruire; & j'écris pour moy-mesme, qui prens plaisir dans l'entretien de tant de choses agreables & divertissantes. Peut-estre qu'il y aura aussi des Peintres à qui ces discours ne seront pas desagreables; & quoy-que les plus sçavans ayent moins besoin d'estre instruits que les autres, j'espere

néanmoins que ce ſeront eux qui conſidereront plus volontiers ce que je rapporteray, & qui me ſçauront bon gré d'avoir fait voir en noſtre langue des choſes qui peuvent contribuer à faire connoiſtre le merite & l'excellence de leur profeſſion.

ENTRE-



ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS EXCELLENS PEINTRES ANCIENS ET MODERNES.

PREMIER ENTRETIEN.

COMME LE ROY voulut il y a quelque temps que les plus sçavans Architectes de son Royaume examinassent un modelle qu'on a fait de tout le Louvre, afin d'avoir leur avis sur ce qui reste à bastir pour le devant de ce superbe édifice: Pymandre qui de tous mes amis est celuy qui a le plus de curiosité pour ces beaux ouvrages,

m'engagea d'aller voir avec luy le dessein de ce magnifique Palais.

Nous trouvasmes dans la chambre où estoit ce modelle plusieurs personnes dont nous prismes grand plaisir d'entendre les diférens jugemens qu'ils en faisoient.

Cét ami qui a le sens bon, & le goust assez délicat en toutes choses, observoit exactement ceux qui sembloient avoir plus de connoissance de l'Architecture. Et de vray, l'amour qu'il a pour cét Art fait qu'il en remarque fort bien toutes les beautez, & qu'il parle avec beaucoup de jugement de la distribution d'un bastiment & des ornemens qui servent à l'embellir.

Cependant n'estant ni l'un ni l'autre de profession à donner nos avis, nous consideramsmes sans rien dire le modelle de cet édifice admirable, qui sera un jour l'une des merveilles du monde. Aprés quoy nous descendismes dans la grande salle du Louvre, où nous demeuramsmes quelque-temps à nous entretenir de ce que nous avions entendu dire à des gens qui prétendoient estre fort sçavans dans l'art de bastir.

Pymandre ne pouvoit assez admirer les divers sentimens des hommes, & comme quoy ils sont si souvent de diférens avis en toutes choses. En combien de figures, me disoit-il, ce modelle nous auroit-il paru naguéres, si ceux qui l'examinoient avec tant de soin avoient pû luy donner la forme que chacun luy souhaitoit? Au lieu d'un des-

sein, nous en eussions veû une douzaine ; & si ces douze-là avoient esté exposez au jugement de quelques autres personnes, je ne doute pas qu'ils n'eussent esté multipliez encore de la mesme sorte, parce que chacun trouve toûjours à redire aux choses qu'il voit, ou plûtost desirant d'avoir part à leur production, tasche au moins de mettre ses pensées au jour quand il n'y peut travailler en effet.

C'est pourtant, luy dis-je, au milieu de toutes ces diférentes pensées que se trouve engagé celuy qui a l'intendance de tous ces bastimens. Ne vous semble-t-il pas qu'un Prince, ou celuy qui commande sous ses ordres, doit avoir des lumieres d'autant plus grandes qu'il est comme le seul juge de tant de desseins qu'on luy presente, qui ayant tous des beautez diférentes, sont capables de tenir l'esprit en suspens dans l'incertitude du choix qu'il en doit faire ?

C'est, dît Pymandre, ce qui me faisoit tantost penser quelle doit estre la science d'un Architecte qui entreprend un si grand ouvrage ; quelle est la force d'esprit de celuy qui doit donner le mouvement à une si haute entrepriſe ; & quelle est la grandeur d'ame du Roy, qui aprés avoir établi la paix dans son Royaume, travaille encore avec tant de soin à en augmenter la gloire.

Pour moy, je vous avoûë que dans le plaisir que j'ay de voir former tant de nobles desseins, je ressens une secrette douleur quand je

penſe que des travaux de ſi grande étenduë m'oſtent en quelque ſorte l'eſperance de les voir dans leur perfection; & j'envie à la poſterité la joye qu'elle aura de contempler ces grandes choſes achevées, que nous ne voyons preſentement qu'en idée.

Pourquoy, luy repartis-je, voulez-vous que nous ne les voyions pas achevées? Il n'y a que ſix ans qu'on commence à travailler de nouveau à l'achevement du Louvre; & cependant conſiderez combien l'ouvrage eſt avancé. Et quand il arriveroit que ni vous ni moy ne verrions pas de nos yeux l'accompliſſement de ces beaux édifices, laiſſons nous de le voir déja des yeux de l'ame dans la connoiſſance que nous avons que la France eſt gouvernée par un Roy qui s'applique ſi fort à la rendre floriſſante?

Je demeure d'accord, dît Pymandre, qu'on ne doit pas ſimplement regarder quelle eſt la grandeur d'un Eſtat au moment qu'on le conſidere: mais d'ailleurs vous ſçavez auſſi qu'il n'arrive pas toûjours que l'on mette entierement à éxécution tous les deſſeins qu'on ſe propoſe de faire, parce qu'on les forme ſouvent trop grands & trop difficiles.

Cela pourroit arriver, luy repartis-je, à un Prince qui n'auroit pas cette jeuneſſe, cette grandeur de courage, & cette fermeté inébranlable de noſtre Auguſte Monarque: mais toutes ces belles qualitez qu'il poſſede ſouverainement, nous

doivent persuader qu'on verra dans peu d'années tous ces beaux travaux entierement accomplis.

Toutefois, repliqua Pymandre, à considerer les choses selon le cours ordinaire, nous voyons que les hommes font souvent des projets que le temps ou les affaires ne permettent pas d'éxécuter.

On peut répondre à cela, luy dis-je, qu'il est toûjours digne d'un Roy & de tous les grands hommes, de concevoir des desseins extraordinaires. Leur gloire ne consiste pas seulement dans la fin qu'ils ont envisagée d'abord, mais elle éclate dans la volonté qu'ils ont de s'immortaliser par les difficultez de ce qu'ils entreprennent, & par ces hautes pensées qui les font paroistre d'un esprit élevé audessus des autres hommes.

On sçait bien qu'un Roy ne bastit pas luy-mesme son palais; & comme on ne luy pourroit imputer les defauts qui se trouveroient dans l'ordre de l'Architecture, de mesme il n'est pas responsable de l'ouvrage quand il ne s'avance pas autant qu'il le souhaite. Que si cét ouvrage est promptement achevé, & que l'éxécution en soit belle: on estimera ce Prince-là bienheureux d'avoir vécu dans un temps où il aura trouvé des ouvriers capables de mettre au jour ses grands dessein; & les ouvriers auront part à l'honneur de ces beaux travaux & à la bonne fortune d'un regne si glorieux.

Mais quand leur science & leur art ne pourroit atteindre à la grandeur de leurs conceptions, ni

répondre entierement à ce qu'on attendoit d'eux, croyez-vous que la gloire d'un Roy en diminuaſt pour cela? Non certes, car en quelque eſtat que ſoient ces grands ouvrages, ils ne laiſſent pas de faire connoiſtre ſon nom à la poſterité.

Les Pyramides d'Egypte n'ont rien de conſidérable que leur grandeur prodigieuſe: cependant la memoire des Rois qui les ont fait baſtir, ne s'eſt pas renduë moins celebre par ces ſortes de monumens, que celle des Grecs & des Romains par la ſtructure magnifique de leurs temples & de leurs palais. Les reſtes de l'ancienne Perſepolis que l'on voit encore aujourd'huy, impriment dans l'ame de ceux qui les regardent une haute idée de la puiſſance des Rois de Perſe, bien que dans ces ruines on n'y voye aucun veſtige de cette beauté qui a paru dans celles d'Athenes & de Rome.

De ſorte que ſi ces grands ouvrages des Perſes & des Egyptiens, quoy que brutes & mal polis, ſont des marques éternelles de la grandeur de leurs Monarques: ne m'avouerez-vous pas que quand un Roy, conſidérable par ſa puiſſance & par la force de ſon eſprit, prend luy-meſme le ſoin des affaires de ſon Royaume, tout ce qu'il fait faire eſt alors beaucoup plus parfait, parce qu'on y remarque un caractere de la dignité de ſa perſonne & de la grandeur de ſon ame? Comme il eſt le premier mobile qui donne le mouvement à toutes choſes, il ne choiſit que des per-

sonnes capables & intelligentes pour éxécuter ses volontez : de maniere qu'il voit avec plaisir des hommes vigilans, des Ministres incomparables qui ramassent, pour ainsi dire, toutes ses lumieres pour s'en éclairer eux-mesmes ; qui sçavent agir fidellement sous ses ordres, & qui travaillent avec un amour & un zele plein d'ardeur à laisser de toutes parts des marques de sa Majesté & de sa puissance. Il regarde avec joye ces beaux genies des Sciences & des Arts, qui secondant ses nobles desirs, s'employent à faire paroistre la grandeur de l'Estat, & à immortaliser celuy qui le gouverne.

Ainsi pendant que les Rois d'Egypte, les Grecs & les Romains ont esté comme les maistres des autres nations, on voyoit parmi eux les plus sçavans hommes de la terre contribuer à la gloire de leur gouvernement.

Combien de temps avons nous esté sans connoistre en France l'excellence de la Peinture, ni la veritable façon de bien bastir ? Il n'y a pas deux cens ans que nous commençons d'en discerner les beautez, & de bien juger de la raison qui a porté les anciens Maistres à en former un Art si excellent.

Ce n'est pas que nos premiers Rois n'ayent fait une infinité d'édifices, qui marquent encore assez aujourd'huy leur puissance & la grandeur de cét Estat : mais cependant comme ils manquoient d'hommes qui pussent éxécuter dignement leurs

intentions, vous voyez bien que dans ces grands ouvrages qui paroiſſent principalement par nos égliſes, il n'y a que le zele des Princes, la dévotion des peuples, & la grandeur des baſtimens qui ſoient dignes d'admiration. S'il y euſt eû alors des ouvriers plus ſçavans dans l'Architecture, ces ouvrages marqueroient avec autant de luſtre & d'éclat la grandeur de nos Rois, que ces reſtes de la Grece & de l'Italie font connoiſtre quelle a eſté celle de leur Empire & de leurs Républiques.

Car ce n'a eſté qu'un peu avant François I. que les Architectes & les Peintres de France ont comme ouvert les yeux pour reconnoiſtre combien leur ſcience eſtoit inférieure à celle des anciens Grecs & Romains. Mais auſſi vous m'avouerez que depuis cent ans l'on a commencé de faire icy des travaux qui donnent ſujet d'eſperer qu'un jour nous ne cederons en rien à toutes ces anciennes Monarchies, auſſi-bien en ce qui regarde les Arts, comme en toute autre choſe.

On peut meſme dire que dés à preſent nous voyons paroiſtre ce jour fortuné, puis que dans le deſſein que le Roy a de faire connoiſtre à la poſterité la grandeur de ſon regne, il embellit ſes maiſons, & remplit ſon royaume de toutes ſortes de grands hommes, par les bienfaits dont il comble les habiles gens.

Car dites-moy, je vous prie, peut-on mieux traiter les Sciences que de vouloir connoiſtre comme il fait toutes les perſonnes de lettres & de merite,

merite, non seulement qui sont dans toutes ses provinces, mais encore dans les païs étrangers, afin de leur faire part de ses faveurs? Peut-on prendre plus de soin des beaux Arts, que d'établir comme il a fait une Academie de Peinture & de Sculpture? Il la loge auprés de son Auguste personne; il la comble d'honneurs & de privileges pour relever l'estime qu'on en doit avoir; & pour la rendre plus célebre à l'avenir, il y entretient des Professeurs qui enseignent la jeunesse, il y propose des prix de temps en temps pour donner de l'émulation aux étudians, il en choisit mesme tous les ans quelques-uns qu'il envoye en Italie afin de se perfectionner davantage dans cét Art.

Ces riches Manufactures de tapisseries où l'on travaille tous les jours, ne sont-elles pas des marques évidentes & avantageuses des soins que ce grand Monarque se donne luy-mesme pour la gloire de l'Estat & pour le bien de ses peuples?

C'est une chose digne d'admiration de voir de quelle maniere il sçait bien juger de toutes les belles choses. Cependant il ne s'assûre pas toûjours sur ses propres connoissances; mais il fait examiner par les plus sçavans hommes les desseins de tous les ouvrages qu'il fait faire, afin qu'il ne manque rien à leur perfection. Et vous voyez quelle circonspection l'on apporte dans ce qui reste à finir au Louvre, & à ne rien faire, je ne dis pas qui ne soit aussi excellent que ce qui est déja fait,

mais qui ne surpasse de beaucoup tout ce que nous en voyons.

Peut-on, me dît Pymandre, ajouster quelque chose à son premier dessein, & ne suffit-il pas de l'achever aussi-bien qu'il est commencé? Car si l'on augmente ou qu'on diminuë les ordres & la disposition de ce grand édifice, ne paroistra-t-il pas composé de plusieurs parties diférentes, comme nous en voyons déja dans la grande Gallerie & dans le costé des Tuilleries?

Bastimens du Louvre & des Tuilleries.

Ceux-là se trompent fort, repartis-je, qui croyent que les Tuilleries & le Louvre ont esté bastis pour un mesme dessein. Je ne sçay pas si vous sçavez bien vous-mesme que ce sont deux diférens Palais. Quand le Roy Henri II. fit commencer le Louvre, on ne pensoit alors ni à la grande Gallerie, ni aux Tuilleries. Ce fut la Reine Catherine de Medicis qui fit bastir les Tuilleries pour en faire sa demeure; & Henri le Grand les joignit depuis au Louvre par le moyen de cette Gallerie.

Vous pouvez bien croire que si alors on eust formé un dessein du Louvre aussi grand qu'il est à present, l'on auroit pris d'autres mesures pour la distribution d'un bastiment tel que celuy-là. Les Architectes qui travailloient en ce temps-là estoient sans doute assez intelligens pour connoistre ce qui appartient à la composition & à l'ordonnance d'un si grand ouvrage: mais comme chacun d'eux avoit un dessein particulier, celuy

Le sieur de Clagny.

qui conduiſoit le Louvre fit le ſien ſelon la grandeur que l'on en avoit déterminée alors ; & celuy qui a baſti les Tuilleries chercha à ſatisfaire la Reine Catherine, qui vouloit avoir un palais particulier, & ſéparé de celuy du Roy. *Philbert de l'Orme.*

Cependant ces excellens hommes ont admirablement réüſſi dans ce qu'ils ont fait ; & s'il s'eſt trouvé enſuite que pour joindre ces deux maiſons on n'a pas gardé une égale ſimetrie dans cette grande Gallerie, c'eſt parce qu'elle a eſté faite à pluſieurs fois. D'abord elle n'alloit que depuis le Louvre juſques aux murailles de la ville qui eſtoient derriere Saint Thomas. C'eſt pourquoy la partie qui eſt la plus proche des Tuilleries, & qui a eſté faite la derniere, eſt d'un ordre plus grand & plus magnifique. Car ceux qui furent employez à ce travail, voyant qu'on vouloit joindre tous ces baſtimens, crurent qu'ils en devoient faire les parties plus puiſſantes pour eſtre mieux proportionnées au tout, puiſque c'eſt en effet ce qui donne davantage de nobleſſe & de majeſté aux grands palais.

A preſent qu'il eſt queſtion de finir le Louvre, & d'en faire le devant, vous voyez bien que c'eſt un ouvrage où les plus ſçavans hommes d'aujourd'huy peuvent dignement travailler. Car comme il faut en quelque façon s'aſſujétir au premier baſtiment, pour ne rien faire qui ſorte des meſures qu'on y a gardées, & que d'ailleurs on peut auſſi former quelque choſe qui en ſoit di-

férent ; c'eſt dans cette rencontre qu'un excellent Architecte pourra faire paroiſtre ſa ſcience & ſon jugement.

Celuy qui eſt obligé non-ſeulement de produire un ouvrage nouveau, mais encore de ſuivre ce qu'un autre a déja fait, aquiert ſans doute une réputation d'autant plus grande qu'il réüſſit mieux dans cét aſſemblage de diférentes parties. Vous ſouvient-il combien nous admirions dernierement le devant d'un baſtiment qui eſt proche de la Place Royale, parce que l'Architecte non-ſeulement a conſervé ce qu'il y avoit de beau dans l'ancien portail, mais il a joint avec tant d'art & d'induſtrie ſes penſées à celles du Maiſtre qui avoit travaillé devant luy, qu'il ſemble que l'ancienne ſculpture ſoit comme un précieux joyau qu'il ait richement enchaſſé dans ce qu'il a fait de neuf ? De-ſorte qu'en voyant cét ouvrage on ne ſçait lequel eſtimer le plus, ou l'art dont il s'eſt ſervi pour conſerver, comme il a fait, ce qu'il y avoit de beau dans le vieux portail, ou la ſcience avec laquelle il a rebaſti le devant de cet Hoſtel. Ainſi jugez quel avantage c'eſt à un grand homme de trouver une occaſion auſſi favorable qu'eſt celle de travailler au Louvre, puis qu'il aura lieu d'en ſurpaſſer le premier deſſein par la grandeur & la beauté de ſes penſées, & de donner un nouveau luſtre à ce qui eſt déja fait.

L'ancien Hoſtel de Carnavalet.

Le ſieur Manſart.

Jean Goujon.

Qualitez d'un Architecte.

Pour moy, quand je penſe quel doit eſtre un

Architecte, je ne m'étonne plus des difficultez que l'on a d'en rencontrer beaucoup d'assez excellens pour des entrepriſes auſſi importantes. C'eſt ce qui me donne de l'eſtime & de la veneration pour ceux qui portent dignement ce nom. Car dites-moy, je vous prie, combien peu en voyons-nous qui entrent dans ces hautes meditations & dans ces profonds raiſonnemens, par leſquels les Anciens ont ſi heureuſement trouvé l'art de bien baſtir? Croyez-vous qu'il y en ait beaucoup de ceux qui s'en meſlent aujourd'huy qui ſçachent pourquoy l'on a inventé tous ces ordres diférens, ces diviſions ſi juſtes, & ces ornemens qui embelliſſent l'architecture? Ceux qui ont trouvé la beauté des baſtimens n'en ont pas cherché la raiſon en meſurant ſeulement les ouvrages de leurs prédéceſſeurs, comme font aujourd'huy la pluſpart de ceux qui les veulent imiter. Ils ont premierement recherché cette raiſon dans toutes les choſes que la nature leur fourniſſoit de plus régulier: mais enſuite ils ont élevé leur eſprit plus haut pour découvrir la cauſe de ce qu'il y a de plus parfait. Ils ont veû que les choſes ne ſont excellentes que quand elles ſont utiles: qu'elles ne peuvent eſtre utiles que par le rapport qu'elles ont entre elles. C'eſt ce qui leur a fait connoiſtre qu'il y en a qui ne ſont capables de ſervir utilement, qu'autant qu'elles ſont plus ou moins ſolides. Ainſi ils ont fait diférens ordres de baſtimens ſelon leurs diférens beſoins:

ils ont donné plus de force aux uns & moins aux autres. Mais ils ont connu en meſme-temps que ce qui ſert à la ſolidité ſert auſſi à la beauté : que quand les parties qui doivent porter davantage ſont plus fortes que celles qui portent le moins, alors les unes & les autres contribuent par cette bienſeance ſi utile à former la beauté.

Or il eſt certain que tout ce que les Anciens ont arreſté pour la diſtribution des parties d'une maiſon, tant de celles qui ſont neceſſaires pour la commodité des appartemens, que de celles qui regardent la décoration, ils en ont trouvé les regles dans ce rapport que les choſes doivent avoir les unes avec les autres. Ils ont connu que la beauté ne paroiſt que par la convenance des parties ; & aprés avoir bien compris de quelle ſorte on peut proportionner toutes ces diférentes parties pour rendre viſible cette beauté, ils en ont établi des maximes générales pour ſervir à ceux qui veulent ſe conduire ſelon leurs principes.

Mais comme ce n'eſt pas aſſez à un Peintre qui veut paſſer pour habile homme, de ſçavoir toutes les proportions d'un corps, mais qu'il doit avoir une notion générale de toutes les choſes qui regardent ſon art : de meſme il ne ſuffit pas à un Architecte de ne pas ignorer toutes les diférentes façons de baſtir, les ordres des Anciens & les meſures qu'ils ont gardées. Il en doit ſçavoir toutes les raiſons, puiſque ces diférentes manieres, ces ordres & ces meſures n'eſtant tirées

que de la raiſon, elles doivent changer autant de fois que la raiſon le veut.

Il faut outre cela que celuy qui entreprend de grands ouvrages ſoit doûé d'une infinité de belles connoiſſances, s'il prétend meriter par-là l'eſtime & l'admiration de tout le monde. C'eſt pourquoy Pythius qui baſtit à Pryenne ce temple fameux de Minerve, vouloit qu'un Architecte euſt de tous les arts une ſcience auſſi parfaite que ceux meſmes qui ne font profeſſion que d'un ſeul art.

Il eſt certain, dît Pymandre, que dans ces ſortes de travaux, comme dans tous les autres, on y connoiſt toûjours le genie de l'Auteur; & l'on voit bien meſme s'il a excellé en quelque partie, ou s'il y en a d'autres qu'il ait entierement ignorées.

Un Architecte, luy repartis-je, qui veut rendre un baſtiment parfait, doit, ce me ſemble, avoir deux principales fins dans tout ſon ouvrage. La premiere eſt d'achever cét ouvrage ſelon l'intention de celuy qui fait baſtir; & l'autre, de l'accomplir dans cette beauté & cette perfection que luy enſeignent la raiſon & les regles de ſon art. Or il eſt vray qu'il ne peut parvenir à cette perfection & à cette beauté, s'il ne garde un ordre & une diſpoſition dans ce qui concerne la quantité & la qualité des parties qui doivent compoſer tout ſon ouvrage.

Et parce qu'on n'en doit jamais entreprendre

aucun, qu'on ne veuïlle le finir dans ſon tout, auſſi-bien que dans chacune de ſes parties : il eſt important, outre l'ordre qu'il faut tenir dans la diſtribution des parties, qu'il y ait encore entre elles une correſpondance de meſures qui ait un tel rapport avec le tout, qu'en propoſant la meſure d'une ſeule partie, on ſçache la grandeur du tout ; & qu'en connoiſſant la grandeur du tout, on puiſſe juger auſſi de la grandeur de chacune de ſes parties. Cette correſpondance de meſures eſt ce qu'on appelle Simetrie.

Et comme les baſtimens doivent eſtre non-ſeulement utiles, mais conſerver une nobleſſe qui les rende recommandables ; il faut prendre garde d'un coſté à trouver dans la diſtribution des appartemens toutes ſes commoditez, & de l'autre à faire paroiſtre dans l'Architecture & dans les ornemens qui l'enrichiſſent, une beauté & une bienſéance proportionnée à leur grandeur & à leur uſage.

C'eſt pourquoy ce n'eſt pas aſſez d'avoir une meſure commune qui ſerve de regle pour la grandeur des parties : il faut encore trouver un ordre pour bien arranger les choſes qui ſont compoſées de pluſieurs parties, pour les comparer les unes aux autres, & pour les mettre chacune dans leur place. Ce qui ſe fait par la conſideration qu'on apporte à les bien diſpoſer, non pas comme grandeurs & quantitez du plan de l'ouvrage, mais comme membres de l'élevation de l'édifice.

Et

Et c'eſt cette belle diſpoſition que les Grecs nomment Eurithmie.

Or comme les choſes que l'on conſidere de prés,& qui ſont élevées, paroiſſent à nos yeux tout d'une autre maniere que celles qui ſont éloignées de nous, & que l'on voit ou baſſes ou moins exhauſſées; & que les objets qui ſont dans un lieu renfermé font encore un autre effet à la veûë que ceux qui ſont à découvert : c'eſt dans ces diférens aſpects & dans ces diverſes ſituations qu'un ſçavant Architecte doit employer ſes lumieres & ſes connoiſſances pour bien conduire ce qu'il veut expoſer en public.

Pour cela, aprés avoir diſpoſé ſes grandeurs & ſes diminutions ſelon les lieux & les baſtimens qu'il entreprend de faire, il cherche d'abord à concevoir une noble idée de ſon deſſein; & lors qu'il la poſſede, il établit une meſure qui luy ſert de loy & de raiſon, par laquelle il ordonne avec ſeûreté des changemens de toutes les choſes qui entrent dans la compoſition de ce qu'il veut baſtir.

Quand il a une fois déterminé ſes meſures, & choiſi les ordres qu'il veut ſuivre, il travaille à la proportion des parties & aux ornemens qu'elles ſont capables de recevoir; & ainſi par la force de ſon imagination, par la conduite de ſon jugement, & par les regles de ſon art, il donne à tout ſon ouvrage cette union & cét accord qui le rendent agreable.

Mais cela ne se fait pas en un moment, & par une saillie ou une promptitude d'esprit, comme beaucoup d'autres productions dont une partie de la beauté & de la grace dépend seulement de la vivacité de l'imagination qui les enfante, & de la diligence avec laquelle ils sont éxécutez. Car comme les idées des choses sont pures & simples, il est necessaire lors qu'un Architecte prétend de les unir à la matiere, qu'il épure aussi cette matiere pour la rendre capable de cette union : ce qu'il ne peut faire qu'avec beaucoup de raisonnemens, & en réformant plusieurs fois son dessein. Il doit mesme examiner toutes les parties interieures, & faire comme l'anatomie de tout le corps de son ouvrage, avant que de travailler à sa décoration exterieure : imitant en cela les plus excellens Peintres, qui, pour mieux vestir leurs figures, les desseignent toutes nuës auparavant, & marquent jusqu'aux nerfs, aux muscles, & aux moindres apparences, afin d'estre asseûrez que sous les vestemens qu'ils font ensuite il y a un corps caché.

Le corps de l'homme, à mon avis, luy peut encore servir d'un parfait modelle, pour observer comme quoy toutes les parties interieures en sont disposées avec un si bel ordre & une si sage dispensation, qu'elles ont toutes un rapport & une communication les unes avec les autres selon la necessité de leurs fonctions ; car il n'y a point de partie noble, ni mesme d'os, de veines, ni de fibres qui ne soient placez avec raison.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Et comme les organes du corps ont rapport à l'ame qui les fait mouvoir, il faut auſſi que toutes les parties d'une maiſon ayent relation avec le maiſtre qui la doit habiter. Car ſi l'on ne recherche les choſes que pour l'uſage des ſens, ce ſont eux qu'il faut taſcher de ſatisfaire lors qu'on entreprend de baſtir. Ainſi les lieux qui ſont deſtinez pour y manger, doivent eſtre diſpoſez d'une maniere propre pour cela ; ceux qui ſont réſervez pour la muſique, ne ſont pas bien baſtis s'ils ne le ſont de telle ſorte que les voix y ſoient entenduës facilement. La ſtructure des égliſes & des lieux d'oraiſon, doit par elle-meſme élever nos yeux & nos cœurs au Ciel. Mais parce que de tous les ſens il n'y en a point qui prenne tant d'intereſt dans les ouvrages de l'Art que la veûë, il faut faire en ſorte qu'elle ſoit ſatisfaite dans tout ce qu'elle peut découvrir.

Ce n'eſt donc pas encore aſſez de déterminer les meſures des colonnes & de tous les autres membres de l'Architecture ſelon la grandeur de l'édifice : il faut qu'il y ait une proportion de ces meſmes meſures avec l'œil de celuy qui les voit, c'eſt à dire, que de l'endroit où ce meſme œil ſera placé, il puiſſe découvrir toutes les beautez & les graces qui doivent paroiſtre dans un baſtiment. C'eſt ce qui fait que l'on trouve tant de differentes meſures dans les ordres antiques, parce qu'encore que chaque ordre ſemble avoir une meſure arreſtée & qui luy ſoit propre, toutefois ces meſu-

res changent selon la situation des lieux, & selon que les choses sont differemment disposées, comme je vous ay déja dit.

C'estoit dans ces rencontres que les Anciens employoient toutes les connoissances & les lumieres qu'ils avoient receûës de la Geometrie & de l'Optique, afin de plaire à la veûë, & empescher que l'œil ne rencontrast quelque chose qui pust l'offenser. Et c'est par cette science & par cette conduite qu'un Architecte se rend célebre, & s'éleve au dessus des autres.

Encore que les proportions engendrent la beauté, on ne peut pas dire neanmoins que les hommes ayent sceû la proportion des choses avant que d'en avoir connu la beauté : au contraire, ç'a esté sur la beauté des corps qu'on a observé les proportions. Car de mesme que dans la Musique on a trouvé la consonance des voix & des tons par la remarque qu'on a faite de ceux qui estoient agreables à l'oreille ; aussi dans l'Architecture, en considerant la disposition des parties, on a connu d'où procedoit cette beauté qui plaist si fort à la veûë.

C'est de ces observations que les plus intelligens ont fait un art & des regles pour servir à ceux qui d'eux-mesmes ne peuvent pas pénétrer dans ces premieres raisons de beauté, qui ne se laissent voir qu'aux esprits les plus subtils. Car il est certain que la beauté n'est pas apperceûë de tout le monde ; qu'on ne la découvre qu'avec

bien du temps, & qu'on ne la repreſente pas ſans beaucoup de difficultez.

Mais ſi nous ne pouvons jamais bien exprimer les idées des choſes comme nous les concevons, parce que la plus grande partie des eſpeces s'en perd avant que nous puiſſions les repreſenter: il ne faut pas douter que celuy qui invente & qui produit ſes penſées, ne doive luy-meſme les éxécuter, puis qu'il eſt bien difficile que ceux qui voudroient travailler aprés luy puſſent connoiſtre ſes intentions, & ſuivre les mouvemens de ſon eſprit.

Car s'il a beaucoup de peine luy-meſme à mettre au jour ſes conceptions, & ſi ce qu'il fait approche ſi peu de l'excellence de ce qu'il a imaginé: comment ceux qui prétendroient de l'imiter ne diminueroient-ils point encore de la grandeur & de la beauté de ſon deſſein? Vous ſçavez bien qu'encore qu'on euſt le plan & les élevations de ce Temple ſi ſomptueux que la Reine mere du Roy fait baſtir, & qui ſera à jamais une marque de ſa pieté & de ſa magnificence; & que l'Inventeur de ce grand ouvrage l'euſt fait commencer luy-meſme, & l'euſt élevé de neuf à douze pieds de haut au deſſus du rais de chauſſée de l'Egliſe: toutefois comme l'eſprit qui l'avoit produit n'a pas eſté le meſme qui l'a achevé, on voit bien la diférence qu'il y a entre ce baſtiment & une Chapelle que le meſme Architecte fit faire ſur le meſme deſſein il y a prés de vingt ans. Car bien que le diametre de la coupe de la Chappelle de

L'Egliſe du Val de Grace.

La Chapelle de Freſne.

Freſne n'ait gueres que la troiſiéme partie du diamettre de la coupe du baſtiment du Val de Grace: neanmoins toutes les perſonnes intelligentes regardent ce petit modelle comme un chef d'œuvre où il n'y a rien qui s'éloigne de l'idée de l'Architecte.

Egliſe des Jeſuites. On voit bien encore la diférence qu'il y a entre l'Egliſe des Jeſuites du Fauxbourg Saint Germain & leur grande Egliſe de Saint Louïs de la ruë Saint Antoine, dont on oſta la conduite à celuy qui d'abord en avoit fait le deſſein, & qui l'avoit commencée: mais parce qu'il n'eſtoit qu'un ſimple Frere, on la donna à un Pere, qui pour avoir leû quelques livres d'Architecture, préſumoit beaucoup de ſon ſçavoir, lequel entreprit ce baſtiment, changea tout le deſſein du Frere, & mit l'ouvrage en l'eſtat où vous le voyez aujourd'huy. Ce Frere neanmoins fit enſuite l'Egliſe du Fauxbourg Saint Germain, & je laiſſe aux ſçavans à juger laquelle des deux leur plaiſt davantage; & s'il n'eſt pas vray qu'un meſme deſſein peut eſtre exécuté diféremment ſelon les perſonnes qui y travaillent.

Vous voyez donc bien que ceux qui ne font que copier les ouvrages des autres, & qui n'entrent point dans les ſecrets de la ſcience & de l'art, ne ſont point aſſeûrez de bien reüſſir dans ce qu'ils entreprennent, & ne font paſſablement bien qu'autant qu'ils ſont exacts à imiter avec juſteſſe ce qu'ils prennent pour modelle.

Quant à ceux qui n'ont nulle lumiere d'eſprit, qui s'éloignent des regles des Anciens, & qui croyent qu'il ſuffit de ſuivre les meſures des ordres qu'ils ont pratiquez, & quelque reſſemblance dans les ornemens, vous ne devez pas douter qu'ils ne ſoient ſujets à faire de fort mauvais ouvrages. Car s'ils gardent quelque proportion en certaines parties, on voit bientoſt aprés qu'il n'y a ni ſimetrie ni diſpoſition dans les choſes principales.

Nous voyons des baſtimens qui ne ſont qu'un amas confus de corps avancez & d'arriere-corps: cependant leurs Auteurs les croyent merveilleux quand ils les ont repreſentez avec autant de teſtes qu'une Hydre, & autant de bras que Briarée. Ils penſent avoir mis une agreable varieté dans leur compoſition, lors que toutes les parties en ſont irrégulieres & diſſemblables; qu'il y a plus d'ordres differens que les Grecs & les Romains n'en ont jamais pratiqué; que les ornemens couvrent toute l'étoffe; que la couverture contient quaſi la moitié de l'édifice; & qu'il y paroiſt une infinité d'angles & d'inégalitez.

C'eſt ſur cela qu'un de mes amis tres-ſçavant dans les Mathematiques, regardant il y a quelque temps un baſtiment fait de la ſorte, me diſoit aſſez plaiſamment, qu'il euſt volontiers ſouhaité un lieu dans l'air d'où il euſt pû voir toutes ces nouvelles manieres de couvertures où il appercevoit plus de diférentes ſections de lignes qu'il n'y

en a dans Euclide, & où il ſemble que ces Architectes ayent entrepris de faire voir une infinité de figures dont l'on ne s'eſt jamais aviſé.

Auſſi faut-il demeurer d'accord, que ſi la pluſpart de ceux qui travaillent aujourd'huy & qui veulent paſſer pour Architectes, recherchent ſur la figure du corps humain leurs meſures & leurs proportions ainſi que Vitruve le leur enſeigne; ce n'eſt pas aſſeûrément des belles ſtatuës antiques dont ils ſe ſervent pour modelle. On croira plûtoſt qu'ils prennent pour exemple ces figures de Calot, où en repreſentant une infinité de poſtures, il a fait, pour ſe divertir, des hommes qui ont le dos & les épaules plus hautes que la teſte, les bras rompus ou tournez de diverſes manieres, les jambes de longueurs differentes, & les coiffures plus amples que le reſte des habits, puis que dans leurs baſtimens comme dans les groteſques de ce graveur, on voit que tous les membres en ſont eſtropiez, & qu'ils ſont plûtoſt une image de la diſproportion & de l'irrégularité, qu'une imitation de la belle ſimetrie & de la juſte convenance qu'on doit chercher ſur le corps d'un homme bien proportionné, & qu'on doit ſuivre encore à cette heure dans tous les édifices, comme les Anciens faiſoient autrefois.

Je ſçay bien que ce n'eſt pas d'aujourd'huy qu'il y a des eſprits ténébreux qui ne peuvent juger de la beauté des choſes, & des hommes remplis d'eux-meſmes, qui n'ont pas aſſez de modeſtie pour

pour vouloir déferer aux avis des perſonnes doctes. Vitruve ſe plaignoit de ſon temps de ce qu'il y avoit des gens qui faiſoient des choſes tout à-fait barbares & ridicules, croyant paroiſtre plus habiles que les Maiſtres, en s'éloignant de leur maniere, & en mépriſant leurs préceptes. Mais il ſeroit à ſouhaiter que de telles perſonnes compriſſent bien que ces grands hommes n'ayant point eû d'autre regle que la raiſon meſme, on ne peut mieux faire que de les imiter, lors qu'on n'a pas aſſez de lumiere pour ſe conduire ſoy meſme. Ou plûtoſt je deſirerois qu'ils ſceuſſent que la premiere étude des Ouvriers doit eſtre d'apprendre à connoiſtre cette regle infaillible qui eſt la maiſtreſſe des ſciences & des arts, & la regle avec laquelle toutes les autres ſe meſurent.

Cependant quoy-que l'Architecture ne conſiſte pas en vains caprices & en imaginations fantaſtiques, mais en ſolides raiſonnemens & veritables démonſtrations; on voit néanmoins que la pluſpart du monde ſe laiſſe plûtoſt ſurprendre aux penſées bizarres d'un homme imaginatif, qu'à la raiſonnable conduite d'un homme ſçavant, puis que la ſeule qualité de Pere & une réputation mal fondée fit que l'Egliſe de Saint Louïs ne fut pas achevée par ce Frere qui en avoit donné le premier deſſein, & qui par ſes autres œuvres a fait voir combien il eſtoit plus habile & plus judicieux que le Pere qu'on luy préféra. *Frere Marſel Ange.*

Cela montre bien en effet, dît Pymandre, que

pour juger de la science des hommes, il faut comparer leurs Ouvrages les uns aux autres ; & que quand on fait des entrepriſes de grande importance, on ne doit point avoir de conſideration pour une perſonne plûtoſt que pour une autre, mais préferer à tous celuy qui a le plus de merite & de capacité. Auſſi je ne doute pas qu'on n'apporte toute ſorte de ſoin dans ce qu'on entreprendra au Louvre, & que pour cela on ne faſſe choix des hommes les plus excellens.

Celuy, repris-je, qui pour faire l'emblême d'un Architecte a repreſenté la figure d'un homme qui n'a point de mains, mais qui a de bons yeux & de grandes oreilles, n'a pas à mon ſens tout-à-fait bien exprimé ſa penſée. Car un ſçavant Architecte doit ſans doute avoir des mains pour travailler & pour tracer ſes deſſeins : mais cét emblême convient mieux à un Prince qui fait baſtir, ou à un Surintendant & Ordonnateur des baſtimens, leſquels n'eſtant point en eſtat de travailler eux-meſmes, n'ont beſoin que de bons yeux pour juger de ce que l'on fait, & d'oreilles pour recevoir les avis & les conſeils de toutes les perſonnes capables d'en donner de bons.

Car il eſt certain que comme la gloire d'un Roy paroiſt dans les choſes qui reſtent de luy à la poſterité : de meſme l'honneur de celuy qui eſt prépoſé à la conduite des baſtimens d'un grand Prince, conſiſte dans la belle éxécution des choſes qu'il fait faire ; & il ſuffit d'une riche piece

pour ſervir d'éternel monument à la haute eſtime qu'on doit avoir d'un ſage Monarque, & à la grandeur d'un Eſtat.

Mais c'eſt aux Rois & à leurs Miniſtres à faire eux-meſmes un choix judicieux de ce qui peut davantage éterniſer leur memoire. Plutarque loûë Alexandre de ce qu'il aimoit la Peinture & la Sculpture dont il vouloit connoiſtre les beautez, non pas pour travailler comme un Peintre & un Sculpteur, mais pour ſçavoir bien juger de toutes choſes comme un grand Prince & un Miniſtre doivent faire.

Car les hommes eſtant facilement ébloûïs par les inventions nouvelles & extraordinaires des Ouvriers, ils ont beſoin de quelque étude pour conduire leur jugement, & diſcerner ſi les choſes ſont faites avec raiſon & avec ordre. Ce que l'on rapporte d'un fameux Architecte de Macedoine me paroiſt un exemple admirable & plein d'inſtruction pour faire comprendre que ce beau feu qui échauffe l'eſprit des ſçavans hommes, leur donne auſſi quelquefois des penſées plus brillantes que judicieuſes ; & qu'en pluſieurs rencontres les Princes ont beſoin de toutes les lumieres de leur eſprit & de toute la force de leur jugement pour connoiſtre tant de vaines idées & de deſſeins capricieux que toutes ſortes de perſonnes leur propoſent, & dont le faux éclat ſurprend aſſez ſouvent ceux-meſmes qui ont quelque intelligence dans les Arts.

Dinocrate eſt cét Architecte dont je veux parler, lequel ſe confiant dans ſon grand ſçavoir, & dans la force de ſon imagination, partit de Macedoine pour ſe rendre à l'armée d'Alexandre. Et parce qu'il deſiroit particulierement d'eſtre connu de ce Conquerant, il prit de tous ſes amis des lettres de recommandation pour les principaux Seigneurs de la Cour, afin d'y avoir par leur moyen une entrée plus favorable. En effet, ils le receurent agréablement. Mais aprés les avoir priez de le preſenter au Roy, voyant qu'ils le faiſoient toûjours attendre, & le remettoient de jour en jour, il crut qu'ils ſe moquoient de luy. De ſorte que penſant en luy-meſme par quel moyen il pourroit approcher de ce Monarque, il n'en trouva point d'autre que de ſe mettre dans un eſtat ſi extraordinaire, que chacun euſt la curioſité de le voir. Dinocrate eſtoit d'une taille avantageuſe & d'un regard agreable, & l'on voyoit dans ſon port & dans ſa maniere d'agir beaucoup de majeſté & de grace tout enſemble. Ces avantages de la nature luy donnerent la hardieſſe de quitter ſes veſtemens, de ſe froter tout le corps avec de l'huile; & aprés s'eſtre couvert d'une peau de Lion, couronné de feuïlles de peuplier, & ayant pris une maſſuë dans ſa main, il alla en cét eſtat ſe preſenter au Roy qui alors eſtoit dans ſon trône où il rendoit la juſtice.

La nouveauté de cette action ſurprit tout le peuple, qui le voyant veſtu de la ſorte, ſe tour-

na aussitost pour le considerer. Alexandre l'ayant aussi apperceû, commanda qu'on luy fist place, & qu'on le laissast approcher ; & quand il fut assez prés, il luy demanda qui il estoit. Je suis Dinocrate, répondit-il, Macedonien & Architecte, qui apporte icy des pensées dignes de ta grandeur. J'ay imaginé un dessein qui n'aura jamais rien d'égal : c'est de faire ta Statuë du mont Athos. Ce Colosse tiendra dans sa main droite une ville toute entiere, & dans sa main gauche un vase, qui aprés avoir receû les eaux des toutes les rivieres qui coulent de cette montagne, les versera dans la mer.

Alexandre qui avoit esté surpris d'abord en voyant un homme vestu comme estoit Dinocrate, prit plaisir de l'entendre parler d'une entreprise si extraordinaire. Mais en mesme temps il demanda s'il y avoit sur cette montagne des plaines fertiles qui pussent fournir les grains necessaires pour la nourriture de ceux qui habiteroient cette ville qu'il prétendoit de bastir ; & ayant appris que c'estoit un lieu desert & sterile, où l'on ne pourroit tirer d'autre secours que par la mer, J'admire, dît-il, l'invention d'un si grand dessein, mais je considere que ceux qui voudroient habiter ce lieu-là ne le pourroient faire sans estre blasmez de peu de jugement ; puis que comme un enfant qui vient de naistre a besoin d'une nourrice pour l'élever, de mesme une ville sans terre & sans fruits ne peut se maintenir, & des peuples qui ne recevroient aucun secours pour vivre, n'y demeureroient pas

long-temps. C'eſt pourquoy ſi j'eſtime la rareté d'une telle penſée, je trouve beaucoup à redire dans le choix d'un lieu ſi mal propre pour un tel deſſein.

Voilà comme un Prince & ſes Miniſtres doivent examiner les propoſitions qu'on leur fait, & conſiderer éxactement ce qui eſt de plus convenable à faire, & de plus glorieux à leur réputation, ſans ſe laiſſer ſurprendre à de vaines promeſſes & à de fauſſes apparences. Auſſi n'y a-t-il rien de plus digne de la grandeur du Roy & de l'honneur de la France, ni de plus capable de réſiſter à l'effort des temps, que ces grands baſtimens que le Roy fait faire. Car ſi dans les choſes naturelles c'eſt la forme qui maintient l'eſtre, & qui eſt le principe de la durée; dans les ouvrages de l'art, c'eſt la matiere qui conſerve la forme.

Mais vous pouvez juger par tout ce que je viens de vous dire, ſi c'eſt peu de choſe que de ſçavoir bien diſpoſer & mettre à éxécution de ſi grands travaux; & ſi l'on ne doit pas les conſiderer avec admiration, quand on y voit, je ne dis pas cette beauté que la raiſon & l'art fait produire aux Ouvriers, mais encore cette grace qu'on ne trouve que difficilement, que peu de gens ſçavent donner à leurs Ouvrages, mais qu'on admire par tout où elle ſe rencontre. Car vous ſçavez bien qu'il y a des graces qui ne conſiſtent pas ſimplement dans la belle proportion. Dans les Ouvrages de l'art auſſi-bien que dans les productions

de la nature, on voit des beautez qui n'ont ni la grace, ni ce je ne sçay quoy qui rend certaines personnes ou certains ouvrages plus agréables que d'autres qui sont néanmoins plus parfaits.

Quelle diférence, reprit Pymandre, mettez-vous donc entre la grace & la beauté, & comment les separez-vous l'une de l'autre? Car si la beauté vient de la proportion des parties, la grace peut-elle se trouver dans des sujets qui ne sont ni beaux ni proportionnez?

Je puis vous dire en peu de mots, luy repartis-je, la diférence qu'il y a entre ces deux charmantes qualitez. C'est que la beauté naist de la proportion & de la simetrie qui se rencontre entre les parties corporelles & materielles. Et la grace s'engendre de l'uniformité des mouvemens interieurs causez par les affections & les sentimens de l'ame. De la beauté & de la grace.

Ainsi quand il n'y a qu'une simetrie des parties corporelles les unes avec les autres, la beauté qui en résulte est une beauté sans grace. Mais lors qu'à cette belle proportion on voit encore un rapport & une harmonie de tous les mouvemens interieurs, qui non seulement s'unissent avec les autres parties du corps, mais qui les animent & les font agir avec un certain accord & une cadence tres-juste & tres-uniforme: alors il s'en engendre cette grace que l'on admire dans les personnes les plus accomplies, & sans laquelle la plus belle proportion des membres n'est point dans sa

derniere perfection. Et meſme lors qu'il arrive que cette uniformité de mouvemens vient à paroiſtre ſur des viſages moins beaux, & dont les traits ne ſont pas achevez, on ne laiſſe pas de les admirer, parce qu'on y voit de la grace; & comme les beautez ſpirituelles ſont plus excellentes que les corporelles, on préfere quaſi toûjours une perſonne dont la beauté du corps n'eſt que mediocre, mais qui a de la grace, à une autre perſonne qui ſera d'une beauté plus grande, mais qui n'aura pas de grace. Ainſi quoy-que Quintia dans Tibulle fuſt plus belle que Leſbia; néanmoins celle-cy avoit un air & un je ne ſçay quoy qui la rendoit beaucoup plus agréable que l'autre.

Pour vous faire voir que la grace eſt un mouvement de l'ame, c'eſt qu'en voyant une belle femme on juge bien d'abord de ſa beauté par le juſte rapport qu'il y a entre toutes les parties de ſon corps; mais on ne juge point de ſa grace, ſi elle ne parle, ſi elle ne rit, ou ſi elle ne fait quelque mouvement.

Il en eſt de meſme des Ouvrages de Sculpture & de Peinture, où la grace ne paroiſt point ſi les Ouvriers ne ſçavent donner à leurs figures un tour & un mouvement conforme à la beauté de leurs membres & à l'action qu'elles doivent faire. C'eſt pourquoy quand il y en a quelques-unes où ils ont heureuſement exprimé ces mouvemens, on les admire, quoy-que d'ailleurs elles n'ayent pas cette proportion qui les rendroit accomplies.

Que

Que s'il sort quelques figures de la main des plus excellens Maistres, où l'on rencontre une juste convenance de toutes les parties du corps, & une belle uniformité de mouvemens qui concourent à une mesme fin: c'est alors qu'on admire comme quoy la beauté & la grace forment un ouvrage parfait.

Ce je ne sçay quoy qu'on a toûjours à la bouche, & qu'on ne peut bien exprimer, est comme le nœud secret qui assemble ces deux parties du corps & de l'esprit. C'est ce qui résulte de la belle simetrie des membres & de l'accord des mouvemens; & comme cét assemblage se fait par un moyen extrémement subtil & caché, on ne peut le voir assez, ni le bien connoistre, pour le representer & pour l'exprimer comme l'on voudroit. Cependant on peut dire qu'il se remarque sur un visage de la mesme sorte que cette fraischeur & ce feu que l'on voit au matin sur une rose qui commence à s'épanoûïr; la forme, & la beauté de ses couleurs estant comme le siege de cette fraischeur & de cét éclat qui paroist d'une maniere toute spirituelle. Car ce je ne sçay quoy n'est autre chose qu'une splendeur toute divine, qui naist de la beauté & de la grace.

Cette observation de beauté & de grace m'a fait connoistre pourquoy dans ces visages de cire qu'on moule sur le naturel, je n'y trouvois pas toûjours cette forte ressemblance que tout le monde admire.

Sur cela j'apperceûs que Pymandre me regardoit fixement. Vous me regardez, luy dis-je? Il eſt vray, me repartit-il, parce qu'il me ſemble que vous avancez un paradoxe qui n'eſt gueres ſouſtenable. Peut-on faire la reſſemblance d'un viſage plus parfaitement qu'en la tirant ſur le viſage meſme?

Je ne prétends pas pourtant, luy repartis-je, établir une opinion fauſſe, quand je vous dis que j'ay remarqué en effet qu'encore que ces Images de cire ayent les meſmes traits de la perſonne ſur laquelle on les a formez; que le mélange des couleurs y ſoit obſervé avec un ſoin ſi particulier, & une exactitude ſi grande que l'on y voit toutes les teintes de la chair, les veines, les fibres, & meſme juſques aux pores, & que l'on ſe ſoit donné la peine d'imiter dans les yeux ce brillant & cette humeur criſtalline qui les rend ſi clairs: j'ay remarqué, dis-je, que cette reſſemblance ſurprend plûtoſt la veûë qu'elle ne perſuade l'eſprit, & qu'elle ne fait point une image veritable de la perſonne qu'on prétend repreſenter. La raiſon que j'en trouve, eſt que ceux de qui on moule le viſage, demeurant dans une aſſiette tranquille pendant qu'on y travaille, la matiere qu'on employe & dont on couvre tous les traits, empeſche leurs fonctions naturelles; chaſſe & repouſſe, s'il le faut ainſi dire, de telle ſorte les eſprits & les mouvemens interieurs qui leur donnent la vie, qu'il s'en fait une ſuſpenſion qui eſt cauſe que ces meſmes

traits demeurant sans aucun soustien on n'en tire qu'une masse qui veritablement conserve la ressemblance & la forme où elle les trouve, mais qui n'est qu'une ressemblance morte & insensible. Ainsi elle est beaucoup moins parfaite que celle qu'un excellent Peintre, ou un Sculpteur sçavant, represente par le moyen de ses couleurs, ou de son ciseau: parce que le Sculpteur & le Peintre cherchent, en travaillant, à donner de la vie à leur ouvrage, & à luy inspirer de la beauté & de la grace, en imitant le mieux qu'il leur est possible l'objet qu'ils ont devant eux; au lieu que ce moule qui est le seul artisan de ces autres portraits, ne peut representer que ce qu'il rencontre & ce qu'il trouve capable d'estre imprimé.

Voilà pourquoy dans ces figures moulées sur le naturel, la grace & ce je ne sçay quoy n'ont garde de s'y appercevoir, puisque cette grace n'estant autre chose que la representation des mouvemens interieurs de l'ame joints à la beauté des parties du corps, comme je vous ay dit, elle en est privée par l'éloignement des esprits interieurs qui en sont la source.

Il y a donc bien de la diférence, je ne dis pas entre un excellent Peintre ou un habile Sculpteur, & ceux qui moulent ces sortes de figures sur le naturel, dont je compte la science pour rien; mais je dis entre un visage moulé & un portrait peint par un excellent homme, ou ces belles medailles, telles que nous en voyons du Roy &

de la Reine, si doctement fabriquées au Louvre.

Or encore qu'un Architecte n'ait pas besoin d'observer tous ces mouvemens qui engendrent la beauté & la grace, quand il n'est question que d'ordonner des appartemens, des pilastres, des colomnes, & des principales parties qui composent un bastiment; néanmoins il ne laisse pas de communiquer à tout ce qu'il fait cette grace & cette beauté qui se peuvent répandre généralement dans toutes les productions de l'esprit. Car les proportions de toutes les parties qui composent un édifice, en font la beauté corporelle; & la conduite & sage dispensation qui se fait de toutes ses parties par le mouvement de l'esprit de l'Architecte, est ce qui donne toute la grace.

Mais il est vray que tous ceux qui se mélent de bastir, ne conduisent pas leurs ouvrages avec cette raison & cette intelligence qui les rendroit si recommandables. Encore qu'ils n'ayent pas besoin de desseigner aussi parfaitement que les Peintres & les Sculpteurs, il faudroit pourtant qu'ils sceussent du moins la theorie de la Peinture, puisque la lumiere de cét Art est la mesme qui les doit éclairer. Car si les Peintres ont l'avantage de sçavoir bien imiter Dieu dans cette espece de création qu'ils semblent faire en representant tous les corps naturels; l'Architecte n'en fait-il pas de mesme dans la production de ses Ouvrages quand il sçait les rendre beaux, solides & commodes,

puiſque dans la ſtructure de l'univers nous y voyons ces trois nobles qualitez dans un ſi haut luſtre ? Et ſi quand les Peintures ſont excellentes, elles charment nos yeux & émeuvent nos affections : de meſme dans l'Architecture, quand toutes choſes y ſont faites avec un bel ordre & une belle ſimetrie, elles élevent noſtre eſprit & portent noſtre ame juſques dans les Cieux.

C'eſt ce qui m'arriva il n'y a pas long-temps en conſiderant cette Chapelle dont je parlois tantoſt. Car en contemplant toutes les parties les unes aprés les autres, & en portant peu à peu mes regards en haut, je me ſentois doucement attiré juſqu'au milieu de la voûte. Il me ſembloit que plus je la regardois, plus elle s'élevoit en l'air, & paroiſſoit ſe ſouſtenir d'elle-meſme. Ainſi je rencontrois dans cét édifice comme la fin & la perfection des choſes que l'art peut produire.

C'eſt de la ſorte qu'en voyant un jour tous ces beaux baſtimens que le Roy fait faire, tout le monde en admirera l'excellence. Et parce que le Louvre ſera orné d'une maniere digne de la grandeur de ce Prince, on y verra ſa vie & ſes actions dépeintes en tant de nobles & diférentes manieres, que la poſterité ne cherchera point ailleurs d'autre ſujet de ſon étude & de ſon admiration.

Icy je finis mon diſcours, & m'eſtant levé, je témoignay à Pymandre qu'il y avoit aſſez long-temps que nous eſtions dans une meſme place, &

que nous pouvions aller faire un tour de promenade : ce qu'il approuva.

Nous sortismes donc pour aller aux Thuilleries, mais nous ne quittasmes nostre entretien de l'Architecture que pour entrer dans un autre de Peinture. Pymandre me parla de celles qui sont au Louvre. Il me fit cent questions sur tous les Ouvrages que l'on fait pour le Roy ; & aprés nous estre entretenus quelque temps de ces beaux Tableaux dont j'ay fait quelques descriptions pour sa Majesté, il me dit : Est-ce que vous n'écrirez jamais de la Peinture, comme il y a si long-temps que vos amis vous en convient, & ne ferez-vous point part au public des connoissances que vous avez d'un Art si excellent ?

Comme je vis qu'il me parloit de la sorte, je me mis d'abord à soûrire en le regardant, mais en suite je luy dis :

Vostre conseil me seroit sans doute avantageux, & seroit encore utile à beaucoup de personnes, si j'avois dequoy répondre au sentiment favorable que vous avez de moy. Mais trouvez bon, s'il vous plaist, que je vous die que vous témoignez n'avoir pas de la Peinture une opinion aussi haute qu'elle le merite. C'est un Art qui embrasse tant de choses, qu'il faut un esprit plus éclairé que le mien pour le pouvoir traiter dignement.

Car vous ne considerez pas, que pour écrire à fond de tout ce qui est necessaire pour faire un excellent Peintre, & pour donner à tout le mon-

de, non seulement une idée générale, mais une notion plus particuliere de ce qui concerne cét Art, il faudroit former un dessein trop vaste & de trop grande étenduë.

Et pour vous montrer combien ce traité embrasseroit de choses, & que je n'ay pas tort de vous dire que c'est une entreprise qui surpasse de beaucoup mes forces, je vous feray voir dés à present, si vous le desirez, que pour s'en aquiter il seroit necessaire de traiter doctement diverses matieres.

Car pour bien expliquer toutes les choses que j'ay appriſes des plus sçavans Peintres, il faudroit faire un Ouvrage dont le corps fust divisé en trois principales parties. La premiere, qui traiteroit de la COMPOSITION, comprend presque toute la theorie de l'Art, à cause que l'operation s'en fait dans l'imagination du Peintre, qui doit avoir disposé tout son Ouvrage dans son esprit, & le posseder parfaitement avant que d'en venir à l'éxécution.

Les deux autres parties qui parleroient du DESSEIN & du COLORIS, ne regardent que la pratique, & appartiennent à l'Ouvrier : ce qui les rend moins nobles que la premiere qui est toute libre, & que l'on peut sçavoir sans estre Peintre.

Pour bien composer un Tableau, le Peintre doit donc avoir une science & générale & particuliere de toutes les parties qui y entrent. Et comme il n'y a rien dans la nature qu'il ne doive quelque-

fois repreſenter, il faut auſſi qu'il ait une connoiſſance parfaite de tous les corps naturels avant que d'entreprendre d'en faire l'image. Mais il doit ſe ſouvenir qu'encore que l'art de portraire s'étende ſur tous les ſujets naturels tant beaux que difformes, toutefois quand il viendra à l'éxécution, s'il veut tenir rang entre les plus habiles, il eſt obligé de faire choix de ce qu'il y a de plus beau: car encore que les corps naturels luy ſervent de modele, néanmoins comme ils ne ſont pas tous également beaux, il ne doit conſiderer que ceux qui ſont les plus parfaits.

Mais parce que ſouvent on peut ſe tromper dans ce choix des belles choſes, il me ſemble qu'il faudroit dire en premier lieu ce que c'eſt que la Beauté, & en quoy elle conſiſte, principalement dans le corps humain, qui eſt le plus parfait ouvrage que Dieu ait fait ſur la terre. Et comme il eſt conſtant qu'elle procede de la proportion des parties, comme je vous diſois tantoſt, il faudroit parler enſuite de ce qui eſt neceſſaire dans chacune de ces parties pour produire cette proportion admirable, afin que le Peintre en ayant une exacte connoiſſance, puiſſe égaler à ſon ſujet la beauté de ſes figures lors qu'il viendra à deſſeigner ſur le naturel; & l'on ſe réſerveroit à traiter des meſures dans la ſeconde partie, où l'on parleroit du Deſſein.

Comme un Tableau eſt l'image d'une action particuliere, le Peintre doit ordonner ſon ſujet & diſtri-

& distribuer ses figures selon la nature de l'action qu'il entreprend de representer. Et parce que ce Tableau est ou une invention nouvelle du Peintre, ou une histoire, ou une fable déja décrites par les Historiens ou par les Poëtes, il faudroit faire voir de quelle sorte il doit traiter tous ces diférens sujets, & comment il y doit exprimer les mouvemens du corps & de l'esprit. On parleroit mesme des Passions de l'Ame, estant une partie qui bien que dépendante du dessein, doit estre toute entiere dans l'idée du Peintre, puis qu'elle ne se peut bien copier sur le naturel.

Il faudroit enseigner ensuite à bien observer la convenance en toutes sortes de sujets. Pour cét effet il seroit besoin de faire voir au moins comme le Peintre doit avoir connoissance de l'Histoire & de la Fable; de la Religion des anciens peuples; des mœurs & des façons de vivre des diverses nations; de leurs Dieux, de leurs temples, de leurs édifices; de leurs ceremonies aux sacrifices, aux funerailles, aux triomphes, & aux jeux; de leurs diférens habits en paix & en guerre, de leurs armes & de leurs meubles.

Aprés avoir parlé de tout ce qui regarde plûtost la theorie que la pratique, mais qui est tres-necessaire à l'Ouvrier qui veut se rendre parfait, on pourroit commencer la seconde Partie, qui est celle du Dessein, & aussi qui d'ordinaire sert de principe à tous ceux qui veulent apprendre cét Art. Car c'est en dessignant que l'on jette les pre-

miers fondemens de la Science, sur lesquels toutes les connoissances qui s'aquierent doivent s'établir, parce que sans cette partie toutes les autres n'ont point de solidité.

C'est ce qui obligeroit celuy qui feroit une si grande entrepriſe, à donner des préceptes pour conduire les apprentifs de degré en degré, comme par la main: & comme il ne sert de rien à un voyageur de faire de grandes journées, & de voir des provinces & des royaumes, s'il ne considere la nature des païs & les mœurs des peuples; de mesme on devroit montrer de quelle sorte il faut enseigner ceux qui commencent cette étude, & les instruire des belles choses, afin qu'en les remarquant ils pussent les graver dans leur esprit, & n'y mesler rien qui luy soit nuisible ou inutile.

Il tascheroit aussi de leur montrer les chemins les plus seurs & les plus faciles pour arriver à leur but, & par des exemples familiers les rendre capables de se conduire eux-mesmes dans un travail, qui doit estre celuy de toute leur vie. Sur tout il leur feroit connoistre, combien les Mathematiques sont necessaires à un Peintre, principalement la connoissance de la Geometrie & de la Perspective, qui doivent servir de regle à tout son ouvrage.

Il auroit encore à faire voir de quelle sorte le Peintre doit se rendre sçavant dans cette partie de l'Anatomie qui regarde la connoissance des

muſcles, des nerfs, des os, des ligamens, & des apparences des uns & des autres.

Il expliqueroit que le Deſſein ayant pour partage la proportion, il la doit garder dans toutes les parties de ſon ouvrage; que c'eſt à luy à juger de leur convenance, & de la juſte égalité qui doit eſtre entre elles; & que de luy dépend la poſition des figures pour eſtre miſes ſur leur plan, ou pour mieux dire ſur leur centre, avec la ponderation ou équilibre qui les peut tenir en eſtat: taſchant de faire concevoir autant qu'il eſt poſſible de quelle ſorte ſe forme cette beauté & cette grace ſi excellente dont nous venons de parler; ce je ne ſçay quoy qui ne ſe peut exprimer, & qui conſiſte entierement dans le Deſſein.

Quant à la troiſiéme Partie, qui ſeroit du Coloris: aprés avoir parlé de la nature des couleurs, de l'union & de l'amitié qu'elles ont entre elles, il faudroit montrer de quelle ſorte elles doivent eſtre employées pour produire ces beaux effets de clair & d'obſcur qui aident à faire paroiſtre le relief des figures & les enfoncemens dans les tableaux.

Il faudroit traiter de cette Perſpective qu'on appelle aërienne, qui n'eſt autre choſe que l'affoibliſſement des couleurs par l'interpoſition de l'air; de ces accidens du Lumineux & du Diaphane qui ſe remarquent dans la Nature, & des obſervations qu'on y doit faire; des diférentes Lumieres tant des corps illuminans que des corps illuminez; de

leurs réfléxions, de leurs ombres; des erreurs que les Peintres font souvent en peignant aprés la bosse éclairée par des jours particuliers; des diférentes visions ou aspects selon la position du regardant ou des choses regardées; des apparences des corps dans l'eau; de ce qui produit cette force, cette fierté, cette douceur, & ce précieux qui se trouvent dans les tableaux bien coloriez; des diverses manieres de Coloris, tant aux figures qu'aux païsages, & de celle qu'on doit suivre comme la plus excellente. Et enfin il faudroit accompagner ces enseignemens de quelques exemples, où l'on feroit voir la beauté & la perfection de ces trois parties, COMPOSITION, DESSEIN, & COLORIS.

Jugez, je vous prie, de quelle étenduë seroit ce travail; & si vous devez vouloir que j'entreprenne un Ouvrage, qui non seulement demanderoit la capacité du plus sçavant Peintre de nostre siecle, pour parler de toutes ces choses selon les termes de l'Art, mais qui pour parler avec grace de cette Peinture, qui represente si noblement tous les objets par la vivacité de ses couleurs, auroit encore besoin d'une plume aussi sçavante & aussi docte que devroit estre le Pinceau qui pourroit donner cét agrément & cette force qu'on recherche dans les tableaux.

Ne pouvant donc pas m'engager dans une entrepriſe si disproportionnée à mes forces, ne trouvez pas, s'il vous plaist, étrange si je ne me rends

pas à vos perſuaſions, & ſi je vous dis que vous ne devez pas attendre de moy un Ouvrage qui réponde au deſſein que je viens de vous tracer. Je ſerois meſme bien faſché que vous euſſiez la penſée que par ce que je viens de vous dire, j'aye eû intention d'en établir des regles, & donner des enſeignemens à ces ſçavans hommes qui travaillent aujourd'huy avec tant de ſuccés & de bonheur, & dont quelques-uns d'eux, que j'ay ſouvent entretenus, & de qui j'ay beaucoup appris, ſeroient incomparablement plus capables que je ne le ſuis d'écrire ſur cette matiere.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſe puiſſe rencontrer quelque occaſion qui me donnera peut-eſtre lieu de ſatisfaire en quelque ſorte à voſtre deſir; & alors je ſeray bien-aiſe de vous faire part de ce que j'ay remarqué autrefois pour ma ſatisfaction particuliere ſur toutes ces diverſes parties de la Peinture, ſoit en voyant les tableaux des plus ſçavans Peintres, ſoit dans les divers entretiens que j'ay eûs ſur ce ſujet.

Quand vous ne feriez, me dît alors Pymandre, que quelques obſervations ſur la Peinture, bien qu'elles ne fuſſent pas traitées auſſi amplement que le ſujet le merite, elles ne laiſſeroient pas toutefois de faire voir l'avantage de cét Art pardeſſus les autres. Les Peintres meſme n'auroient pas lieu d'eſtre faſchez que tout le monde appriſt dans vos diſcours à juger de l'excellence de leurs tableaux & de la beauté de leurs figures, & qu'on y

étudiaſt le ſecret de l'Art, afin qu'en connoiſſant la perfection de l'Ouvrage, on faſſe cas de l'Ouvrier.

Ils ont aſſez d'intereſt, luy repartis-je, qu'au moins les perſonnes doctes, & tous les honneſtes gens connoiſſent l'excellence de la Peinture, dont ils ne conſiderent le plus ſouvent que la ſeule ſuperficie, ſans porter leurs penſées juſques dans le fonds de cette Science, qu'on peut dire avoir quelque choſe de divin, puis qu'il n'y a rien en quoy l'homme imite davantage la toute-puiſſance de Dieu, qui de rien a formé cét Univers, qu'en repreſentant avec un peu de couleurs toutes les choſes qu'il a créées. Car comme Dieu a fait l'homme à ſon image, il ſemble que l'homme de ſon coſté faſſe une image de ſoy-meſme, en exprimant ſur une toile ſes actions & ſes penſées d'une maniere ſi excellente qu'elles demeurent conſtamment & pour toûjours expoſées aux yeux de tout le monde, ſans que la diverſité des Nations empeſche que par un langage muet, mais plus éloquent & plus agreable que celuy de toutes les langues, elles ne ſe rendent intelligibles, & ne ſe faſſent comprendre dans un inſtant à chacun de ceux qui les regardent.

Excellence de la Peinture.

Si vous voulez meſme prendre la peine de faire réfléxion ſur les diverſes parties de cét Art, vous avoûërez qu'il fournit de grands ſujets de mediter ſur l'excellence de cette premiere lumiere d'où l'eſprit de l'homme tire toutes ces belles idées, &

ces nobles inventions qu'il exprime enſuite dans ſes Ouvrages.

Car ſi en conſiderant les beautez & l'art d'un tableau, nous admirons l'invention & l'eſprit de celuy dans la penſée duquel il a ſans doute eſté conceû encore plus parfaitement que ſon pinceau ne l'a pû éxécuter: combien admirerons-nous davantage la beauté de cette ſource où il a puiſé ſes nobles idées? Et ainſi toutes les diverſes beautez de la Peinture ſervant comme de divers degrez pour nous élever juſqu'à cette beauté ſouveraine, ce que nous verrons d'admirable dans la proportion des parties, nous fera conſiderer combien eſt encore plus admirable cette proportion & cette harmonie qui ſe trouve dans toutes les creatures. L'ordonnance d'un beau Tableau nous fera penſer à ce bel ordre de l'Univers. Ces lumieres & ces jours que l'Art ſçait trouver par le moyen du mélangé des couleurs, nous donneront quelque idée de cette lumiere éternelle, par laquelle & dans laquelle nous devons voir un jour tout ce qu'il y a de beau en Dieu & dans ſes creatures. Et enfin quand nous penſerons que toutes ces merveilles de l'Art qui charment icy-bas nos yeux & ſurprennent nos eſprits, ne ſont rien en comparaiſon des idées qu'en avoient conceû ces Maiſtres qui les ont produites: combien aurons-nous ſujet d'adorer cette ſageſſe éternelle qui répand dans les eſprits la lumiere de tous les Arts, & qui en eſt elle-meſme la loy éternelle & immua-

S. Aug. de ver. Relig.

ble? Cette lumiere est la lumiere d'une sagesse infiniment superieure à la lumiere de tous les esprits créez, comme elle le dit elle-mesme par son Prophete: *Mes pensées ne sont pas comme vos pensées, ni mes voyes comme vos voyes; mais il y a autant de distance entre mes voyes & vos voyes, entre mes pensées & vos pensées, qu'il y en a entre le Ciel & la Terre.*

Isaïe c. 55. v. 8.

S. Jean Chrys.

Lors que Dieu créoit les Astres, dit un grand Saint, *les Anges chantoient des Cantiques à sa loûange en admirant le nombre, la beauté, la situation, la varieté, les graces, l'éclat, l'harmonie, & toutes les autres perfections de ces corps sublimes dont ils connoissent l'excellence beaucoup mieux que nous.* Quand donc nous considerons dans les ouvrages de l'esprit humain tant de beautez, tant de graces & tant de charmes, plus nostre connoissance nous en fait remarquer les perfections, & plus nous nous trouvons obligez de loûër celuy qui fait ces merveilles sur la terre, comme il a fait ces autres merveilles dans les Cieux.

Aprés cela je demeuray quelque temps sans parler. Mais Pymandre trouvoit tant de douceur dans cét entretien, qu'il prit occasion de me dire: Au moins si vous n'estes pas encore résolu de satisfaire au desir de vos amis, apprenez-moy, je vous prie, l'histoire de ces sçavans Peintres dont vous me disiez il y a quelque temps de si belles choses; car je n'ay pas oublié tout ce que vous rapportastes alors à leur avantage, & que vous me promistes de me faire un discours de l'origine de la Peinture & de ceux qui ont excellé en cét Art. Si

depuis

depuis ce temps-là nous n'avons pas rencontré une occasion favorable pour cela, il vous est bien aisé à present de vous aquiter de vostre promesse, & de poursuivre ce que vous aviez commencé sur ce sujet : car pourveû que cela ne vous incommode pas, il me semble que nous ne pouvons mieux employer le reste de la journée qu'à cét agreable entretien.

Il ne tiendra pas à moy, luy répondis-je, que vous ne soyiez satisfait. Je commençay donc ainsi mon discours.

Comme tous les Arts ont esté fort grossiers & fort rudes dans leur naissance, & ne se sont perfectionnez que peu à peu, & par une grande application : il ne faut pas douter que celuy de la Peinture aussi-bien que tous les autres n'ait eû un commencement tres-foible, & ne se soit augmenté que dans la suite des temps. Mais comme la Peinture est assûrément fort ancienne, il est difficile de bien connoistre son origine. Pour moy, je ne doute pas qu'elle ne soit née avec la Sculpture ; & que le mesme esprit qui enseigna aux hommes à former des images de terre ou de bois, ne leur apprit aussi en mesme-temps à tracer des figures sur la terre ou contre les murailles. Origine de la Peinture.

Si on vouloit ajouster foy à quelques Ecrivains, on pourroit croire qu'Enos fils de Seth, fut le premier qui forma des images pour porter les peuples à adorer une Divinité. Mais parce qu'il n'y a gueres d'apparence de s'arrester à cette opinion,

je vous diray seulement, qu'aprés le Deluge Promethée fils de Japhet fut le premier qui inventa la maniere de faire des images de terre cuite ; & comme il estoit homme de grand esprit, il fut en une merveilleuse estime parmi les Peuples d'Arcadie, où par sa conduite il apprit à ces Barbares à vivre civilement, & par l'excellence de son esprit fit valoir son Art, qui commença peu à peu à se répandre dans le monde : ce qui a donné lieu aux fables des Poëtes.

S. Aug. lib. 18. de Civit. c. 8.

Cependant, interrompit Pymandre, l'on a observé que Nynus a esté le premier qui a rendu les Statues célebres. Car aprés avoir fait les funerailles de Belus son pere, que les Assyriens nommerent Saturne, & qui fut le premier Roy de Babylone, il en fit tailler une image, afin d'adoucir par cette representation, la douleur qu'il ressentoit de sa mort.

Alors me souvenant de ce que j'ay leû autrefois de la magnificence de Babylone, Ce ne fut pas seulement en Sculpture, luy dis-je, que les Babyloniens furent les premiers à faire de grands Ouvrages, puisque Semiramis ayant fait rebastir leur ville, il y avoit une muraille de deux lieuës & demie de tour, dont les briques avoient esté peintes avant que d'estre cuites, & representoient diverses sortes d'animaux. Mais cette sorte de peinture, me dit alors Pymandre, n'estoit-elle point semblable à ce qu'on appelle Email, & de mesme que celuy dont l'on fait encore à present

Diod. Sic. lib. 2. c. 4.

plusieurs ouvrages? Quand cela seroit, repliquay-je, s'ils avoient ce secret-là, il ne faut pas douter qu'ils n'eussent aussi celuy de peindre toute autre chose; & ce que l'Auteur de cette Histoire rapporte dans la suite de son discours nous le peut faire connoistre. Car il dit qu'il y avoit une autre muraille où l'on voyoit plusieurs figures de toutes sortes d'animaux peints & colorez selon le naturel, & qu'il y avoit mesme des tableaux qui representoient des chasses & des combats: cependant, il ne dit point que ces divers tableaux fussent ni faits de brique ni émaillez. De sorte qu'ils pouvoient bien aussi estre peints à fraisque; & c'est par là, ce me semble, qu'on peut juger que l'invention de la Peinture est tres-ancienne: mais je ne vous puis pas dire qui en a esté l'Auteur. Je croy mesme qu'il seroit assez inutile d'en vouloir faire la recherche, puisque nous voyons que tous les Anciens qui en ont écrit sont de diférente opinion. Néanmoins, repartit Pymandre, les Egyptiens qui ont des premiers possedé les Arts & les Sciences, disent que la Peinture estoit parmi eux plusieurs siecles avant qu'elle fust connuë des Grecs. Oûï, luy repliquay-je: mais les Grecs qui n'ont jamais manqué de s'attribuer, autant qu'ils ont pû, la gloire des Sciences & des Arts, écrivent aussi que ce fut à Scicyone ou à Corinthe que la Peinture commença de paroistre. Mais à vous dire vray, les uns & les autres s'accordent si peu touchant celuy qui en fut l'Inventeur, que l'on ne

ſçauroit qu'en croire : ils conviennent tous ſeulement que le premier qui s'aviſa de deſſeigner, fit ſon coup d'eſſay contre une muraille en traçant l'ombre d'un homme que la lumiere faiſoit paroiſtre. Et pour donner plus de beauté à cette hiſtoire, il y en a qui ont écrit que l'Amour, qui en effet eſt le grand maiſtre des inventions, fut celuy qui trouva celle-cy, & qui apprit à une jeune fille le ſecret de deſſeigner, en luy faiſant marquer l'ombre du viſage de ſon Amant, afin d'avoir une copie des traits de la perſonne qu'elle aimoit. Cependant nous ignorons le nom de celuy qui réduiſit cette invention en pratique, & en fit un Art qui eſt depuis devenu ſi noble & ſi excellent. Les uns veulent que ç'ait eſté un Philocles d'Egypte; les autres un certain Cleante de Corinthe; & d'autres qu'Ardice Corinthien & Thelephanes de Chiarenia au Peloponeſe, ayent commencé à deſſeigner ſans couleurs & avec du charbon ſeulement, & que le premier qui ſe ſervit d'une couleur pour peindre, ait eſté un Cleophante de Corinthe, qui pour cela fut ſurnommé MONOCROMATOS. Ce fut donc ce Cleophante, interrompit Pymandre, qui apporta auſſi la Peinture en Italie, lors qu'il y vint avec le pere du premier Tarquin, pour éviter la perſecution de Cipſelle Roy de Corinthe? La Peinture, luy repliquay-je, eſt encore plus ancienne que cela en Italie; & ce ne peut eſtre ce Cleophante dont vous parlez qui l'y ait apportée, quoy-qu'à la ve-

rité, il se trouve quelques Historiens qui ont eû la mesme pensée. Mais ils avoûent néanmoins, que dés ce temps-là il y avoit dans la ville d'Ardée prés de Rome des tableaux peints contre les murailles d'un Temple, qui estoient faits long-temps avant que Rome fust bastie, & dont les couleurs s'estoient pourtant si bien maintenuës, qu'ils sembloient fraischement achevez ; & que dans Lavinie, avant la fondation de Rome, il y avoit aussi deux tableaux, qui representoient, l'un Athalante, & l'autre Helene. Et ainsi vous pouvez juger que ce Cleophante qui alla avec Demeratus n'estoit point celuy qui trouva l'invention des couleurs ; & qu'il faudroit mesme, si cela estoit, que les Latins eussent eû la Peinture long-temps avant que les Grecs en eussent eû connoissance. Mais parce que dans la recherche d'une chose dont la memoire a esté obscurcie par tant d'années, & dont les Ecrivains sont si diférens dans leurs opinions, il est bien difficile d'en découvrir la verité : il faut se contenter de sçavoir seulement les choses qui sont les plus connuës, & qui passent pour veritables.

Des premiers Peintres.

Je ne vous parleray donc point de HYGIE'NONTE'S, de DINIAS, ni de CHARMAS, qu'on dit encore avoir esté des premiers à portraire d'une seule couleur. Je ne vous diray rien non plus de cét EUMARUS d'Athenes, qui peignit les hommes & les femmes d'une diférente maniere ; ni de son Disciple CIMON Cleonien,

qui trouva les racourciſſemens dans les corps, & qui commença à les poſer en diverſes attitudes & poſtures : car auparavant luy les figures n'avoient nulle action, & il fut le premier qui repreſenta les jointures des membres, les veines du corps, & qui contrefit les diférens plis des draperies.

BULARCHUS.

Romulus mourut en la 2. année de la 16. Olympiade, l'an du monde 3269. & devant la naiſſance de Jeſus-Chriſt 715.

Mais je vous diray qu'on tient pour certain que dés le temps de Romulus, Candaule ſurnommé Myrſilus Roy de Lydie, & le dernier de la race des Heraclides, acheta au poids de l'or un tableau de la façon du Peintre BULARCHUS, où la Bataille des Magneſiens eſtoit repreſentée. Cependant par le prix de ce tableau qui eſtoit tres-conſiderable, & par l'eſtime qu'il a eûë, il y a bien apparence que cét Art eſtoit déja fort avancé.

PANOEUS.

L'an du monde 3535. & devant Jeſus-Chriſt 449.

PANOEUS frere de Phidias parut avec eſtime en la 83. Olympiade. Il peignit cette fameuſe journée de Marathon, où les Atheniens défirent en bataille rangée toute l'armée des Perſes; & quoyque tous les Chefs de part & d'autre y fuſſent fort bien repreſentez, néanmoins POLYGNOTUS Thaſien, venant en ſuite fut le premier qui mit l'expreſſion dans les viſages, & qui donnant je ne ſçay quoy de plus libre & de plus gay à ſes figures, quitta tout-à-fait l'ancienne façon de peindre, dont la maniere eſtoit barbare & peſante. Il prit plaiſir principalement à repreſenter les femmes; & ayant trouvé le ſecret des couleurs

POLYGNOTUS.

vives, il les vestit d'habits éclatans & agreables, fit leurs coeffures diférentes, & les enrichit de nouvelles parures.

Cette belle maniere éleva beaucoup l'Art de la Peinture, & donna une grande réputation à Polygnotus, qui aprés avoir fait plusieurs Ouvrages à Delphes, & sous un Portique d'Athenes, dont il ne voulut recevoir aucun payement, fut honoré par le Conseil des Amphictions du remerciement solennel de toute la Grece, qui pour témoignage de sa reconnoissance luy ordonna aux dépens du public des logemens dans toutes ses villes.

Au mesme-temps que Polygnotus travailloit à ce Portique, il y avoit un certain MYCON qui peignoit aussi dans ce mesme lieu, & qui, moins généreux que luy, prit de l'argent de ses Ouvrages, dont il ne receût pas aussi tant d'honneur. MYCON

Environ la 90. Olympiade parurent AGLAOPHON, CEPHISSODORUS, PHRILUS, & EVENOR, pere & maistre de Parrhasius, dont nous dirons quelque chose en suite. Tous ces Peintres furent veritablement excellens en leur Art; mais je ne m'y arresteray pas, pour parler D'APPOLLODORE Athenien, qui vivoit avec grande estime dans la 93. Olympiade. AGLAOPHON. *L'an du monde 3568. devant Jesus-Christ 421.*

Ce fut cét Appollodore qui commença d'observer la beauté de tous les corps pour la representer dans ses Tableaux, parce qu'avant luy les autres Peintres se contentoient de bien reüssir APPOLLODORE *L'an du monde 3576. devant Jesus-Christ 409.*

dans la reſſemblance, ſans faire choix des belles parties.

Il fit auſſi paroiſtre dans ſon travail une maniere, qui pour eſtre diférente des autres n'en fut pas moins agreable : car il donna tant de beauté & tant de grace à ſon coloris, qu'il ſurpaſſa tous ceux qui l'avoient précedé.

ZEUXIS.

En la 95. Olympiade, l'an du monde 583. devant Jeſus-Chriſt 401.

ZEUXIS vint en ſuite, qui tira un grand ſecours des Ouvrages d'Appollodore ; & voyant comme ſa belle maniere de peindre eſtoit bien receûë de tout le monde, pouſſé d'une généreuſe émulation, il ſe réſolut de ne laiſſer pas la Peinture au point où il la trouvoit, mais d'y ajouſter encore de nouveaux charmes. En effet, il ſe perfectionna de telle ſorte dans cét Art, & devint ſi excellent Coloriſte, qu'Apollodore admirant ſes Ouvrages, confeſſa qu'il ne ſe pouvoit rien faire de mieux.

Cét Appollodore, interrompit Pymandre, n'eſtoit-il point celuy qui pour marque de l'eſtime qu'il faiſoit de Zeuxis pardeſſus les autres Peintres, compoſa des vers, où il ſe plaignoit que l'Art de la Peinture luy avoit eſté dérobé, & que Zeuxis en eſtoit le raviſſeur ?

C'eſt le meſme, pourſuivis-je : & pour vous dire quelque choſe des plus beaux Ouvrages de Zeuxis, on eſtime particulierement une Athalante, dont il fit preſent aux Agrigentins en Sicile ; un Dieu Pan, qu'il donna au Roy Archelaüs ; & cette admirable figure qu'il peignit pour ceux de Crotone,

tone, en laquelle il fit paroiſtre ce qu'il y avoit de parfait dans les plus belles filles de la Grece. Néanmoins le tableau où il repreſenta un Athlete, fut celuy de tous qu'il eſtima davantage, & qui paſſa dans ſon eſprit pour ſon chef-d'œuvre : car croyant ne pouvoir rien faire de mieux, il oſa bien le propoſer comme un défi aux plus excellens Peintres de ſon temps, en écrivant au bas, qu'il s'en trouveroit ſans doute pluſieurs qui y porteroient envie, mais qu'il ne s'en trouveroit point qui puſt l'égaler. Zeuxis.

Lors qu'il fut devenu fort riche, il ne travailla plus que pour la gloire ; & eſtimant ſes tableaux ſans prix, il les donnoit liberalement aux Princes, & aux villes qui avoient le plus d'admiration pour ſes Ouvrages.

Il eût néanmoins pour concurrent Parrhaſius, qui le vainquit dans une gageure qu'ils avoient faite à qui repreſenteroit le mieux la verité de quelque choſe. Cette Hiſtoire eſt ſi célebre, que chacun ſçait que Zeuxis ayant expoſé en public un tableau où il avoit ſi bien peint des raiſins que les Oiſeaux venoient pour les bequeter, Parrhaſius en fit apporter un autre où eſtoit un rideau ſi artiſtement fait, que Zeuxis y fut trompé le premier ; car le voulant tirer pour voir l'Ouvrage qu'il croyoit eſtre caché au deſſous, il receût la honte de s'eſtre mépris, & avoûa que Parrhaſius l'avoit vaincu.

Je penſe, dît alors Pymandre, que ces Meſſieurs

ZEUXIS. les Hiſtoriens nous en font accroire : car ou les Oiſeaux de ce temps-là avoient les ſens beaucoup moins ſubtils que ceux d'à preſent, ou bien ceux d'aujourd'huy ont bien plus de jugement pour ne ſe méprendre pas, puiſque nous ne voyons point qu'il y en ait qui s'arreſtent non ſeulement à des fruits peints ſur une toile, mais meſme à ceux qui ſont de relief, & qui ont la forme & la couleur des fruits naturels.

Si vous croyez, repartis-je, en riant, que les Oiſeaux de ce temps-cy ayent plus de diſcernement que ceux du temps dont je parle, il faut donc croire auſſi que les hommes d'alors avoient la veuë moins délicate que ceux d'à preſent, puiſque Zeuxis luy-meſme tout habile qu'il eſtoit ſe trompa au tableau de Parrhaſius. Mais eſtant difficile de donner ſon jugement ſur les Ouvrages de ces anciens Peintres, puis qu'il ne nous en reſte rien que nous puiſſions confronter avec les Modernes, je penſe qu'il nous eſt libre d'en avoir telle opinion que bon nous ſemble. Néanmoins comme l'on voit encore aujourd'huy certaines Peintures qui trompent les yeux des hommes & le ſentiment des beſtes, je ne croy pas que l'on doive douter que celles de ces Anciens ne fiſſent un ſemblable effet, puiſque meſme il y a des tableaux fort mediocres en bonté, qui ſe trouvent propres à tromper la veûë de ceux qui les voyent, plûtoſt que ne feroient d'autres Ouvrages plus excellens.

Or pour reprendre mon discours, je vous diray que comme l'on a trouvé avec le temps beaucoup de choses qui manquoient aux Arts, l'on y a aussi corrigé plusieurs défauts. Car si l'on demeuroit dans la seule imitation, dit Quintilien, & qu'il ne fust pas permis d'ajouster aux choses déja commencées, la Peinture seroit encore dans ce premier estat, où elle n'avoit simplement que le dessein & les contours. ZEUXIS.

Ce PARRHASIUS dont je viens de parler augmenta beaucoup cét Art. Il fut le premier qui observa la simetrie, & qui fit paroistre de la vie, du mouvement, & de l'action dans ses figures. Il trouva le moyen de bien representer les cheveux. Il s'étudia à donner de l'expression aux visages; & Pline remarque qu'il estoit celuy de tous les Peintres de son temps qui avoit le mieux sceû arrondir les corps, & fait fuir les extrémitez pour faire paroistre le relief. PARRHASIUS.

Il fit plusieurs tableaux, & entre autres il y en avoit un à Rome qui representoit le Grand-Prestre de Cybelle, dont l'Empereur Tibere faisoit grand cas, & qu'il avoit acheté soixante sesterces. Mais la vanité insupportable de ce Peintre diminuoit beaucoup de l'estime qu'on avoit de luy: car semblable à plusieurs de ces Ouvriers d'aujourd'huy il se loûoit sans cesse luy-mesme, & ne pouvoit souffrir qu'on ne le préferast pas à tous les autres. Il estoit toûjours vestu d'une maniere particuliere; & pour estre encore plus respecté, il *Environ mille écus de nostre monnoye.*

se disoit estre de la race d'Apollon, faisant croire qu'il avoit souvent communication avec Hercule qui luy apparoissoit en dormant, & que le tableau qu'il en avoit fait estoit tout semblable au naturel. Cependant ayant fait un tableau d'Ajax, Thimante le surpassa par un autre Ouvrage qu'il fit; & dans la colere qu'il en eût, il dit avec sa vanité ordinaire, que son plus grand déplaisir estoit de voir que son Ajax fust surmonté par un homme indigne de remporter cette gloire.

Ce tableau estoit à Lyndos, ville située dans l'Isle de Rhodes.

Mais ce n'estoit pas le sentiment de tous ceux de ce temps-là. Ils eurent beaucoup moins d'estime pour luy que pour THIMANTE; car ce dernier estoit un homme d'esprit & de jugement, qui faisoit tous ses Ouvrages avec art & avec science.

THIMANTE.

Le tableau qu'il fit d'un Cyclope & celuy du sacrifice d'Iphigenie ont esté si célebres & si loûez par les meilleures plumes de l'Antiquité, qu'il n'y a personne qui sur le rapport des Historiens n'en conçoive une estime tres particuliere.

En ce mesme temps vivoit EUXENIDAS qui fut maistre D'ARISTIDE, & EUPOMPE de qui Pamphile fut disciple.

EUXENIDAS.

Ce PAMPHILE estoit natif de Macedoine, & fut celuy qui joignit à l'art de la Peinture l'étude des belles Lettres. Il en tira un si grand secours, qu'il aquit une réputation extraordinaire.

PAMPHILE

Entre tant de belles Sciences qu'il possedoit, il sçavoit parfaitement les Mathematiques; & les

croyoit si necessaires pour la Peinture, qu'il disoit souvent qu'un Peintre qui les ignore ne peut estre parfaitement sçavant dans sa profession. PAMPHILE.

Mais remarquez, s'il vous plaist, que le merite des personnes honore les Arts & les Sciences, de mesme que les Sciences & les Arts rendent recommandables les personnes qui les possedent. Car lors qu'un homme n'excelle pas seulement en son Art, mais qu'il a encore d'autres belles qualitez, il se fait un rejalissement de son merite sur l'Art dont il fait profession qui donne de la noblesse à ses Ouvrages. C'est pourquoy comme Pamphile n'estoit pas un homme du commun; qu'il avoit l'esprit éclairé de plusieurs sciences & de belles notions qui le faisoient rechercher de tout le monde, il donna un si haut éclat à l'Art de la Peinture, que mesme les personnes de condition desirerent de s'instruire dans une science où ils trouvoient tant de beautez & de charmes.

Il ne refusa pas son assistance à ceux qui voulurent apprendre de luy: mais afin que cét Art ne tombast pas dans le mépris qu'on fait d'ordinaire des choses qui sont fort communes, il obtint par son credit qu'il n'y auroit que les enfans des Nobles qui s'exerceroient à la Peinture, & qu'on défendroit aux esclaves de s'en mesler; ce qui fut fait par un Edit public, premierement à Scicyone, & en suite par toute la Grece.

Il eût pour disciples MELANTHIUS, & APPELLE, qui mit la Peinture à un si haut point, MELANTHIUS. APPELLE.

APPELLE. que depuis luy il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait pû atteindre à la perfection où il arriva. Je ne m'arreſteray point à vous parler du premier, ni de deux autres qui eſtoient aſſez en vogue en la 107. Olympiade. Je vous diray ſeulement que le fameux Appelle vint depuis, & qu'il a excellé de telle ſorte dans la Peinture, que ſa réputation en ſera immortelle.

Echion & Therimachus.

Il commença de paroiſtre en la 112. Olympiade, l'an du monde 3652. devant Jeſus Chriſt 332.

Le lieu de ſa naiſſance fut dans l'Iſle de Coos; & je ne doute pas qu'il ne tiraſt ſon origine d'une maiſon noble, puis qu'il avoit eſté inſtruit par Pamphile qui ne recevoit pour diſciples que des perſonnes de cette condition, dont il prenoit pour les inſtruire des ſommes preſque incroyables. Veritablement Appelle n'eût pas ſujet de plaindre ni ſon argent ni ſon temps. Son naturel eſtoit ſi beau, que ne ſe contentant pas de pratiquer les inſtructions d'un ſi ſçavant Maiſtre, ſon ambition le porta juſqu'à ſurmonter tous ceux de ſon temps; & il y travailla de telle ſorte, qu'il parut entre eux comme un miracle.

Je ne ſçay ſi je vous dois parler davantage de cét homme merveilleux, puis que ſa réputation eſt ſi grande, qu'il ſeroit inutile de vous en entretenir plus long-temps.

Tout ce que vous rapporterez, dît Pymandre, me ſera toûjours non ſeulement tres-utile, mais encore fort agréable, quand meſme j'en aurois déja connoiſſance: c'eſt pourquoy ne me cachez rien, je vous prie, de ce que vous ſçavez de ces

grands hommes, si vous ne voulez diminuer le plaisir que je reçois en vous entendant discourir. APPELLE.

Je vous diray donc, puis que vous le voulez, continuay-je, que les Ouvrages d'Appelle n'estoient pas simplement accomplis dans ces belles parties de l'Ordre, du Dessein & du Coloris. Car outre qu'il estoit abondant en Inventions, sçavant dans la Proportion & dans les Contours, charmant & précieux dans le Coloris, il avoit encore cela pardessus les autres Peintres, qu'il donnoit une beauté extraordinaire à ses Figures; & par un bonheur tout particulier, il fut le premier & presque le seul qui receût du Ciel cette science toute divine, qui sçait comme inspirer la grace, & donner ce je ne sçay quoy de libre, de vif, de rare, ou pour mieux dire, de celeste, qui ne se peut enseigner, & que les paroles mesme ne sont pas capables de bien exprimer.

Il me souvient, interrompit Pymandre, que ce Peintre est un de ceux qui a laissé le plus d'Ouvrages aprés sa mort. Car du temps de Pline, il y avoit encore à Rome plusieurs tableaux de sa main que l'on avoit en grande estime; & j'ay remarqué que l'on faisoit particulierement estat d'une Venus sortant de la mer nommée à cause de cela ANADYOMENE', que l'Empereur Auguste dédia dans le Temple de son pere; & je pense aussi que ce fut à la gloire de ce tableau qu'Ovide fit ces deux Vers:

APPELLE. *Si Venerem Coïs numquam pinxisset Apelles,*
Mersa sub æquoreis illa lateret aquis.

Ce n'est pas de ce tableau-là, repliquay-je, dont Ovide entend parler; mais c'est d'une autre Venus qu'Appelle avoit commencée pour les habitans de Coos, qui, à ce qu'on dit, surpassoit de beaucoup la premiere, tant dans la force du dessein, que dans la beauté du coloris. Mais la mort de cét homme incomparable fut cause que cét Ouvrage demeura imparfait, qui néanmoins se trouva si excellent, que nul ne fut jamais assez hardi pour entreprendre d'achever ce qui en restoit à faire.

Entre les tableaux dont Rome faisoit le plus de montre dans ses lieux publics & dans ses temples, aprés s'estre enrichie des dépouïlles des autres nations, ceux d'Appelle tenoient toûjours le premier rang; & vous aurez peut-estre remarqué que l'Empereur Auguste avoit une estime toute particuliere pour deux tableaux que ce Peintre avoit faits. Dans l'un il avoit representé Castor & Pollux, l'image d'une Victoire, & le portrait d'Alexandre; & dans l'autre il avoit peint ce grand Monarque comme triomphant du Dieu de la Guerre, qui ayant les mains liées derriere le dos suivoit le char de son Triomphe. Il me souvient d'avoir leû en quelque endroit que l'Empereur Claude fit effacer de ce tableau le visage d'Alexandre pour y mettre celuy d'Auguste. On voyoit encore dans le Temple d'Antoine une image

image d'Hercule de la main de ce grand homme : mais le portrait qu'il fit d'Alexandre tenant un foudre à la main, & qui fut mis dans le Temple de Diane à Epheſe, paſſoit pour une merveille de l'Art. Ce ne fut pas le ſeul portrait qu'il fit de ce Conquerant, qui prenoit ſouvent plaiſir à ſe faire peindre par luy, ſans permettre à nul autre de l'entreprendre, & ſe divertiſſoit meſme quelquefois à le regarder travailler, & à l'entendre parler, parce que ſa converſation n'avoit pas moins de charmes que ſes Ouvrages. APPELLE.

Je ſerois trop long, ſi je voulois vous rapporter tout ce qu'on a écrit d'Appelle. Je vous diray ſeulement qu'encore que cét excellent homme tinſt le premier rang entre tous ceux de ſa profeſſion, il ne laiſſoit pas d'avoûër ſincerement qu'Amphion le ſurpaſſoit dans l'Ordonnance, comme Aſclepiodore dans les Proportions : il rechercha meſme la connoiſſance de Protogene, dont il eſtima tant les Ouvrages, qu'il les rendit recommandables aux Rhodiens, qui avant cela ne les conſideroient pas.

Ce PROTOGENE eſtoit natif d'une ville de la Cilicye nommée Caunus, & ſujette aux Rhodiens. Il vécut au commencement fort pauvrement, parce que ſon deſir d'apprendre luy faiſoit employer tout ſon temps à étudier, ne travaillant pas comme pluſieurs autres à faire promptement des tableaux pour en tirer de l'argent. On ne ſçait qui fut ſon Maiſtre : mais il avoit plus de PROTOGENE.

PROTOGENE.

cinquante-cinq ans lors qu'il commença d'estre en réputation; encore ne peignoit-il alors que des navires seulement. Le plus estimé de tous ses Ouvrages fut un Jalysus, lequel a esté long-temps conservé à Rome dans le Temple de la Paix. On écrit que pendant qu'il travailloit à ce tableau il ne vivoit que de lupins trempez, de crainte que les vapeurs que les autres viandes envoyent d'ordinaire au cerveau, ne diminuassent la force de son esprit, & n'offusquassent cette belle imagination qui le faisoit réüssir si heureusement. Ce fut ce tableau qui surprit si fort Appelle, qu'il confessa que c'estoit la plus belle chose du monde. Il dit néanmoins pour se consoler, qu'il y manquoit encore cette grace, que luy seul sçavoit donner si parfaitement à ses ouvrages. Protogene, pour conserver la durée de ce tableau, le couvrit de quatre couleurs, afin que le temps en effaçant une, il s'en trouvast une autre qui fust toute fraische.

Fils de Cercaphus, & fameux chasseur, qui fit bastir une ville dans l'Isle de Rhodes à laquelle il donna son nom. Strab. lib. 14.

Je pense qu'il n'est pas besoin que je m'arreste à vous décrire ce tableau. Je vous diray seulement qu'entre autres choses on y voyoit un chien, à la perfection duquel l'art & la fortune avoient également contribué. Car Protogene estant en colere de ne pouvoir assez bien representer à son gré l'écume qui sort de la gueule des chiens lors qu'ils sont fort échauffez, il jetta par dépit son pinceau contre son Ouvrage, & vit alors qu'en un moment le hazard avoit produit tout ce

que ſon art n'avoit pû faire en beaucoup de temps. PROTOGENE.

Je croyois, interrompit Pymandre, avoir oüi dire que cét accident eſtoit arrivé en peignant un cheval. Il eſt vray auſſi, répondis-je, que Protogene n'a pas eſté le ſeul qui a receû de la fortune un ſecours ſi favorable. Car la meſme choſe arriva au Peintre Neacles, lors qu'il vouloit, comme vous le dites, repreſenter l'écume d'un cheval. Mais pour achever ce que j'ay à vous dire de Protogene, ce tableau de Jalyſus dont j'ay parlé fut le ſalut de toute la ville de Rhodes lors que Demetrius l'aſſiegea. Car ne pouvant eſtre priſe que du coſté où eſtoit la maiſon de Protogene, ce Roy aima mieux lever le ſiege que d'y mettre le feu, & de perdre un Ouvrage ſi admirable. Et ayant ſceû que meſme pendant le ſiege Protogene ſe tenoit dans une petite maiſon qu'il avoit hors de la ville, où nonobſtant le bruit des armes, des tambours & des trompettes il travailloit avec un eſprit tranquille, il le fit venir, & luy demanda s'il oſoit bien demeurer ainſi à la campagne, & ſe croire en ſeûreté au milieu des ennemis des Rhodiens. A quoy il luy repartit qu'il ne croyoit pas eſtre en aucun peril, parce qu'il ſçavoit bien qu'un grand Prince comme Demetrius ne faiſoit la guerre qu'à ceux de Rhodes & non pas aux Arts. Ce qui plut ſi fort à ce Conquerant, que depuis il n'eût pas moins d'eſtime pour ſa perſonne que pour ſes ouvrages.

PROTOGENE. Une marque de la tranquillité toute extraordinaire de l'esprit de Protogene, est qu'en ce temps-là, & au milieu des troubles de cette guerre, il fit ce fameux tableau d'un Satyre joüant d'un flageolet & appuyé contre une colomne : ce qui fut cause qu'on le nomma ANAPAVOMENOS. L'on dit qu'il avoit representé sur la colomne une caille si bien faite, qu'on vit plusieurs de ces oiseaux voltiger à l'entour d'elle.

C'est à dire : Le Satyre se reposant.

Alors regardant Pymandre qui soûrioit, Je croy bien, luy dis-je, que vous n'ajousterez pas plus de foy à cette histoire qu'à celle des Ouvrages de Zeuxis & de Parrhasius : mais comme je n'ay pas entrepris de vous persuader, il me suffit de vous divertir par le recit de plusieurs choses extraordinaires, où vostre esprit est entierement libre de prendre tel parti que bon luy semblera.

Vous sçaurez donc que Protogene fit encore plusieurs autres tableaux fort estimez ; & qu'outre la Peinture qu'il sçavoit si parfaitement, il travailla aussi à des figures de bronze.

ARISTIDE. En ce mesme temps vint ARISTIDE. Il estoit de Thebes, & quoy-que veritablement son coloris ne fust pas si agreable, & qu'il travaillast d'une maniere un peu seche, il avoit néanmoins d'autres parties qui luy ont donné rang entre les plus grands personnages.

Pymandre m'interrompant, dît, Il me semble que vous oubliez à parler de cét Asclepiodore, dont vous m'avez dit qu'Appelle faisoit tant de

cas. C'eſt, repliquay-je, que je ne ſuis pas encore arrivé à luy, car je taſche autant qu'il m'eſt poſſible de garder un ordre dans les choſes que j'ay à vous dire de ces anciens Peintres. Que ſi vous jugez que les obſervations que je fais ne ſoient pas tout-à-fait à propos, ou qu'elles ſoient trop longues, prenez-vous-en à vous-meſme, qui dés le commencement m'avez engagé à remarquer le temps auquel ces grands hommes ont paru. En verité, répondit Pymandre, cette remarque particuliere m'eſt fort agreable; auſſi ne m'en plains-je pas; au contraire je la trouve tres-neceſſaire au deſſein que j'ay d'apprendre de vous, ſelon la ſuite des années, de quelle ſorte la Peinture eſt venuë à ſa derniere perfection; & je n'ay eû autre penſée en vous interrompant, que de vous avertir d'une choſe que j'avois peur qui ſe fuſt échapée de voſtre memoire. ARISTIDE.

Afin donc, repartis-je, de ſuivre l'ordre que j'ay tenu juſqu'à cette heure, vous ſçaurez que cét Ariſtide a paſſé pour eſtre le premier qui a repreſenté le plus parfaitement ſur les viſages toutes les paſſions de l'ame.

Entre ſes tableaux, celuy où il repreſenta la priſe par force d'une ville, luy aquit une gloire merveilleuſe à cauſe des belles expreſſions qu'il y mit. Il peignit auſſi la guerre d'Alexandre contre les Perſes, & cét Ouvrage eſtoit compoſé de cent figures. L'on vit encore de luy quantité d'autres tableaux tres-excellens, dont

plusieurs ont esté long-temps dans Rome. Enfin il fut si parfait dans son Art, & ses pieces furent mises à un si haut prix, que le Roy Attale paya cent talents d'un de ses tableaux.

ASCLEPIODORE. Quant à ASCLEPIODORE, ses Ouvrages furent fort recherchez à cause de la belle proportion qu'il sçavoit parfaitement donner à ses figures, & l'estime qu'Appelle en faisoit les rendoit encore plus considerables. Il fit douze Portraits des Dieux, dont Mnason Roy d'Elate luy donna trois cens mines d'argent pour chacun.

THEOMNESTUS. THEOMNESTUS qui vivoit en ce mesme temps eût un don particulier à bien faire les Portraits; & ce mesme Roy d'Elate qui estoit curieux de toutes sortes de tableaux, payoit cent mines d'argent de tous ceux qu'il rencontroit de sa façon.

NICOMAQUE *estoit fils & disciple d'*ARISTODENUS. NICOMAQUE eût aussi la réputation d'estre tres-sçavant, & fut recommandable par la grande vîtesse avec laquelle il travailloit: car il peignoit d'une maniere si prompte, qu'ayant entrepris un tombeau qu'Aristratus Prince de Scicyone faisoit orner de peintures pour le Poëte Thelestus, il le finit en fort peu de temps, & d'une maniere tres-excellente.

ARISTIDE *&c.* Il eût pour disciples son frere ARISTIDE, son fils ARISTOCLE, & PHILOXENE, qui peignit pour le Roy Cassandre la Bataille où Alexandre défit Darius. Ce dernier imita son Maistre dans cette prompte maniere de travailler.

L'on peut encore mettre au rang de ceux-là NICOPHANE, qui ne peignit pas seulement avec grace & avec politesse, mais encore avec force. Il avoit l'esprit prompt & vif, & prenoit plaisir à representer les choses antiques pour n'en pas laisser périr la mémoire. En effet, soit qu'il copiast tout ce qu'il y trouvoit de beau, ou que de luy-mesme il inventast les choses qu'il mettoit au jour, on luy attribuë ce que la Peinture a eû de majestueux & de grand. NICOPHANE.

PERSE'E disciple d'Appelle fut doûé d'un naturel admirable, d'une excellente doctrine, & d'une singuliere industrie. Il écrivit un Traité de son Art qu'il dédia à son Maistre. PERSE'E.

Aristide le Thebain eût aussi pour disciples NICEROS & ARISTIPPE; & ce dernier fut le Maistre d'ANTHORIDE & d'EUPHRANOR cét homme excellent qui ne fut pas seulement Peintre, mais qui sceût aussi travailler de Sculpture, & former des figures de marbre, de bronze & d'argent. Il a esté recommandable pour avoir esté l'un des premiers qui a sceû donner aux Heros cette majesté qui doit paroistre dans leur port aussi-bien que dans leur visage; & ce fut luy qui considéra la beauté des proportions, & qui en dressa des regles. On trouvoit pourtant à dire à ses figures, de ce qu'elles avoient le corps trop menu, les jointures & les doigts un peu trop gros. NICEROS, ARISTIPPE, ANTHORIDE, & EUPHRANOR.

J'oubliois à vous parler de PAUSIAS de Scicyone disciple de Pamphile. Il fut le premier PAUSIAS.

PAUSIAS. qui commença à peindre les lambris & les voutes des palais ; ce qui jusques alors n'estoit point encore en usage. N'estoit-ce pas ce Peintre, interrompit Pymandre, qui eût tant d'amour pour la bouquetiere Glicere ? Luy-mesme, répondis-je, & il representa dans sa passion cette fille composant une guirlande de fleurs. Ce tableau eût une si grande réputation, que Luculle en acheta la seule copie deux talens dans Athenes.

NICIAS. NICIAS Athenien, qui vint depuis, fut encore en grande estime. Il peignit les femmes en perfection, & entendit fort bien l'arrondissement des figures, pour faire paroistre le relief. Il fit un tableau tres-excellent, où il avoit representé l'Enfer de la mesme sorte qu'Homere l'a décrit. Il en refusa soixante talens, aimant mieux le donner à sa patrie que de le vendre

ATHENION. Il y eût aussi ATHENION Maronite, disciple de Glaucion Corinthien, lequel ne fut pas moins estimé que Pausias : car bien que son coloris fust plus sec & moins agréable, il avoit toutefois beaucoup de science, & ne manquoit pas d'approbateurs. On croit que s'il eust vécu plus long-temps il auroit tenu rang entre les plus excellens Peintres, parce qu'il travailloit avec grand soin, & ne laissoit rien échaper de toutes les belles connoissances qu'il pouvoit aquerir, ayant une industrie particuliere à s'en servir avec grace.

Quoy-que je tasche d'abreger le discours de ces grands Peintres, de crainte de vous estre enfin trop

trop ennuyeux : néanmoins je ne sçaurois finir sans vous parler d'un certain CLESIDES, qui semble s'estre rendu immortel, autant par sa haute temerité & par les marques d'un ressentiment trop hardi, que par la perfection de ses ouvrages. Car n'ayant pas esté receû de la Reine Stratonice femme d'Antiochus avec tous les témoignages d'estime qu'il croyoit mériter, il fit un tableau où il representa cette Princesse d'une maniere fort offensante pour elle ; & l'ayant exposé publiquement sur le port, il se sauva dans un vaisseau prest à faire voile, assez content d'avoir par ce moyen satisfait sa vengeance CLESIDES

Il est donc, interrompit Pymandre; aussi dangereux d'estre mal avec les Peintres qu'avec les Poëtes ; car Platon asseûre que Minos Roy de Candie estoit un tres-bon Prince, qui n'a esté maltraité par les Poëtes, que parce qu'il avoit mépriſé leur amitié.

Il ne faut pas que vous en doutiez, repartis-je, puisque vous sçavez bien de quelle sorte Michel-Ange peignit dans son Jugement un Prélat Maistre des Ceremonies du Pape duquel il avoit esté offensé.

Mais pour revenir à Clesides, la Reine ne se mit pas fort en peine du mauvais traitement qu'elle en avoit receû : car quoy-que son tableau fust injurieux à sa réputation, elle s'y trouva si belle & si bien peinte, & l'Ouvrage luy parut si accompli, qu'elle aima mieux qu'il demeurast ex-

CLESIDES. posé aux yeux de tous, & laisser ainsi subsister les marques de l'affront qui luy estoit fait, que de brusler une Peinture si parfaite.

C'est, dît Pymandre en soûriant, que la plus-part des femmes aiment si fort à paroistre belles, qu'elles pardonnent volontiers toutes les autres injures, pourveû qu'on les flate en cela; & je m'asseûre que de l'humeur dont estoit cette Reine, le Peintre l'auroit davantage offensée en la peignant laide, qu'en la peignant de la maniere qu'il fit.

THIMOMACHUS. Du temps de Jules Cesar, poursuivis-je, il y eût à Rome un THIMOMACHUS de Bizance qui fit plusieurs tableaux pour cét Empereur, & entre autres un Ajax & une Medée, dont il luy fit payer quatre-vingts talens.

LUDIUS. Un autre Peintre nommé LUDIUS fut en grand credit sous Auguste. Il excelloit principalement en grandes imaginations; & ce fut luy qui le premier commença de peindre dans les ruës de Rome contre les murailles, y feignant de l'Architecture & toutes sortes de païsages.

Je ne m'arreste pas à vous déduire par le menu une infinité d'autres Peintres qui ont esté en estime, & qui ont eû assez de merite pour laisser leur nom à la posterité. Entre ceux-là plusieurs ont fait de grands ouvrages, & plusieurs aussi se sont

PIRRICHUS. arrestez à travailler en petit. PIRRICHUS est l'un de ceux qui a esté le plus fameux, quoy-qu'il ne s'arrestast qu'à faire de petites choses, & à traiter des sujets fort mediocres, comme à represen-

ter des herbages, des animaux, des boutiques d'artisans, & autres sortes de sujets qui n'ont aucune noblesse: aussi à cause de cela il fut surnommé RHYPAROGRAPHOS. PIRRICHUS.

C'est à dire: Peintre de choses basses & communes.

C'est assez, ce me semble, d'avoir remarqué les principaux & les plus excellens Maistres de l'Antiquité, pour connoistre le commencement & le progrés qu'a eû la Peinture.

Il est certain que quand les Arts ont cessé parmi les Grecs, ils ont commencé à déchoir dans l'Italie; & depuis ce Ludius qui parut sous Auguste, & quelques-uns qui ont peint du temps de Neron, nous ne sçavons plus qui furent ceux qui peignoient dans Rome. Mesme je croy que les memoires en ont esté perdus, aussi-bien que les tableaux de ce temps-là, puis qu'il ne reste plus rien de toute l'Antiquité, si ce n'est des morceaux à fraisque qu'on a tirez de la ville Adriane, le peu qui se voit à Saint Gregoire, ce qui est encore dans les ruines des thermes de Tite, & cette frise representant un mariage, laquelle est dans la Vigne Aldobrandine.

Néanmoins par ce peu-là qui est demeuré dans Rome jusques à cette heure, on peut juger de l'excellence de la Peinture ancienne: car l'on reconnoist principalement dans cette frise une mesme idée de beauté que celle qui se voit dans les Statues antiques. Mais comme les guerres & les desastres qui sont arrivez dans l'Italie ont causé la perte d'une infinité de belles choses, il semble

auſſi que les Arts ont eſté comme accablez ſous les ruines de la Monarchie Romaine juſques au temps de CIMABUE', qui le premier commença de rétablir la Peinture, qui s'eſt enſuite perfectionnée au point où nous la voyons, par le ſoin & le travail de tant d'excellens hommes qui ſont venus depuis, & deſquels nous pourrons dire une autre fois quelque choſe.

Voilà quel fut l'entretien que nous euſmes ce jour-là Pymandre & moy: aprés quoy nous ſortiſmes, & nous nous ſeparaſmes.

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.

SECOND ENTRETIEN.

PYMANDRE qui dans nostre derniere conversation avoit écouté avec plaisir ce que j'avois rapporté de l'origine & du progrés de la Peinture, desirant de sçavoir encore comment cét Art s'estoit renouvellé, & quels Peintres avoient eû part à son rétablissement, ne manqua pas dés le lendemain de venir me voir.

Il me trouva comme je considerois les desseins de quelques ouvrages qu'on doit faire pour le Roy; & aprés en avoir observé toutes les beautez, Sçavez-vous, me dît-il, que j'ay de la peine à ne pas croire qu'il ne soit de la Peinture ainsi

que de toutes les autres choſes pour leſquelles on a toûjours une haute eſtime dans les temps où elles ſont en credit? Car lors que je regarde tant de rares tableaux que l'on fait aujourd'huy, & que je penſe encore à ceux que nous avons veûs autrefois à Rome, je ne puis m'imaginer que les Appelles & les Protogenes en ayent fait de plus excellens que ceux-là.

De l'excellence des Peintres anciens.

Quand nous n'aurions pas, luy repartis-je, le témoignage des plus ſçavans Hiſtoriens de l'antiquité, vous ſçavez bien que par les ſtatues qui ſont demeurées entieres juſqu'à preſent, nous pouvons juger du merite des Peintres de ce temps-là, qui aſſûrément n'eſtoient pas moins habiles que les Sculpteurs, puiſque les uns & les autres prenoient tant de peine à ſe rendre ſçavans. Car ſi Zeuxis apporta un ſi grand ſoin à bien obſerver dans les filles de la Grece les mieux faites, ce qu'elles avoient de plus parfait & de plus agreable pour repreſenter cette fameuſe image d'Helene: il ne faut pas douter que les autres Peintres qui eſtoient alors en grande réputation ne travaillaſſent de meſme à rendre leurs ouvrages accomplis.

Mais nous pouvons dire que des Peintres modernes il n'y en a gueres qui ſe rendent auſſi conſiderables que ces anciens, parce qu'il y en a peu qui s'adonnent comme ils devroient à l'étude d'un Art qui demande une ſi forte application.

Cependant, dît Pymandre, ſi l'honneur qu'on

rend à la vertu, & l'eſtime qu'on fait des plus excellens hommes, eſt le vray moyen de porter les Arts à leur perfection : il ſemble que ce ſiecle doit produire pluſieurs ouvrages admirables, puiſque tous les ſçavans hommes ſont honorez aujourd'huy de la faveur & de la protection du plus grand Roy du monde.

Ce n'eſt pas aſſez, repartis-je, que les Rois & leurs Miniſtres reconnoiſſent par leurs liberalitez & par leurs faveurs le merite des perſonnes de ſçavoir : il faut que ceux qui ſe veulent rendre recommandables n'ayent d'ambition que pour l'honneur. Car il eſt certain que quand les ouvriers ne ſont pas portez au travail par ce noble motif, ils ne tardent gueres à perdre l'eſtime qu'on avoit pour eux.

Du temps que la ſeule vertu faiſoit le plaiſir des Grecs & des Romains, les beaux Arts floriſſoient parmi eux ; & il y avoit un agreable debat entre les gens les plus doctes à qui produiroit quelque choſe de nouveau, afin qu'il ne demeuraſt rien de caché, & pour avoir la gloire de mettre au jour tout ce que nous devions poſſeder aprés eux. Si l'on prend pour exemple ceux qui ont excellé dans la Sculpture, on trouvera que cette haute ambition a eſté cauſe que Lyſippe eſt mort de pauvreté, parce qu'au lieu d'avoir ſoin d'aquerir meſme de quoy vivre, il eſtoit inceſſamment occupé à l'étude de ſon Art ; & que Myron qui animoit preſque les ſtatues qu'il jettoit ſr

heureusement en bronze, laissa si peu de bien, qu'il ne se presenta point d'heritiers pour recueïllir sa succession.

Des ouvriers, dît Pymandre, les uns travaillent pour l'honneur, & les autres pour le gain: mais comme la réputation de ceux qui ne sont connus que par les richesses qu'ils amassent est une réputation dont les fondemens n'ont rien de solide, nous la voyons bientost abbatuë. Les ouvrages mesme par lesquels ils ont prétendu se faire considerer sont les premiers qui dépose nt contre eux; & s'ils passent pour de grands personnages dans l'esprit des ignorans, ils sont reconnus pour tres-ignorans parmi les personnes sçavantes.

C'est pourquoy, repliquay-je, on ne peut avoir trop d'estime pour ceux qui ne cherchent qu'une veritable gloire: & si non seulement les Républiques les mieux policées, mais aussi les Princes les plus puissans ont ennobli la Peinture, ils se sont aussi immortalisez eux-mesmes par son moyen, & en ont tiré de tres-grands secours.

Car l'utilité qu'on en reçoit, n'est-elle pas réciproque entre l'ouvrier & celuy qui le fait travailler? L'esprit de l'homme demeureroit enseveli dans de profondes tenebres, & ne surmonteroit jamais toutes les difficultez qui s'oppose nt à ses recherches, si la force de cét Art ne retiroit du tombeau les choses passées, n'autorisoit les nouvelles, ne rétablissoit ce qui n'est plus en usage,

ne

ne donnoit de la grace aux choſes deſagreables, ne mettoit en lumiere ce qui eſt dans l'obſcurité, & enfin l'on peut dire que la pluſpart des Arts ſe perdroient ſi celuy de la Peinture ne contribuoit à leur conſervation.

Sur cela, pour témoigner davantage les prérogatives de cét Art, nous remarquaſmes comment dans la formation des corps animez, elle eſt meſme capable de remedier aux defauts qu'ils pourroient recevoir de la nature. Nous nous ſouvinſmes de ce que l'Ecriture rapporte des brebis de Jacob ; de ce qu'Opian a écrit de ceux qui nourriſſent des pigeons ; & ce qui eſt plus conſiderable, de ce que Saint Auguſtin & pluſieurs autres nous ont appris d'un Roy de Chypre, lequel eſtant fort laid de viſage, & craignant d'avoir un enfant qui luy reſſemblaſt, fit peindre dans la chambre de ſa femme une figure parfaitement belle, afin qu'en la voyant ſouvent, ſon imagination puſt corriger ſur un ſi beau modelle ce que la nature auroit pû ébaucher de difforme dans l'enfant dont elle eſtoit enceinte. Avantages de la Peinture.

Pymandre relevoit encore le merite de la Peinture par cette merveilleuſe puiſſance qu'elle a de nous mettre devant les yeux une image veritable des perſonnes que nous cheriſſons, & de les repreſenter ſi parfaitement, qu'il nous ſemble, quoyqu'éloignez d'elles, les avoir preſentes, & joüir de leur compagnie.

Ces diverſes réfléxions ſervirent à nous entre-

tenir agreablement. Car demeurant d'accord que la Peinture s'eſtoit miſe en eſtime par l'avantage qu'elle a de ſi bien repreſenter les perſonnes abſentes, qu'elle tient lieu d'une choſe réelle : je dis à Pymandre qu'elle avoit pourtant aquis ſa principale réputation de ce qu'on n'a point trouvé de plus beau moyen pour récompenſer les vertus des grands hommes, & pour rendre leur nom immortel, qu'en laiſſant leur image à la poſterité. Ceux d'Athenes, luy dis-je, ne dreſſerent une ſtatue à Eſope qui n'eſtoit qu'un eſclave, qu'afin d'apprendre à toutes ſortes de perſonnes que le chemin de la gloire leur eſt ouvert, & que l'on ne rend pas honneur ni à la nobleſſe ni à la naiſſance illuſtre des hommes extraordinaires, mais à leur vertu & à leur merite. Car ce ne fut pas pour avoir ſeulement le portrait de cét eſclave, qui eſtant tres-laid de viſage & tres-contrefait de corps, n'eſtoit pas un ſujet qui meritaſt d'eſtre regardé.

Pymandre, en m'interrompant, repartit à cela, qu'en élevant par des tableaux & des ſtatues des monumens à la memoire des grands perſonnages, l'on expoſoit auſſi leurs images aux yeux de tout le monde qui eſt bien-aiſe de les voir, quand meſme ils ſeroient difformes. Ainſi Alexandre, me dît-il, ayant fait dreſſer des ſtatues à ces vaillans hommes qui perirent dans ſon armée au paſſage du Granique, laiſſoit à leurs enfans la reſſemblance de leurs peres en meſme

temps qu'il récompenſoit ſi glorieuſement le ſervice de ſes ſoldats : de meſme que les Romains, qui ne trouvant rien de plus avantageux à la memoire des grands hommes, que de mettre leurs ſtatues dans les places publiques, accordoient auſſi cette faveur à ceux qui avoient fidelement ſervi leur païs. Les femmes pouvoient auſſi avoir part à cette gloire, puis que pour décerner des honneurs particuliers à la vertu de Clelie, on luy dreſſa une ſtatue où elle eſtoit repreſentée ſur un cheval. Et cela ſe faiſoit-il à autre deſſein que pour ſatisfaire au deſir qu'on a ordinairement de connoiſtre les perſonnes qui ſe ſont ſignalées par leurs belles actions ?

Mais quel que ſoit le ſujet qui ait rendu la Peinture ſi illuſtre ; je croy que l'ordre qui s'obſervoit anciennement parmi les Ouvriers eſtoit une des cauſes pourquoy il y en avoit de ſi excellens dans cét Art. Car tous les Egyptiens, à ce qu'on remarque, ne devenoient ſçavans dans toutes ſortes de profeſſions, que parce qu'ils avoient une loy qui ne permettoit pas à ceux qui une fois avoient fait choix d'un employ, d'en embraſſer pluſieurs à la fois, ni de tenir aucuns offices dans l'Eſtat, de crainte qu'un deſir ambitieux d'entrer dans la magiſtrature, ou l'occupation des affaires publiques ne les détournaſt de leur travail ordinaire.

Il eſt aſſez difficile en effet, luy dis-je, qu'un meſme homme puiſſe éxécuter parfaitement pluſieurs choſes de diférente nature. Mais à mon

avis, ce n'a pas esté une mauvaise conduite dans les Arts, qui a fait perdre aux Grecs & aux Romains l'avantage qu'ils avoient autrefois dans ceux de la Sculpture & de la Peinture.

Je sçay bien, repliqua Pymandre, que les guerres & les desordres en sont la premiere cause. Je croirois mesme que quand nostre Religion s'est établie, elle a commencé de renverser les statues en détruisant le culte des faux Dieux; & ainsi cét Art dont le plus grand honneur parmi les Payens estoit de bien faire un Jupiter tonnant, ou un Appollon environné de lumiere, est venu à se perdre quand il n'a plus esté occupé à representer ces fausses Divinitez. Car comme toute la Religion payenne consistoit dans la veneration des Idoles, les Sculpteurs prenoient un soin particulier de les bien tailler, & ce n'estoit pas un employ peu considerable que celuy de faire des Dieux que tant de peuples adoroient.

Il peut bien estre vray, repartis-je, que le travail d'un si grand nombre d'Idoles a esté cause en partie de ce que la Sculpture s'est si fort perfectionnée. Mais je pense aussi que s'il en faut attribuer le relaschement & la perte à quelque chose, c'est à l'oisiveté & à l'ignorance dont les derniers siecles ont esté corrompus, plûtost qu'à la pieté des Chrestiens, qui en abolissant le culte des faux Dieux, n'ont point touché à une infinité de rares ouvrages, ni condamné un Art si noble & si excellent.

Je ne nieray pas que quand l'Egliſe ſe vit delivrée de la tyrannie des Princes payens, le zele des Chreſtiens ne leur fiſt auſſitoſt renverſer toutes les idoles, & abbatre pluſieurs ſtatues qui rempliſſoient les temples, & ornoient les places publiques. Ce furent eux qui acheverent de ruiner la ville Adriane où il y avoit quantité de ſtatues & de peintures, prenant plaiſir à démolir ces lieux qui ſembloient conſerver encore quelque reſte de l'orgueil du paganiſme, pour en faire ſervir le jaſpe & le porphyre à un plus ſaint uſage. Et comme la veritable pieté mit dans l'eſprit des gens de bien d'autres penſées que celles de la curioſité, on fut aſſez long-temps à Rome que la haine qu'on portoit aux idoles empeſchoit qu'on n'euſt tant d'amour pour un Art qui avoit eſté en ſi grande eſtime.

De ſorte qu'on peut dire que nous avons preſque veû la Peinture & la Sculpture ſe relever comme d'une eſpece de létargie où elles avoient demeuré un ſi long-temps, puiſqu'elles n'ont commencé à paroiſtre avec cét air majeſtueux qu'elles avoient eû autrefois, que quand Michel Ange, Raphael, & les autres grands Peintres de leur temps ont trouvé des Papes & des Rois diſpoſez à cherir & à favoriſer les beaux deſſeins de ces perſonnes illuſtres.

Et certes il eſtoit neceſſaire que ces ſçavans hommes vinſſent au monde pour rétablir auſſi parfaitement qu'ils ont fait, des Arts qui n'avoient

nulle vigueur,& qui ne paroiſſoient plus que comme de vains fantoſmes. Car bien que depuis les Cimabué & les Giotti, la Peinture euſt donné quelques petits ſignes de vie, & montré quelques foibles deſirs de s'accroiſtre, ſon abbatement néanmoins eſtoit ſi grand, qu'elle n'avoit pas beſoin pour ſe fortifier, comme elle a fait, d'un moindre ſecours que celuy qu'elle a receû de ces deux hommes célebres, j'entens Raphael & Michel Ange.

Quant à Michel Ange, repliqua Pymandre, on dit que dans l'Architecture & dans la Sculpture qu'il a ſi parfaitement pratiquées, il tiroit quelques ſecours du reſte de ces baſtimens antiques, & de tant de ſtatues que le temps n'a pas entierement ruinées. Mais pour Raphael, je croy qu'on ne doit qu'à l'excellence de ſon genie la beauté & la perfection de ſes peintures, puiſque de ſon temps l'on ne voyoit plus rien de peint qui fuſt ni auſſi beau ni auſſi parfait que ce qu'il nous a laiſſé.

Il n'a regardé, luy dis-je, les ouvrages de ces Maiſtres que pour les ſurpaſſer; & pouſſé d'une généreuſe ambition,il n'a voulu eſtre diſciple que de la belle nature & de ces grandes idées dont ſon imagination eſtoit remplie, & que Platon dit eſtre le plus parfait original des belles choſes.

L'on aſſeure pourtant, interrompit Pymandre, qu'il n'a pas mépriſé les ouvrages des anciens Sculpteurs; qu'il a imité ſans ſcrupule cette gran-

deur & cette majesté des Antiques, & mesme qu'il s'est servi hardiment de tout ce qu'il a trouvé de beau dans les bas-reliefs.

Il est vray, repartis-je, qu'il a fait une étude toute particuliere de ce que les Anciens nous ont laissé de plus excellent, & il a tellement compris leurs pensées, & est entré si avant dans leur esprit, qu'on peut dire, en comparant ses peintures à leurs statues, qu'il a formé des images vivantes sur le modelle des choses mortes.

Leonard de Vinci qui vint un peu devant luy, est un de ceux de qui les belles inclinations & le soin qu'il prit à les cultiver, ont montré par les divers ouvrages qu'il a laissez, combien l'Art de la Peinture est excellent, mais aussi combien cette excellence est difficile à aquerir ; quel travail on doit y employer ; & mesme comme quoy cét Art en embrasse plusieurs autres qui sont necessaires à sa perfection. C'est une perte pour le public d'estre privé des remarques qu'il en avoit faites, puisque par les fragmens qui nous restent on voit bien que s'il eust mis luy-mesme au jour ce qu'il avoit écrit de la Peinture, il nous auroit communiqué beaucoup de bonnes choses.

Cependant je ne desespere pas que nous ne voyions un jour ces beaux Arts dans un degré aussi haut qu'ils ont esté sous les Grecs & sous les Romains. Car si ces belles statues antiques qu'on possede encore aujourd'huy, sont l'étude de plus de huit ou neuf cens ans, & le fruit de la medita-

tion d'une longue ſuite de tant d'excellens Maiſtres, ne peut-on pas croire qu'avec le temps on arrivera encore à cette meſme perfection?

Bien qu'il y euſt une infinité de ſçavans ouvriers en Grece & en Italie, tous néanmoins n'ont pas eſté auſſi excellens que les Phidias & les Praxitelles. Parmi ce grand nombre de ſtatues qui nous reſtent, l'on auroit peine d'en trouver cinquante d'une beauté égale à la Venus de Medicis, au Laocoon, & à l'Hercule de Farneſe. Ce ſont les chefs-d'œuvres de pluſieurs ſiecles, & le dernier effort du ſçavoir de tous ces grands Maiſtres. Auſſi je pourrois vous montrer que les ouvriers de ces temps-là, non ſeulement n'eſtoient pas également ſçavans, mais que pluſieurs, meſme des plus ſçavans, n'avoient pas une connoiſſance univerſelle de leur Art. Car chacun d'eux en étudioit une partie à laquelle il s'adonnoit entierement; & l'on voit par leurs ouvrages que s'ils finiſſoient parfaitement une figure, & la rendoient admirable, ils abandonnoient les autres choſes dans leſquelles on peut remarquer beaucoup d'ignorance, ou du moins une negligence tres-vicieuſe.

Il n'y a rien de plus beau que la Venus de Medicis: cependant y a-t-il quelque rapport entre cette figure, & l'Amour & le Dauphin qui ſont à ſes pieds? La ſtatue de Commode eſt un travail recommandable parmi tous les Maiſtres de l'Art: l'enfant néanmoins qui eſt ſur ſon bras ne paroiſt que le travail d'un apprentif. Dira-t-on que cét

enfant

enfant n'ait pas esté taillé par la mesme main qui a fait la statue de l'Empereur ; & que ces excellens ouvriers se contentant de finir la principale figure abandonnoient le reste à leurs éleves ? C'est en effet ce qu'on peut dire de plus raisonnable pour leur défense : mais pourtant cela ne les justifie pas assez, puis que dans les plus beaux basreliefs antiques, nous y voyons aussi des defauts de jugement, & des manquemens tout-à-fait contre l'Optique. Il y a des bastimens qui ne peuvent contenir la moitié d'un homme ; des figures éloignées qui sont plus grandes que celles qui sont sur le devant ; & d'autres choses que je ne m'arreste pas à rapporter, mais qui peuvent faire croire qu'il y en avoit beaucoup que ces anciens Sculpteurs ignoroient. Car comment se persuader que les sçachant, ils eussent commis ces fautes, ou qu'ils eussent pû souffrir qu'un autre les eust faites dans leurs propres ouvrages. Si ce n'est qu'on veuïlle dire que s'attachant à la principale partie de leur sujet, ils en negligeoient les autres.

Aussi est-il certain qu'ils étudioient particulierement à bien faire une figure ; qu'ils en ont representé toutes les parties avec une force & une beauté merveilleuse ; qu'ils ont exprimé les mouvemens du corps & les passions de l'ame d'une maniere presque inimitable. Mais sçavez-vous comment ils s'y sont rendus si sçavans ? C'est qu'alors il y avoit un nombre infini d'esclaves qui la

pluſpart du temps eſtoient tout nuds; & comme ils les avoient continuellement devant les yeux, ils obſervoient toutes leurs actions, & remarquant ce qui eſt de plus beau dans les membres du corps & dans leurs diférens mouvemens, ils s'en formoient de fortes idées. Ainſi étudiant à toute heure aprés le naturel, ils ont eû cét avantage de pouvoir ſe perfectionner dans cét Art avec bien plus de facilité qu'on ne peut faire à preſent. C'eſt pourquoy l'on peut meſme douter ſi les Sculpteurs ne ſurpaſſoient pas les Peintres dans l'excellence de leur travail; & l'on pourroit croire auſſi que ſi d'un coſté les Peintres ſçavoient alors ſi bien repreſenter le nud des figures, peut-eſtre que d'ailleurs ils ignoroient d'autres choſes que Raphaël a mieux poſſedées. Mais cependant il eſt certain qu'ils ont fait des ouvrages admirables; & ſi nous les égalons en quelques-uns, il y en a eû de tres-conſiderables, où je croy qu'ils nous ont ſurpaſſé de beaucoup.

Ayant ceſſé de parler; Si vous voulez, me dît Pymandre, nous pouvons maintenant nous entretenir des Peintres modernes avec encore plus de plaiſir & plus d'utilité que des anciens, puiſque nous avons les tableaux des uns pour témoins de leur merite, & que nous ne pouvons parler des autres que par conjecture. Si vous le jugez donc à propos, vous reprendrez voſtre diſcours où vous le quittaſtes, obſervant toûjours le temps & la ſuite de ceux qui ont vécu juſques à preſent.

Je témoignay à Pymandre que j'estois disposé à faire tout ce qu'il voudroit ; & nous estant assis, je luy parlay de la sorte.

Je croy vous avoir dit qu'on ne sçait point quels Peintres travaillerent en Italie, depuis le regne d'Auguste, ni quels ouvrages on y a faits ; soit que dés-lors la peinture eust commencé à déchoir, soit que tant de changemens arrivez dans l'Europe en ayent fait perdre la connoissance. Il est bien vray que quand les Constantins & les Theodoses ont pris la protection de l'Eglise, aussi-bien que le gouvernement de l'Empire, on a fait quelques ouvrages de sculpture & de peinture pour l'ornement des temples : mais dans ce qui reste de ces ouvrages il n'y a rien de considerable que les marques de la pieté de ces Princes.

Guerres d'Italie.

Aussi depuis la décadence de l'Empire Romain, l'Italie a esté dans des troubles & des agitations si grandes, que le miserable estat où elle s'est veûë tant de fois réduite, ne donnoit pas le temps à ces beaux Arts, qui sont des fruits de la paix, de croistre, & de venir à maturité. Combien s'est-il écoulé de siecles pendant que Rome ne voyoit que guerres & que desastres, & que les peuples les plus barbares venoient de toutes les parties du monde faire de cruelles invasions sur ses terres, renverser les riches monumens de son ancienne grandeur, & mettre tout à feu & à sang ? Quand ces armées si nombreuses de Gots & de Vandales eurent, comme un torrent, ravagé tout

ce païs-là, il y demeura encore une semence de division, qui de tous ses voisins luy fit autant d'ennemis.

Lors que la peinture commença de renaistre, l'Italie estoit encore dans ces calamitez. Car en l'an 1239. ceux de Milan & plusieurs villes de la Toscane & de la Pouïlle s'estant soulevées à la susçitation du Pape Gregoire IX. contre l'Empereur Frederic II. sous un specieux prétexte de liberté; & mesme des Evesques luy manquant de foy, & s'estant emparez de quelques villes de l'Empire: Frederic irrité contre eux mit en peu de temps sur mer & sur terre deux grandes armées. Il donna le commandement de celle de mer à son fils Laurens qu'il avoit declaré Roy de Sardaigne; & avec celle de terre, il entra luy-mesme dans l'Italie. Le Milanois sentit les premiers effets de sa colere: il désola toute la campagne; & son armée grossissant de jour à autre, par le secours de plusieurs Seigneurs voisins qui estoient jaloux de la puissance du Pape, il ruina toutes les villes qui luy voulurent résister.

Gregoire voyant les affaires de l'Empereur réüssir si avantageusement, se servit des censures Ecclesiastiques. Il l'excommunia pour la troisiéme fois, & le bannit de l'Italie comme un hérétique. Mais parce qu'il vit bien que ces sortes d'armes n'estoient pas seules capables d'empescher ses progrés, il eût recours aux Venitiens; & pour obtenir leur assistance, & les engager à prendre ses in-

terests, il leur representoit les avantages qu'ils retireroient de la victoire qui leur estoit assûrée, en les faisant souvenir de celle qu'ils avoient autrefois remportée sur l'Empereur Frederic Barberousse. Le Pape tascha d'attirer encore à son parti le Roy de France; mais Frederic de son costé em- *Saint Loüis.*
ployoit toutes choses pour l'en divertir.

Cette guerre entre le Pape & l'Empereur causa tant de maux dans l'Italie, que plusieurs Villes en furent entierement ruinées; & celles qui éviterent le fer ou la flâme, demeurerent remplies de tant de divisions & d'inimitiez, que les habitans avoient tous les jours les armes à la main pour s'égorger les uns les autres.

Ce fut alors que prirent naissance ces deux horribles factions des Guelfes & des Gibelins, qui pendant plus de 260. années ont causé de si grands maux à l'Italie. Ces deux noms odieux, & la source de tant de malheurs furent inventez, à ce que dit Platine, dans la ville de Pistoye où estoient deux freres Allemans, l'un nommé Guelfe, & l'autre Gibel, chefs des deux partis. Il y en a qui disent que ce fut l'Empereur qui appella en Allemand ceux de son parti Gibelins, parce qu'il s'appuyoit sur eux, de mesme que les chevrons d'une maison s'appuyent sur le faiste qui les retient par le haut; car Giobel en Allemand, que l'on prononce Gibel, veut dire le faiste ou le sommet d'un édifice: & ceux qui secouroient le Pape, il les nomma Guelfes, qui signifie loups. D'autres

asſeurent que ce furent ſeulement des noms que l'Empereur renouvella, & qui avoient eſté en uſage en Italie, lors que Roger Roy de Sicile appella à ſon ſecours Guelfon Duc de Baviere, pendant qu'il eſtoit en guerre avec l'Empereur Conrard III. du nom. Car ce Guelfon ayant envoyé des troupes Allemandes pour fortifier le parti de Roger & du Pape, on les nomma Guelfes; & les gens de l'Empereur furent appellez Gibelins, à cauſe que Henri ſon fils qui commandoit l'armée ſe faiſoit nommer Gibelin, en memoire d'une ville ainſi appellée où il avoit pris naiſſance.

Quoy qu'il en ſoit, on vit par ces deux noms diférens, les villes & les campagnes pleines de ſang, & couvertes de morts & de fugitifs. Les Florentins chaſſerent de leurs murailles les Nobles qui favoriſoient la faction Gibeline. Ceux d'Arezzo & de Sienne firent pareillement ſortir de chez eux tous les Guelfes; & à leur exemple les principales villes d'Italie ſe déclarerent la guerre. L'Umbrie, la Toſcane & Viterbe s'eſtant ſouſtraites de l'obeïſſance du Saint Siege pour ſuivre les paſſions de l'Empereur, ceux de Rome eſtoient preſts de les imiter, ſi le Pape qui les larmes aux yeux porta proceſſionnellement les Reliques des Apoſtres Saint Pierre & Saint Paul, n'euſt émeû le peuple à compaſſion, & par le diſcours qu'il leur fit dans l'Egliſe de Saint Pierre ne les euſt entierement perſuadez de changer de deſſein, & de prendre les armes pour la défenſe de l'Epouſe de

JESUS-CHRIST: de sorte que Frederic s'estant presenté devant Rome, ils le repousserent généreusement.

Voilà l'estat où estoit l'Italie au commencement de l'année 1240. quand CIMABUE' vint au monde, lequel estant né pour rétablir la peinture que les desordres & les guerres en avoient bannie, prit cependant naissance dans le temps des plus grands desordres dont l'Italie ait esté jamais affligée. CIMABUE'.

Comme c'est le premier de tous les Peintres qui a remis au jour un Art si illustre, c'est avec raison qu'on peut le nommer le Maistre de tous ceux qui ont paru depuis ce temps-là. Il estoit d'une noble famille de Florence. Ses parens croyant qu'il avoit un naturel propre pour les sciences, le mirent d'abord sous des maistres pour en apprendre les premiers rudimens. La Peinture commence à se rétablir en Italie.

Mais il fit bientost paroistre que son esprit estoit moins porté à l'étude des lettres qu'à la recherche des Arts. L'on connut son inclination pour celuy de la Peinture par les griffonnemens dont il rempliſſoit tous les jours ses livres ; & comme il avançoit en âge, & qu'insensiblement il trouvoit plus de facilité à dessegner, il s'y appliquoit aussi davantage, & déroboit les heures de ses leçons pour voir travailler certains Peintres grossiers & ignorans, que ceux qui gouvernoient dans Florence avoient fait venir de Grece, & qui peignoient la Cha-

CIMABUE. pelle de l'illustre famille de Gondy, qui est dans *Santa Maria novella.*

Pymandre m'interrompant, Est-ce, me dît-il, qu'il y avoit encore dans la Grece des successeurs de ces grands Peintres dont vous m'avez parlé ? C'estoit bien en effet, luy repartis-je, les successeurs de ces fameux Peintres Grecs: mais il y avoit entre les derniers & les premiers la mesme diférence qui se trouvoit entre l'estat déplorable où estoit alors ce païs-là, & l'estat florissant où il avoit esté du temps des Zeuxis & des Appelles ; c'est à dire que ces derniers Peintres dont je parle, n'estoient que les miserables restes de ces grands hommes. Cependant comme si c'eust esté une fatalité à l'Italie de ne pouvoir posseder la Peinture que par le moyen des Grecs, ce furent eux qui l'y apporterent pour la seconde fois, & qui dés l'an 1013. firent à Florence & en plusieurs autres lieux des ouvrages de Mosaïque & de Peinture. Il est vray que dans leurs Tableaux il n'y avoit que les premiers traits marquez avec de la couleur : mais quoy-que ces Peintures fussent fort grossieres, on ne laissoit pas de les admirer ; & elles servirent mesme d'exemples aux Italiens, pour apprendre ensuite à peindre & à travailler de Mosaïque.

Mais pour revenir à Cimabué, comme ses parens reconnurent le grand amour qu'il avoit pour la Peinture, ils penserent qu'ils devoient laisser aller son esprit du costé où la nature le portoit,

portoit, & luy permirent de quitter l'étude des Lettres pour apprendre cét Art, qui eſtant alors encore fort imparfait, receût de luy peu de temps aprés plus de politeſſe & de perfection. C'eſt à dire, interrompit Pymandre, une perfection un peu plus grande que celle de ces vieilles peintures gotiques qui ne ſont conſiderables que par leur antiquité. Mais comme alors tout le monde eſtoit aſſez ignorant en cét Art, je croy qu'il n'eſtoit pas difficile à Cimabué de s'y faire admirer. CIMABUE.

Je repartis à cela : Quoy-qu'il n'ait pas mis la Peinture au point où elle eſt parvenuë depuis, il a eû la gloire néanmoins de l'avoir comme retirée du tombeau ; & les ouvrages qu'il fit parurent ſi admirables en comparaiſon des autres qu'on voyoit en ce temps-là, qu'ayant peint une Vierge pour mettre dans l'Egliſe de *Santa Maria Novella* de Florence, tout le peuple fut prendre ce tableau chez luy, & avec une joye extraordinaire le porta en pompe au bruit des trompettes juſqu'au lieu où il devoit eſtre poſé.

C'eſtoit en ce temps-là que Charles d'Anjou Frere de S. Louïs, aprés avoir eſté couronné Roy de Sicile & de Jeruſalem par le Pape Clement IV. & avoir défait Manfroy à Benevent, alla en Toſcane où il favoriſoit le parti des Guelfes contre les Gibelins. Comme il paſſa à Florence, les Magiſtrats crurent ne le pouvoir mieux régaler que de luy faire voir les tableaux de Cima-

CIMABUE'. bué, particulierement celuy dont je viens de parler, auquel il travailloit alors. Et parce que ce Peintre s'eſtoit retiré dans une maiſon hors de la ville pour eſtre plus en repos, & que perſonne n'avoit encore veû cét ouvrage, il y eût tant de monde qui ſuivit le Roy quand il alla voir ce tableau, que preſque tout le peuple ſortit de Florence: ce qui donna occaſion aux habitans de ce Fauxbourg qui virent avec joye une ſi grande Cour chez eux, de nommer ce lieu là, *Il Borgo allegri.* Aprés que Cimabué eût fait une infinité d'ouvrages, il mourut âgé de 70. ans.

En 1300.

ANDRE' TAFFI. Dans ce meſme temps il prit auſſi envie à un ANDRE' TAFFI de Florence, d'apprendre cét Art: mais parce qu'il luy ſembla que la Moſaïque duroit davantage que la Peinture, il s'y appliqua entierement; & pour en avoir une connoiſſance plus parfaite, il alla à Veniſe où un certain APOLLONIUS Peintre Grec travailloit alors dans l'Egliſe de Saint Marc. Comme il eût contracté amitié avec luy, il fit ſi bien par argent, par prieres & par promeſſes, qu'il le mena à Florence, où il apprit de luy de quelle maniere il faut émailler & recuire toutes ces diférentes petites pieces qui ſervent à faire les tableaux de Moſaïque, & comment on leur donne les couleurs neceſſaires à repreſenter les diférentes teintes que l'on employe dans cette ſorte de travail. Aprés que Taffi eût ſceû le ſecret de cét Art, il s'aſſocia avec Appollonius, & ils firent enſemble

dans Rome, dans Florence & dans Pise, plusieurs ouvrages que tout le monde admiroit, parce qu'alors il n'y avoit point d'ouvriers plus excellens qu'eux. Taffi mourut âgé de 81. an. *En 1294.*

Il sembloit que ces Peintres inspirassent par leurs exemples à tous les Florentins le desir de peindre: car on en vit tout d'un coup une infinité qui s'adonnerent à cét Art. GADDO GADDI fut un des premiers à imiter Cimabué, parce qu'ils estoient amis. MARGUARITONE originaire d'Arezzo s'estant rendu des plus considerables, fut employé par le Pape Urbain IV. à faire quelques tableaux dans l'Eglise de Saint Pierre de Rome; & lors que Gregoire X. revenant de Lion où il avoit tenu un Concile, alla à Arezzo, & y mourut, les Aretins choisirent ce Peintre pour faire dans la grande Eglise le tombeau de ce Pape qui avoit donné trente mille escus pour achever de la bastir. Marguaritone fit sur ce tombeau la statuë de Gregoire en marbre, & embellit de plusieurs tableaux la Chapelle où estoit cette sepulture. Il mourut ensuite âgé de 77. ans. GADDO GADDI. MARGUARITONE. *En. 1275.*

Mais celuy de tous les Peintres qui eût le plus de réputation, aprés la mort de Cimabué, fut GIOTTO son disciple, qui n'ajousta pas peu aux enseignemens de son Maistre. Il avoit tiré sa naissance d'un Bourg éloigné de Florence d'environ cinq lieuës, & il estoit encore tout jeune quand Cimabué le prit avec luy. Car l'ayant rencontré dans la campagne qui gardoit des moutons, & GIOTTO.

GIOTTO. qui en les regardant paiſtre les deſſeignoit ſur une brique, il conceût une ſi bonne opinion de l'inclination naturelle de ce jeune enfant, que l'ayant demandé à ſon pere, il l'emmena chez luy, où il le vit s'avancer tellement dans la peinture, que non ſeulement il ſe rendit en peu de temps égal à ſon Maiſtre, mais il le ſurpaſſa de beaucoup. Car il quitta cette maniere rude que ces nouveaux Grecs, Cimabué, & les autres Peintres pratiquoient en ce temps-là, & fut le premier qui ſe mit à faire des portraits au naturel, dont l'uſage eſtoit comme perdu.

Je ne m'arreſteray pas à vous faire un détail des ouvrages qu'il fit à Florence, à Arezzo, & en pluſieurs autres lieux. Je vous diray ſeulement qu'ayant aquis une haute réputation en Italie, le Pape Benoiſt XI. qui ſucceda à Boniface VIII. voulant non ſeulement remedier à tous les maux dont l'Italie eſtoit alors affligée, & à tous les deſordres que l'horrible ambition de ſon prédeceſſeur y avoit cauſez, mais deſirant encore travailler à l'ornement & à la décoration des Egliſes, envoya un Gentilhomme exprés à Sienne pour s'informer quels Peintres il y avoit en plus grande eſtime, avec un ordre particulier d'aller à Florence voir les ouvrages de Giotto, dont la réputation avoit fait naiſtre au Pape le deſir de le faire travailler à Saint Pierre. Ce fut alors que ce Gentilhomme eſtant allé trouver Giotto, & luy ayant demandé un deſſein de ſa main, ce Peintre

qui estoit d'un temperament jovial & facetieux, luy fit cét O dont on a tant parlé, & qui mesme donna lieu à un proverbe Italien. GIOTTO.

Je vous prie, me dît alors Pymandre, de m'apprendre l'histoire de cét O, dont je n'ay pû encore sçavoir l'origine.

Je vous la diray, si vous le voulez, repartis-je: mais je doute que vous en soyiez bien satisfait; car c'est une de ces sortes d'histoires qui ne signifient pas grand' chose, & dont cependant des Auteurs font quelquefois grand bruit. Vous sçaurez donc que l'Envoyé du Pape ayant veû à Sienne & à Florence tous les Peintres les plus fameux, s'adressa enfin à Giotto, auquel, aprés avoir témoigné l'intention du Pape, il luy demanda quelque dessein pour le montrer au Pape, avec ceux qu'il avoit déja des autres Peintres. Giotto qui estoit extrémement adroit à desseigner se fit donner aussitost du papier, & avec un pinceau, sans le secours d'aucun autre instrument, il traça un cercle, & en soûriant le mit entre les mains de ce Gentilhomme. Cét Envoyé croyant qu'il se moquoit, luy repartit que ce n'estoit pas ce qu'il demandoit, & qu'il souhaitoit un autre dessein. Mais Giotto luy repliqua, que celuy-là suffisoit; qu'il l'envoyast hardiment avec ceux des autres Peintres, & qu'on en connoistroit bien la diférence. Ce que le Gentilhomme fit, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir davantage.

Or on dit que ce cercle estoit si également

GIOTTO. tracé, & si parfait dans sa figure, qu'il parut une chose admirable quand on sceût de quelle sorte il avoit esté fait; & ce fut par là que le Pape & ceux de sa Cour comprirent combien Giotto estoit plus habile que tous les autres Peintres dont on luy envoyoit les desseins. Voilà l'histoire de l'O de Giotto, qui donna lieu aussitost à ce Proverbe Italien: *Tu se' più tondo che l'O di Giotto*, pour signifier un homme grossier & un esprit qui n'est pas fort subtil.

Il semble par là, dît Pymandre, que le principal sçavoir de tous ces anciens Peintres consistast dans la subtilité & la délicatesse de leurs traits. Car ce fut encore par des lignes tres-subtiles & tres-déliées qu'Appelle & Protogene disputerent à qui l'emporteroit l'un sur l'autre; & Protogene ne ceda à Appelle que quand celuy-cy eût coupé avec une troisiéme ligne plus délicate, les deux qu'ils avoient déja tracées l'une auprés de l'autre. A vous dire le vray, repartis-je, ni l'O de Giotto, ni ces lignes d'Appelle & de Protogene ne sont point capables de nous donner une haute idée de leur grand sçavoir.

Il est vray que nous voyons dans les plus anciens tableaux que les ouvriers avoient un soin tout particulier de finir & de marquer les choses fort délicatement, taschant de representer jusqu'aux cheveux & aux moindres poils par des traits les plus subtils qu'il leur estoit possible; & il n'y eût, comme je croy, que cette délicatesse

de trait & cette parfaite rondeur que Giotto décrivit sans l'aide d'aucun instrument, qui fut cause qu'on admira cét O. GIOTTO.

Ce fut donc ensuite de cela que le Pape le fit aller à Rome, où en peu de temps il acheva plusieurs ouvrages : entre autres ce grand tableau de Mosaïque qui est à present audessus de la grande porte de l'Eglise de Saint Pierre. C'est ce qu'on appelle *la Nave del Giotto*, où l'on voit Saint Pierre marchant sur les eaux. Il fit encore quelque autre ouvrage dans l'Eglise de la Minerve : mais comme Benoist IX. ne remplit la Chaire de Saint Pierre que pendant huit mois & quelques jours, & que par sa mort les choses changerent de face dans Rome, cela donna occasion à Giotto d'en sortir, & de retourner chez luy.

Cependant il n'y demeura pas long-temps. Car aprés la mort de Benoist qui arriva à Perouse où il s'estoit retiré avec le College des Cardinaux, pour travailler à la pacification des troubles d'Italie & aux bons desseins qu'il avoit pour l'Eglise, aprés la mort, dis-je, de ce Pape, & aprés encore que le Siege eût vaqué prés d'un an, Bertrand de Gout Archevesque de Bordeaux fut éleû souverain Pontife. *A la fin de May 1303.*

Ayant eû la nouvelle de son élection, il se fit nommer Clement V. & partit aussitost pour se rendre à Lyon, où il appella tous les Cardinaux pour se faire couronner. Si tost qu'il y fut arrivé, il fit son entrée avec beaucoup de magnificence,

GIOTTO. estant accompagné des Rois de France, d'Angleterre & d'Arragon, & fut couronné publiquement & avec grande solennité dans l'Eglise de Saint Just. Il est vray que la joye de cette feste fut troublée par un accident qui causa beaucoup de mal & de desordre. Car comme il y avoit une extraordinaire affluence de peuple qui estoit accouru de toutes parts, & que chacun montoit sur les toits & sur les murs pour voir passer le Pape, il y eût une vieille muraille de Saint Just qui tomba, & dont plusieurs personnes furent ou écrasées ou blessées. Entre autres Jean Duc de Bretagne y fut tué; le Roy y fut blessé; & le Pape renversé de son cheval, & rudement foulé, de sorte mesme que sa thiare estant tombée, il s'en perdit une escarboucle estimée plus de six mille florins d'or. Il y eût encore plusieurs personnes de marque étouffées.

Aprés que cette pompe eût esté achevée, Clement créa douze Cardinaux tous François; & à la persuasion de Philippes le Bel qui vouloit bien vivre avec luy, lassé des diférends qu'il avoit eûs avec Boniface, il établit le Siege Apostolique dans Avignon, qui ensuite fut la demeure ordinaire des Papes pendant 72. ans.

En 1306.

Or comme toute la Cour Romaine se rendit alors dans Avignon, il y eût quantité d'Italiens qui la suivirent, les uns attachez aux interests de leurs Maistres, les autres cherchans à faire leur fortune auprés du Pape & des Cardinaux. Ce fut

ce

ce qui donna occasion à Giotto de quitter son païs, & d'aller à la Cour de Clement, où il fut parfaitement bien receû. GIOTTO.

Il commença aussitost plusieurs tableaux pour le Pape & pour des principaux Seigneurs de sa suite. Il fit leurs portraits, & entreprit d'autres ouvrages à fraisque qu'il acheva heureusement, & qui luy aquirent beaucop de réputation parmi le monde.

Aprés avoir demeuré quelques années en Provence, il s'en retourna en son païs, chargé de biens & d'honneurs, un peu avant la mort de Clement. Mais il ne s'arresta pas long-temps chez luy: car il s'en alla à Padouë, de là à Verone; puis passant à Ferrare, il y rencontra le Dante Poëte Fameux, qui estoit alors exilé de l'Estat de Florence. Comme ils estoient tous deux d'une mesme ville, & tous deux recommandables par leur merite, ils s'unirent d'une amitié si étroite, que le Dante ne pouvant se separer de Giotto, l'obligea d'aller avec luy à Ravenne, où il demeura quelque temps. Ensuite il alla à Urbin, à Arezzo, à Faenza; & dans tous ces lieux il y laissa quelques ouvrages de sa main. *En 1316.*

Estant de retour chez luy il apprit avec beaucoup de douleur la mort de Dante son ami. Quelque temps aprés il travailla pour Castruccio que les Luquois quelques années auparavant avoient élevé sur le trône de la Principauté de Luques, aprés l'avoir retiré des mains d'Ugucion & de son *En 1321.* *En 1316.*

GIOTTO. fils Neri comme ils vouloient le conduire au supplice. Ensuite de cela Robert Roy de Naples ayant mandé à son fils le Duc de Calabre, qui estoit alors à Florence, de luy envoyer Giotto, ce Peintre partit aussitost pour se rendre à Naples, où il fit dans le Chasteau de l'Ove & dans le Monastere de Sainte Claire que Robert avoit fait bastir, plusieurs peintures dont le Roy fort satisfait le récompensa royalement.

Il sortit de Naples pour aller à Rome; & en passant à Gaïette, il y fit aussi quelques tableaux. Il ne s'arresta pas long-temps à Rome, parce que Malateste Seigneur de Rimini l'emmena avec luy. Enfin, aprés avoir travaillé à Milan & en plusieurs autres lieux d'Italie, il s'en retourna à Florence, où il mourut l'an 1336.

Il fut enterré dans l'Eglise de *Santa Maria del Fiore*, où long-temps aprés la République de Florence, pour marque de l'estime qu'elle faisoit de ce Peintre, ordonna par un decret public que son image fust taillée en marbre, & mise sur son tombeau: ce qui fut éxécuté par les soins de Laurens de Medicis, qui avoit une affection particuliere pour toutes les personnes vertueuses.

Je puis dire de plus, que Giotto ayant paru dans un siecle où la Peinture ne faisoit que de renaistre, & ayant beaucoup contribué luy-mesme à la mettre au jour, il s'aquit une haute réputation parmi tous les grands Seigneurs & tous les hommes doctes. Et comme le Dante estoit

son ami intime, on dit qu'il consultoit quelque- GIOTTO.
fois cét excellent Poëte sur les sujets qu'il vouloit peindre; qu'il recevoit de luy des pensées pour la composition de ses ouvrages, & que les histoires de l'Apocalypse qu'il fit à Naples estoient de l'invention de Dante.

Mais il faut que je vous dise comment Petrarque qui vivoit aussi en ce temps-là, parle de Giotto avec éloge. *Pour passer*, dit ce Poëte, *des Peintres anciens aux modernes, & des étrangers à ceux de nostre nation; je vous diray que j'ay connu deux fameux & sçavans Peintres, sçavoir Giotto Florentin, dont la réputation est extraordinaire parmi tous ceux de ce temps, & Simon qui estoit natif de Sienne.* Et dans son Testament il y a un article où il dit: *Et parce que M. Padoüan n'a pas besoin de biens, & que je n'ay rien de plus digne de luy estre presenté que mon tableau de la Vierge, qui est de la main du célebre Giotto, & qui m'a esté envoyé de Florence par mon ami Michel Vanis, je luy donne cét ouvrage dont les ignorans ne connoissent pas toutes les beautez, mais dont l'artifice étonne & surprend les sçavans.* *Epist. famil. liv. 3.*

Veritablement, dit Pymandre, voilà des témoignages tres-autentiques de l'estime qu'on avoit alors de Giotto, & qui luy sont d'autant plus avantageux, qu'estant donnez par un des plus polis Ecrivains de ce temps-là, ils survivront ses Peintures, & rendront son nom immortel beaucoup plus que tous les ouvrages qu'il a faits.

GIOTTO. Je ne m'arresteray pas, repris-je, à vous faire un portrait exact de ce Peintre, dont l'esprit vif & l'humeur enjoûée a paru en mille rencontres par les bons mots & les promptes reparties que l'on a écrites de luy : car je craindrois de vous estre ennuyeux par le recit de plusieurs choses qui n'auroient pas en nostre langue toute la grace & l'agrément qu'elles ont dans la langue Italienne. Si je voulois mesme vous divertir par les histoires qu'on rapporte de quelques Peintres de ce temps-là, je n'aurois qu'à vous parler de BUONAMICO BUFFALMACCO Florentin, & grand ami de ce Bruno & de ce Calendrin, dont le Bocace a fait de si plaisans contes.

BUFFALMACCO. Ce BUFFALMACCO estoit disciple d'André Taffi. Lors qu'il travailloit à Pise dans l'Abbaye de Saint Paul, Bruno qui peignoit aussi dans le mesme lieu, ne pouvant donner à ses figures ni un coloris assez vif, ni une expression assez forte, consulta là-dessus Buffalmacco pour en tirer quelque secours. Mais celuy-cy qui naturellement estoit enclin à faire quelque bon tour, se souvenant d'avoir veû des figures peintes par Cimabué, de la bouche desquelles sortoient des rouleaux où il y avoit des paroles écrites, aprés avoir enseigné à Bruno la maniere de donner plus de beauté à son coloris, il luy conseilla, pour donner aussi une plus forte expression à ses figures, & faire qu'elles semblassent parler les unes aux autres, de faire sortir de leur bouche

de ces sortes de rouleaux. Et comme Bruno travailloit alors à une Sainte Ursule, il representa une femme à genoux ; & par le moyen de ces écriteaux on voyoit les demandes & les réponses que ces deux figures se faisoient l'une à l'autre. BUFFALMACCO.

Cette nouvelle maniere d'exprimer les choses parut si belle à Bruno, & aux Peintres ignorans de ce temps-là, qu'ils s'en servirent ensuite dans la plus part de leurs ouvrages; & cela merite assez d'estre remarqué, qu'une chose que Buffalmacco fit alors par raillerie, a esté la cause de ce que beaucoup de Peintres, d'ailleurs assez intelligens, les ont imitez dans une expression aussi ridicule comme est celle-là. Ce Buffalmacco mourut l'an 1340.

Ce seroit abuser de vostre patience que de vous parler d'un AMBROGIO LORENZETTI Siennois, & d'un PIETRO CAVALLINI natif de Rome, qui travailloit sous Giotto, lors qu'il fit cette barque de Saint Pierre dont je vous ay parlé. Toutefois vous serez peut-estre bien-aise de sçavoir qu'outre plusieurs Ouvrages de Mosaïque que le Cavallini a faits dans l'Eglise de Saint Paul hors les murs de Rome, le Crucifix qui est dans la mesme Eglise, & que l'on asseûre estre celuy qui parla à Sainte Brigide, est de la façon de ce Peintre qui travailloit aussi de Sculpture. AMBROGIO LORENZETTI. PIETRO CAVALLINI. En 1378.

Je m'imagine, dît Pymandre, que vous n'avez pas oublié de bien regarder ce Crucifix,

CAVALLINI. & qu'ainſi vous pouvez juger du travail de ce temps-là.

A vous dire le vray, luy répondis-je, c'eſt un ouvrage dont le deſſein n'eſt pas fort exquis. Cependant il y a quelque choſe d'aſſez hardi dans la diſpoſition du corps : il me ſouvient que la teſte du Chriſt eſt tournée d'une certaine maniere fiere, & que toute la figure eſt dans une attitude extraordinaire. C'eſtoit environ l'an 1364. que le Cavallini travailloit à Saint Paul, où eſt ſa ſepulture.

Il me ſemble, dît Pymandre, que vous avez parlé d'un Simon que Petrarque mettoit en parallele avec Giotto : cependant vous n'en avez rien dit de particulier, quoy-que le jugement de ce Poëte luy ſoit aſſez favorable.

SIMON MEMMI. Ce Peintre, repartis-je, ſe nommoit SIMON MEMMI, & eſtoit originaire de Sienne : mais il fut aſſeûrément bienheureux d'eſtre né dans le temps de Petrarque, puiſque ſes tableaux ne l'auroient pas ſi bien fait connoiſtre que les lettres & les vers de ce ſçavant homme.

Il s'adonnoit particulierement à faire des portraits ; & Pandolfe Malateſte Seigneur de Rimini ſouhaitant d'avoir celuy de Petrarque, l'envoya exprés en Provence, où il peignit cét homme ſi célebre, & la belle Laure dont il eſtoit alors paſſionnément amoureux.

Pendant que Simon travailloit à peindre ces deux illuſtres perſonnes, Petrarque fit à la loûan-

gé du Peintre deux ſonnets, qui ſont dans ſes œuvres. Je croy que ce fut auſſi dans ce meſme temps qu'il compoſa cét autre Sonnet contre Rome, qui commence *de l'empia Babilone*, à cauſe du ſchiſme où elle eſtoit pendant l'Antipape Nicolas V. qui de ſimple Cordelier nommé Pierre Ramuche, fut éleû Pape par la faction de l'Empereur Louïs IV. ennemi juré de Jean XXII. Et comme Avignon eſtoit alors le veritable ſiege des Papes, Simon y demeura juſqu'au temps que Jean eſtant venu à mourir, Benoiſt XI. luy ſucceda; car alors il revint à Sienne, où il fit pluſieurs ouvrages. Mais comme il eſtoit en grande réputation, il fut appellé à Florence, où travaillant dans l'Egliſe *de Santa Maria Novella*, il prit occaſion de repreſenter dans un tableau qu'il y fit, le Pape Benoiſt XI. pluſieurs Rois, Princes, Cardinaux, & autres perſonnes illuſtres, dans les ſciences & dans les arts, entre leſquels on voyoit Cimabué, Petrarque, & Madame Laure. SIMON MEMMI. En 1334.

Il travailloit à ce tableau dans le meſme-temps que Petrarque eſtant allé à Rome, y fut couronné Poëte. Car ce fut ſous le Pontificat de Benoiſt XI. qu'il receût dans le Capitole la couronne de laurier que le Comte de l'Anguillare alors Senateur luy mit ſur la teſte en preſence de la Nobleſſe & de tout le peuple de Rome. Et parce que la ville de Florence prenoit beaucoup de part à l'honneur qu'on faiſoit à l'un de ſes Citoyens, Simon, pour les obliger, & pour faire voir à la En 1338.

SIMON MEMMI.

posterité l'image de celuy qui dans ses vers le rendoit immortel, ne voulut pas manquer de le mettre au nombre des plus grands hommes de ce temps-là. Entre les tableaux que Simon fit dans l'Eglise *de Santa Maria Novella*, il y en avoit un de l'histoire de Saint Reinier de Pise, où il representa le Diable dans une posture qui merite bien d'estre décrite, pour vous faire remarquer de quelle maniere les Peintres exprimoient alors les passions. On y voyoit donc comme Saint Reinier chassoit le Diable qui s'estoit presenté devant luy pour le tenter: & le Peintre, pour faire connoistre la confusion & la honte du demon, le peignit la teste baissée, les épaules hautes, & le visage couvert de ses mains; & pensant exprimer encore plus fortement la douleur interieure de cét Esprit de tenebres, il luy fit sortir un rouleau de la bouche, où estoit écrit, *Ohi me! non posso più.*

En verité, dît alors Pymandre en riant, ces expressions me font avoir une mauvaise opinion des portraits de ce Simon; & pour moy je croirois quasi que pour bien connoistre les personnes qu'il vouloit representer, il falloit que leur nom fust au bas, & qu'il écrivist, *Celuy-là est Benoist XI. Celuy-cy est Petrarque*, pour ne pas prendre Madame Laure pour le Pape, & Cimabué pour Madame Laure.

Cette sorte d'écriteaux, luy repartis-je, estoit une coustume introduite de la sorte que je vous l'ay

l'ay dit; & quoy qu'elle soit tres-grossiere, elle a duré néanmoins assez long-temps, mesme parmi les Peintres qui n'estoient pas ignorans, & qui peut-estre ne pouvoient pas s'en dispenser. Car il arrive souvent que ceux qui font travailler, obligent les ouvriers à representer les choses à leur fantaisie; & ainsi ceux qui sont trop complaisans font quelquefois des tableaux où il y a beaucoup à reprendre. Quoy qu'il en soit, Simon, aprés avoir vécu soixante ans avec assez de réputation, mourut l'an 1345. SIMON MEMMI.

Il avoit un frere nommé LIPPO, qui peignit assez passablement, & qui l'ayant survécu de douze années finit quelques ouvrages qu'il avoit laissez imparfaits. LIPPO.

Ce Simon eût pour ami & pour compagnon TADDEODI GADDO GADDI Florentin, & disciple de Giotto, lequel suivit d'assez prés la maniere de son maistre, & mesme le surpassa en certaines choses. Il conduisit quelques ouvrages d'Architecture à Florence, & fit des tableaux en la compagnie de Simon. Il mourut âgé de cinquante ans, en l'année 1650. TADDEO DI GADDO GADDI.

ANDRE' ORGAGNA DI CIONE aussi natif de Florence, imitoit la maniere de ces derniers Peintres. Il travailla dans Pise à de grandes compositions d'histoires. Entre autres il peignit sur une muraille, proche la grande Eglise, le Jugement universel; mais il peignit ce jour terrible d'une façon toute particuliere. Car d'un costé il repre- ANDRE' ORGAGNA.

ANDRE' ORGAGNA.

senta les Grands de la terre comme envelop-pez au milieu des plaisirs & des délices du siecle. Là on voyoit à l'ombre d'une foreſt d'orangers, & sur l'herbe émaillée de diverses fleurs, des Papes, des Rois, & une infinité d'autres personnes de toutes conditions qui passoient agréablement le temps.

Parmi les branches de ces arbres délicieux il y avoit de petits Amours, dont quelques-uns paroissant voler autour de plusieurs Dames qui estoient couchées sur l'herbe, sembloient les fraper de leurs fléches. De ces Dames il y en avoit qui estoient occupées à voir des danses; quelques-unes estoient attentives à écouter le son des Instrumens; & d'autres prestoient l'oreille aux cajoleries de quelques galans qui estoient assis auprés d'elles.

André prit sujet de representer dans ce tableau plusieurs personnes de qualité qui vivoient en ce temps-là. On y reconnoissoit entre autres Castruccio Seigneur de Luques, qui tenoit un oiseau de proye sur son poing.

Ayant ainsi dépeint tous les divers plaisirs que les personnes du monde recherchent le plus, & les ayant exprimez le mieux qu'il luy fut possible, il representa dans un autre endroit du mesme tableau un lieu desert & plein de montagnes, où il fit voir une image de la façon de vivre de ceux qui s'estant retirez du monde pour faire penitence, ne s'occupent qu'à prier Dieu, &

à travailler à leur salut. Il peignit de pieux Hermites & de saints Anacoretes; les uns attachez à la lecture des saintes letrres; les autres à la priere & à la contemplation; & quelques-uns encore à travailler de leurs mains à de diférens ouvrages, comme faisoient anciennement tous les Moines. ANDRE' ORGAGNA.

Parmi ces dévots Solitaires il representa comme Saint Macaire fit voir à trois Rois qui alloient à la chasse avec leurs maistresses, l'estat miserable de la vie humaine, en leur montrant les corps morts de trois autres Princes ; & l'on dit que le Peintre exprima si bien les diférentes actions de ces Princes vivans qui regardoient ces cadavres, qu'on voyoit sur leurs visages l'étonnement & la surprise que leur causoit un spectacle si affreux. Il representa sous la figure d'un des Rois cét Uguccion dont je vous ay parlé, lequel se bouchoit le nez avec la main pour ne pas sentir la puanteur de ces corps à demi pourris.

Au milieu de ce tableau André peignit l'image de la Mort vestuë de noir. Elle tenoit une faux, & faisoit voir par son action comme elle venoit d'oster la vie à une infinité de personnes de toute sorte d'âge, de sexe & de conditions, qui estoient representez morts & étendus sur la terre. Il y avoit des Anges & des Diables qui tiroient les ames de la bouche de ces corps; & l'on voyoit que les uns portoient de ces Ames au Ciel, & que les autres en jettoient dans des gouffres de

ANDRE' ORGAGNA. flâmmes qui paroiſſoient au ſommet d'une montagne.

Au haut de ce tableau André repreſenta JESUS-CHRIST aſſis ſur des nuées au milieu des douze Apoſtres, & dans l'eſtat terrible où il doit paroiſtre lors qu'il viendra pour juger les hommes. Il fit voir dans cette gloire comme les Anges & les Ames bienheureuſes joûïſſent d'une joye & d'un plaiſir ineffable; & du coſté où il peignit l'Enfer, il repreſenta de quelle maniere les damnez y ſouffrent des peines & des tourmens qui ne ſe peuvent exprimer.

Il ſe plaiſoit ſi fort dans ces ſortes de compoſitions, qu'il fit preſque la meſme choſe à Florence dans l'Egliſe de Sainte Croix. Il n'y avoit de diférence que dans les perſonnes qui eſtoient dans l'Enfer & dans le Paradis; car c'eſtoit par ce moyen qu'il gratifioit ſes amis, ou qu'il ſe vengeoit de ceux qui l'avoient offenſé. Parmi les Bienheureux il peignit le Pape Clement VI. ami des
En 1350. Florentins, & qui peu de temps auparavant avoit célebré le Jubilé, & l'avoit réduit de cent ans à cinquante. Mais il plaça entre les damnez un Guardi & quelques autres qui n'eſtoient pas de ſes amis. Ce Peintre vécut 60. ans, & mourut l'an 1389.

Il y avoit encore alors à Florence un certain THOMAS fils d'Eſtienne, lequel fut ſurnommé
GIOTTINO. GIOTTINO, à cauſe qu'il imitoit beaucoup la maniere de Giotto. Il travailla à Florence & à

Rome: toutefois je ne vous parlerois pas de luy, GIOTTINO.
si sa haute réputation n'eust porté les Florentins, aprés avoir chassé de leur ville le Duc d'Athenes, à le choisir pour representer dans le Palais du Podesta le mauvais traitement que receût ce Duc, & tous ceux qui avoient suivi son parti.

Pour bien juger quelle pouvoit estre cette peinture, il faudroit vous en rapporter l'histoire qui n'est pas moins funeste que memorable: mais je craindrois qu'un si long recit ne vinst à vous lasser, & mesme ne nous éloignast en quelque sorte du sujet dont j'ay entrepris de parler.

Ces considerations, dît Pymandre, ne doivent pas vous arrester. Car bien loin de m'ennuyer, je seray bien-aise de me rafraischir la memoire de cette histoire si tragique; & cette relation sera mesme comme un repos parmi les autres choses que vous avez à dire. Je repris donc ainsi mon discours.

Les Frescobaldi riches & puissans dans Florence ayant esté chassez de la ville par leurs concitoyens au commencement de Novembre 1340. engagerent ceux de Pise à prendre les armes contre les Florentins dans un temps où ces derniers pensant augmenter leur Estat, estoient sur le point d'acheter des Princes de l'Escale la ville de Parme. Il s'émeût une guerre si forte entre les Florentins & les Pisans, que ceux de Florence furent obligez de rompre leur marché avec les Princes de l'Escale, pour employer leur argent à secourir la

GIOTTINO. ville de Luques qui estoit assiegée par ceux de Pise, & à se fortifier d'hommes & de munitions pour leur propre défense. Pendant cette guerre ils firent des pertes fort considerables: mais Malateste Seigneur de Rimini estant arrivé à Florence avec des troupes toutes fraisches, il se joignit à eux, & leur aida à faire lever le siege de Luques. Dans le mesme temps Robert Roy de Naples ami des Florentins, & duquel ils avoient demandé l'assistance, leur envoya Gautier de Bréne Duc d'Athenes, avec quelques compagnies de gens de guerre pour les secourir. Ce Général sceût si bien décrediter Malateste comme un mauvais Capitaine, & gagner les bonnes graces des Florentins, qu'ils luy donnerent le gouvernement de leur ville & le commandement général de leurs armées.

Cependant comme les hommes ne sont jamais contens de leur fortune presente, le Duc porta aussitost ses pensées plus haut qu'à estre seulement Gouverneur de la Ville & de l'Estat de Florence: il crut qu'il falloit s'en faire Souverain; & il avoit tant de personnes auprés de luy, & mesme des Florentins qui le fortifioient dans cette pensée, qu'il ne fit point difficulté d'entreprendre un si hardi dessein.

Voyant donc les peuples dans une disposition assez favorable pour luy; comme le temps auquel la magistrature des Vingt venoit à changer, il sceût agir de telle sorte à l'endroit de quelques

principaux citoyens, & gagna si bien le peuple, qu'il se fit élire Seigneur pendant sa vie de la Ville & de l'Estat de Florence nonobstant la résistance des Senateurs. GIOTTINO. *Le 8. Sept. 1342.*

Aussitost aprés cette élection on ne manqua pas d'arborer ses armes & des banderoles au haut de la tour du Palais. Il créa de nouveaux Officiers tels qu'il les voulut choisir. On ordonna des festes & des réjoûïssances publiques pendant huit jours entiers ; & dans ce nouveau changement ces peuples firent paroistre tant de témoignages de joye, qu'ils sembloient avoir entieremenr perdu le souvenir de tous leurs maux passez, & ne penser plus qu'aux biens dont ils esperoient de joûïr à l'avenir. L'Evesque mesme de Florence estant monté en chaire ce jour-là, qui estoit la feste de la Naissance de la Vierge, s'étendit si fort sur les loûanges de ce nouveau Seigneur, qu'il en fit le principal sujet de son sermon.

Mais comme les hommes s'aveuglent aisément dans leurs prosperitez, & que souvent lors qu'ils croyent asseurer davantage la grandeur de leur fortune, ils la détruisent entierement, parce qu'en pensant fortifier leur autorité par de nouveaux moyens, ils renversent les fondemens sur lesquels ceux qui les ont élevez ont prétendu qu'ils demeurassent établis : aussi le Duc d'Athenes, que les Florentins avoient eux-mesmes choisi pour estre leur Seigneur, ne croyant pas estre assez bien affermi par la voix & le consentement du peuple,

GIOTTINO pensa qu'il devoit tout de nouveau jetter luy-meſme les fondemens de ſa Principauté, & ſe faire l'artiſan de ſa ſouveraine grandeur ; & que pour cela il pouvoit ſe ſervir de toutes les choſes propres à parvenir à une ſi haute entrepriſe. Mais comme il eſt tres-difficile qu'un Seigneur étranger, & qui ne fait, pour ainſi dire, que de naiſtre, puiſſe eſtre également agreable à tout un peuple, parce qu'il ne luy eſt pas aiſé d'obliger également tout le monde, & que ne pouvant ſatisfaire tous ceux qui aſpirent aux charges, ni récompenſer d'ailleurs ceux qui en ſortent, il ſe trouve toûjours que le parti des mal contens eſt beaucoup plus grand que celuy de ceux qui ſont ſatisfaits : ainſi le Duc d'Athenes ne fut pas long-temps Seigneur de Florence, qu'il ſe vit preſque autant d'ennemis ſur les bras qu'il y avoit d'habitans dans la ville. Les Grands ne manquoient pas de faire remarquer tous ſes defauts ; & comme ſa conduite & ſes mœurs n'eſtoient pas exemptes de blaſme, ils découvroient au peuple le mal qu'il faiſoit, & imputoient à ſon mauvais gouvernement tous les deſordres qui arrivoient dans l'Eſtat.

Le Duc qui n'ignoroit pas les mécontentemens des principaux citoyens n'en témoignoit rien néanmoins ; au contraire, il diſſimuloit ſi bien tout ce qu'il ſçavoit, que pour les perſuader eux-meſmes qu'il ne les croyoit pas capables de conſpirer contre luy, il fit publiquement mourir plu-

ſieurs

sieurs personnes, qui pensant luy rendre service, luy avoient donné avis des conspirations qu'on faisoit contre luy. Matteo di Marozzo fut l'un de ceux-là : il le fit pendre, & traisner par les ruës, croyant que la veûë d'un spectacle si horrible donneroit aux Florentins de plus puissans témoignages de la confiance qu'il avoit en eux. GIOTTINO.

Mais comme il ne changeoit pas pour cela sa maniere ordinaire d'agir : sa conduite, & celle de tous ceux qui avoient part aux affaires, éloigna si fort l'affection que les peuples avoient eûë d'abord pour luy, & aigrit tellement les esprits des principales familles, qu'il se forma tout d'un coup trois diférens partis, qui, sans se communiquer rien les uns aux autres, conjurerent également sa ruine ; & ce qu'il y a de remarquable, est que le chef d'un des partis estoit Angelo Accioli, ce mesme Evesque qui avoit loûé le Duc avec tant d'excés lors qu'il fut créé Seigneur de Florence.

Tous les conjurez convenoient ensemble de le perdre ; mais tous cherchoient des moyens diférens. Comme cette grande affaire ne put estre traitée si secretement que le Duc n'en eust avis, il fit prendre deux des conjurez de l'un des trois partis ; & aprés leur avoir fait souffrir la gesne, il apprit de leur bouche que leur chef estoit Antonio de gli Adimari.

Quoy-que le Duc fut assez surpris quand il sceût le nombre & la qualité des conspirateurs, il crut néanmoins qu'il n'estoit pas à propos de

GIOTTINO. témoigner ouvertement tout ce qu'il sçavoit de cette conjuration; mais qu'il devoit donner ordre à sa seûreté, & se rendre le plus fort dans la Ville avant que de rien entreprendre contre ses ennemis. Il se contenta donc de faire citer Antonio, lequel s'asseurant sur son mérite, sur la faveur du peuple, & sur la grandeur de sa famille, comparut à l'assignation. Les autres se cacherent, & ne voulurent pas paroistre.

Pendant ce temps-là le Duc se fortifia dans son Palais, écrivit aux Bourgs & aux Villes voisines, pour avoir des troupes; & il fut si promptement servi, qu'ayant découvert la conjuration le 18. Juillet, le 25. du mesme mois il avoit auprés de luy plus de 600. chevaux, & autant de gens de pied, sans les autres troupes qui luy venoient encore d'ailleurs. De maniere que pensant estre en estat de faire tout ce qu'il voudroit dans Florence, il ordonna à trois cens des principaux de la Ville de se trouver dans son Palais le jour suivant, qui estoit la Feste de Sainte Anne, afin d'aviser avec eux ce qu'il falloit faire sur le sujet des prisonniers qu'on avoit arrestez. Mais son intention estoit toute autre; car en les faisant venir chez luy, il prétendoit s'en saisir, & se rendant plus puissant qu'auparavant, détruire tous ceux qui par leur noblesse, par leurs biens, ou par leurs amis luy estoient suspects, & pouvoient servir d'obstacle à ses grands desseins.

Il y avoit sur la liste de ceux qu'il avoit man-

dez, une grande partie des conjurez ; de sorte que comme chacun y voyoit non seulement son nom en écrit, mais aussi celuy de ses compagnons, & encore de plusieurs personnes qu'ils sçavoient bien n'estre pas amis du Prince, ils soupçonnerent qu'il y avoit quelque dessein formé. D'abord ils n'osoient se découvrir les uns aux autres ; ils se regardoient seulement plus fixement qu'à l'ordinaire, & taschoient d'apprendre sur leurs visages les sentimens de leur cœur. Cependant comme si par ce silence ils se fussent mutuellement communiquez leurs intentions, ils commencerent à ouvrir la bouche, & à se demander ce qu'ils devoient faire dans cette occasion, puis que déja on voyoit la ville pleine de troupes étrangeres, & que le jour suivant il en devoit encore arriver d'autres. Ainsi chacun déclarant sa crainte, & les paroles passant de bouche en bouche, la Ville se trouva en peu d'heures dans une apprehension terrible. GIOTTINO.

Le peril qui menaçoit les trois partis des conjurez, les obligea de s'unir ensemble pour penser à leur mutuelle conservation. Aprés avoir choisi pour chefs les Adimari, les Medicis, & les Donati, ils résolurent qu'au lieu de comparoistre le jour suivant, il falloit faire un soulevement général dans la Ville, prendre les armes, barricader les ruës, attaquer le Palais, & s'asseurer de la personne du Duc.

Le lendemain matin on vit l'éxécution de ce

GIOTTINO. dessein : toute la Ville fut en armes ; le peuple se saisit des places, des portes & des lieux les plus avantageux ; & tout bouïllant de cette fureur ordinaire aux premiers mouvemens d'une populace échauffée, il environna le Palais pour se saisir du Duc, & pour tirer des prisons Antonio de gli Adimari. L'on n'entend par tout qu'un bruit confus de voix & de cris ; & ces peuples transportez de rage contre le Duc, ne le menacent pas moins que de le mettre en pieces, & de le manger tout vivant, luy qu'un peu auparavant ils avoient receû chez eux avec tant d'acclamations, & élevé avec tant d'honneur à la souveraine dignité de leur Estat.

Au commencement de cette rumeur, ceux du Palais se mirent en estat de se défendre, & il se fit entre eux & le parti du peuple de rudes escarmouches qui durerent jusqu'à la nuit, où il demeura de part & d'autre quantité de gens sur la place.

Comme le Duc vit que ses affaires n'alloient pas bien, & que le parti du peuple grossissoit toûjours : il voulut essayer si par douceur il pourroit remedier au mal qui le menaçoit en traitant avec ses principaux ennemis. Mais les choses ne sont plus en estat de remedes : ils ne l'écoutent pas, & sont d'autant plus hardis à poursuivre ce qu'ils ont commencé, qu'ils se voyent secondez d'un puissant secours, que ceux de Sienne leur avoient envoyé, avec six personnes des plus con-

siderables de leur ville en qualité d'Ambaſſa- GIOTTINO.
deurs.

Les Florentins ſe voyant donc aſſez forts pour tout entreprendre, & n'ayant beſoin que de chefs pour conduire l'Eſtat de la République : l'Eveſque fit ſonner la cloche, & le peuple s'eſtant aſſemblé, on éleût quatre citoyens pour gouverner avec l'Eveſque. Cependant on ne laiſſoit pas d'attaquer jour & nuit le Palais du Duc, & de faire dans la Ville une exacte recherche de tous ceux qui avoient eſté attachez à ſon ſervice. On trouva trois de ſes créatures qui furent miſes en pieces ; & s'eſtant ſaiſi d'un Henri Feï comme il taſchoit de ſe ſauver en habit de Religieux, on le pendit la teſte en bas. On luy ouvrit le ventre, & aprés avoir eſté quelque temps expoſé en cét eſtat à la veûë de tout le monde, les enfans le traiſnerent par les ruës, & enfin le jetterent dans la riviere.

Le Duc qui voyoit exercer tant de cruautez à l'endroit des ſiens, n'avoit pas peu de ſujet de craindre pour ſa perſonne. Il taſchoit donc d'employer toutes ſortes de moyens pour faire ſon accommodement ; & pour en venir à bout, non-ſeulement il avoit recours aux bons offices des Ambaſſadeurs de Sienne, mais encore à l'entremiſe de l'Eveſque. D'abord le peuple fermoit l'oreille à toutes ſortes de propoſitions ; & comme enfin il conſentit avec beaucoup de difficulté que le Duc ſortiſt de la Ville la vie ſauve, il s'o-

GIOTTINO. piniaſtra toutefois à ne vouloir faire aucun traité avec luy, qu'auparavant il ne leur miſt entre les mains le Conſervateur & ſon fils, & Cerretieri Viſdomini. Cette propoſition parut ſi rude au Duc de voir qu'on l'obligeaſt à livrer luy-meſme ſes amis, que ne pouvant ſe réſoudre d'eſtre ainſi le miniſtre de leur mort, il demeura deux jours ſans y vouloir conſentir. Mais enfin le premier jour d'Aouſt, les Bourguignons qui eſtoient avec luy, ſçachant que ſon accommodement avec les Florentins ne manquoit à ſe faire qu'à cauſe qu'il refuſoit de leur livrer ces trois hommes, ils furent le trouver; & aprés luy avoir repreſenté qu'il n'eſtoit pas juſte qu'ils periſſent tous de faim, pour l'amour de trois ſcelerats qu'il vouloit ſauver, il y en eût quelques-uns d'entre eux qui en murmurant s'échaperent de luy dire, qu'ils eſtoient réſolus non ſeulement de laiſſer perir ces trois perſonnes, mais luy-meſme encore, plûtoſt que de ſouffrir davantage la miſere où ils eſtoient. De-ſorte que le Duc ſe vit contraint de conſentir qu'on les livraſt entre les mains des Florentins; & dés le ſoir meſme les Bourguignons prirent le fils du Conſervateur, & le pouſſant hors du Palais, le jetterent en proye à la rage du peuple.

Ce malheureux n'avoit pas dix-huit ans accomplis; & comme c'eſtoit ſur luy que ſon pere & un de ſes oncles fondoient leurs eſperances, & mettoient toute la grandeur de leur maiſon, le

Duc en leur consideration l'avoit fait Chevalier GIOTTINO.
il n'y avoit pas long-temps. Mais comme parmi le peuple, il y avoit des parens & des amis de ceux qui avoient esté mal traitez par le Duc, & par ses créatures, ou qui avoient esté tuez & blessez les jours précedens, ils n'eurent nul égard ni à l'âge, ni à la bonne mine de ce jeune homme. Ils le receurent comme une victime qu'on leur mettoit entre les mains pour estre offerte aux manes des défunts; & aprés luy avoir donné mille coups d'épée & de pique au travers du corps, il ne crurent pas avoir assez satisfait à leur vengeance, qu'en presence de son miserable pere, ils ne l'eussent mis en pieces, & dechiré avec leurs mains & avec leurs dents.

Ils n'eurent pas sitost achevé ce cruel carnage qu'ils se préparerent pour un autre; & comme si le sang qu'ils venoient de succer, & dont ils avoient les mains & la bouche toutes teintes, les eust davantage alterez, ils se mirent à crier avec plus de force, & à demander le pere qu'on leur livra aussitost, & qu'ils traiterent encore plus cruellement que le fils. Il y en eût que la haine & la fureur rendirent si inhumains, & si barbares, que non contens de s'estre ainsi souïllez la bouche & les mains, ils voulurent que leurs entrailles eussent part au carnage, & qui pour rassasier la faim dont leurs cœurs estoient tourmentez, mangerent de la chair de leurs ennemis. Mais ce qui est de plus difficile à croire, c'est que non-seulement

GIOTTINO. dans la chaleur de cette vengeance ils devoroient cette chair à demi vivante ; mais il y eût meſme des hommes, ſi on les peut nommer tels, qui en emporterent des morceaux dans leurs maiſons, & qui de ſens raſſis les firent roſtir ſur les charbons, & les mangerent avec plaiſir.

Cependant ce peuple s'eſtant laſſé dans un ſi horrible maſſacre, ou plûtoſt s'eſtant comme enyvré dans le ſang de ces deux miſerables, ne ſe ſouvint plus de demander le troiſiéme qu'on luy avoit promis, lequel ſe ſauva à la faveur de la nuit, & par le moyen de ſes amis.

Le troiſiéme jour d'Aouſt on dreſſa les articles entre les Florentins & le Duc, qui demeura encore trois jours avec ſa famille dans le Chaſteau, d'où il ſortit de grand matin.

Aprés le recit de cette hiſtoire, & aprés tant de cruautez dépeintes, vous ne devez pas eſtre ſurpris quand je vous mettray comme devant les yeux la Peinture que le Giottino en fit dans le Palais du Podeſta, par le commandement de ceux qui gouvernoient.

De quelles couleurs, dît Pymandre, put-il ſe ſervir pour bien exprimer un ſi horrible carnage ? & quels traits pouvoient aſſez bien repreſenter la rage d'un peuple irrité, & faire voir comment il avoit ſi-toſt paſſé de l'amour à la haine ?

Il ne penſoit pas, repartis-je, à peindre les actions de ſes compatriotes. Il repreſenta le Duc d'Athenes ; & comme ce n'eſtoit pas une perſonne

ne d'une taille avantageuse, ni d'une mine fort relevée, il luy fut bien facile d'en former une laide figure, sans s'éloigner beaucoup de la ressemblance. Car les Florentins voulant qu'il en fist un sujet de mépris & de risée, il le peignit d'une taille fort petite, le teint brun, la barbe longue & claire; & pour le rendre plus difforme, il marqua davantage toutes les parties qui pouvoient contribuer à faire voir ses defauts. GIOTTINO.

Il ne se contenta pas de faire son portrait tel que je viens de dire, il voulut encore faire une image de son esprit, & representer les qualitez de son ame aussi-bien que les traits de son visage. Pour cela il environna sa teste des animaux les plus cruels, & dont les qualitez pouvoient convenir aux mauvaises inclinations qu'on luy attribuoit; & les entrelassant les uns avec les autres, il le representa couronné de la mesme maniere que l'on peint d'ordinaire les Furies infernales.

L'image de ce Duc estoit accompagnée de celles du Conservateur dont j'ay parlé, de Visdomini, de Maladiasse, de Ranieri da San-Geminiano, & de plusieurs autres de ses creatures qui n'estoient pas peints d'une maniere moins desavantageuse. Car pour leur donner aussi une coëffure ridicule, mais pourtant diférente de celle du Duc, il leur mit sur la teste une espece de mitre, dont en Italie l'on marque par opprobre ceux qui sont convaincus de crimes. Outre cela chacun avoit les armes de sa maison auprés de soy; & il y avoit

GIOTTINO. de grands rouleaux où estoient écrites des choses qui avoient rapport aux figures, & aux vestemens qu'on leur donnoit.

Cette Peinture parut admirable à tout le peuple, non seulement à cause que le Peintre avoit pris beaucoup de soin à la bien finir, mais parce que le sujet leur remettoit devant les yeux une action qu'il avoit éxécutée avec beaucoup de plaisir.

Giottino fit quantité d'autres tableaux à Florence; mais il suffit de vous avoir parlé de celuy-cy. Cependant comme il estoit d'un temperament délicat, il mourut âgé de 32. ans, l'an 1356.

Je ne m'arresteray pas à vous parler de plusieurs autres Peintres qui vivoient en ce temps-là, quoyqu'il y en ait eû quelques-uns qui se soient rendus considerables. Car le nombre en estoit si grand dans l'Italie, que dés l'année 1350. ceux qui travailloient à Florence établirent entre eux une Confrairie sous la protection de Saint Luc, afin d'avoir lieu de conferer plus souvent les uns avec les autres; & mesme de temps en temps ils éliſoient des Officiers, pour avoir soin de tout ce qui regardoit leur compagnie, dont JACOBO CASENTINO fut un des premiers.

GIOVANNI DA PONTE. AGNOLO GADDI. BERNA de Sienne. DUCCIO aussi Siennois; & ANTONIO VIVITIANO.

JACOBO CASENTINO.

Il ne faut pas que j'oublie de vous parler d'un Peintre qui parut sur la fin du quatorziéme siecle. Il se nommoit SPINELLO, & estoit natif d'Arezzo. Il fit plusieurs tableaux en divers lieux de la Toscane, & c'est de luy dont on raconte une histoire assez plaisante. On dit qu'estant déja

SPINELLO.

âgé de plus de 77. ans il fit dans la ville d'Arezzo un tableau, où il repreſenta comme les mauvais Anges s'eſtant voulu élever au deſſus de Dieu, furent précipitez dans les abiſmes de l'Enfer. Parmi tous ces Démons, & dans le lieu le plus bas, il peignit Lucifer ſous la forme d'une beſte monſtrueuſe, & prit tant de ſoin à rendre cette figure horrible, que ſon imagination demeura toute remplie des eſpeces d'un ſujet ſi épouvantable. De ſorte qu'une nuit en dormant il luy ſembla voir le Diable tel qu'il l'avoit peint, qui l'interrogeoit en quel lieu il l'avoit veû ſi difforme, & pourquoy il le repreſentoit d'une maniere ſi offenſante. Il s'éveilla auſſitoſt, mais tellement ſurpris & épouvanté, que ne pouvant ouvrir la bouche pour s'écrier, ce fut par le tremblement de tous ſes membres que ſa femme qui eſtoit couchée auprés de luy s'apperceût de la peine où il eſtoit. Sa frayeur fut ſi grande qu'il en penſa mourir, & meſme depuis ce temps-là il eût toûjours la veûë égarée, l'eſprit à demi perdu, & ne vêcut pas long-temps. SPINELLO.

Il me ſemble qu'il ſeroit aſſez inutile de vous parler d'un GERARDO STARNINA qui alla travailler en Eſpagne; d'un LIPPO; d'un LORENZO Religieux de l'Ordre de Camaldoli; d'un TADDEO BARTOLO; d'un LORENZO DI BICCI diſciple de Spinello; d'un PAOLO, qui fut ſurnommé UCCELLO, à cauſe qu'il faiſoit fort bien des oiſeaux: ſi ce n'eſt pour vous GERARDO STARNINA. LIPPO. LORENZO. TADDEO BARTOLO. LORENZO DI BICCI. PAOLO UCCELLO.

PAOLO UCCELLO. faire remarquer que ce dernier fut un des premiers Peintres qui s'étudia à obſerver exactement la perſpective dans ſes ouvrages ; & le temps qu'il employa à ce travail fut cauſe qu'il n'apprit pas ſi parfaitement les autres parties de la Peinture. Cependant comme il arrive ſouvent que l'on a plus d'envie de faire les choſes qui ſont les plus difficiles, & que l'on ſçait le moins, il entreprit un jour de repreſenter Saint Thomas qui met ſon doigt dans le coſté de Noſtre Seigneur ; & afin qu'on ne viſt pas ſon ouvrage avant qu'il fuſt fait, il fit fermer le lieu où il travailloit. Le Donatelle, qui eſtoit un Sculpteut alors en grande réputation, l'ayant rencontré, luy demanda quel tableau il faiſoit, & qu'il cachoit avec tant de ſoin. Paolo luy répondit qu'il le verroit quand il ſeroit achevé. L'ayant fini, & expoſé au jour, il ne manqua pas d'en avertir le Donatelle, & de luy en demander ſon avis. Mais celuy-cy, aprés l'avoir long-temps conſideré, ne luy dit autre choſe, ſinon qu'il découvroit ſon tableau lors qu'il devoit le cacher. Cét avertiſſement affligea ſi fort ce pauvre homme, qu'il ſe retira tout confus en ſa maiſon, où depuis ce temps-là il ne fit autre choſe que des ouvrages de perſpective. Il mourut l'an 1432.

MASSOLINO. Outre ceux que j'ay nommez, il y eût encore MASSOLINO, qui fit voir beaucoup de diférence entre ſes tableaux & ceux des autres Peintres qui avoient eſté avant luy : car il donna plus de majeſté à ſes figures, il les veſtit d'habits mieux

agencez ; representa plus de passion dans leurs visages, plus de vie dans leurs yeux ; & enfin peignit avec plus de perfection toutes les autres parties du corps. MASSOLINO.

Il eût pour disciple MASACCIO, qui le surpassa, comme il avoit surpassé les autres ; & c'est à luy qu'on donne la gloire d'avoir comme ouvert la porte à ceux qui l'ont suivi, pour les faire entrer dans la bonne & veritable maniere de peindre. Il surmonta ce qu'il y a de plus rude & de plus difficile dans cét art ; & fut le premier qui fit paroistre ses figures dans de belles attitudes, qui leur donna de la force, du mouvement, du relief, & de la grace. Il representa aussi les racourcissemens mieux que tous les Peintres qui l'avoient précedé. Cependant il n'eût presque pas le loisir d'éxécuter toutes ses belles pensées, ni de connoistre jusqu'où il pouvoit porter la perfection de la Peinture, parce qu'il mourut l'an 1443. lors qu'il n'estoit encore que dans la vingt-sixiéme année de son âge. Son Epitaphe faite par Annibal Caro, est un glorieux éloge de ce Peintre, & un monument éternel de sa vertu. Comme il contient en peu de mots les riches talens qu'il avoit receûs du Ciel, vous ne serez pas faſché de l'entendre. La voicy dans sa langue. MASACCIO.

Pinsi e la mia pittura al ver fù pari,
L'atteggiai, l'avivai, le diedi il moto,
Le diedi affetto. Insegni il Buona roto
A tutti gl' altri, e da me solo impari.

MASAC-CIO. Aprés la mort de Grégoire XI. qui transporta à Rome le Siege qui avoit esté si long-temps dans Avignon, Urbain VI. Napolitain fut éleû Pape, & quelques mois aprés les Cardinaux estant sortis de Rome mal contens d'Urbain, nommerent Clement VII. qui tint son Siege dans Avignon, d'où naquit ce Schisme si cruel & si scandaleux, pendant lequel on vit trois Papes partager entre eux cette souveraine puissance que JESUS-CHRIST a laissée au legitime Successeur de Saint Pierre. Cette division dura prés de cinquante ans dans l'Eglise, qui ne fut dans un parfait repos que quand par une faveur toute particuliere de Dieu Nicolas V. fut éleû Souverain Pontife: car quelque temps aprés la mort d'Eugene IV. Felix IV. s'estant départi de ses prétentions, luy ceda entierement le Siege; & l'on reconnut que Nicolas méritoit d'autant plus cette supresme dignité, que luy-mesme s'en estoit estimé indigne, & qu'il avoit fait tout son possible pour s'en décharger sur un autre. Mais les Cardinaux qui en firent choix, forçant ses inclinations par leurs prieres, le conjurerent de ne s'opposer pas aux mouvemens du Saint Esprit, & de n'arrester point le cours de la Providence divine. Ils publierent hautement au sortir du Conclave, que les hommes n'avoient point eû de part à son élection, & qu'il avoit esté visiblement nommé de Dieu pour gouverner l'Eglise.

En 1447.

En effet, il s'en aquita si dignement, que pen-

dant les huit années de son Pontificat il travail- MASACCIO.
la de toute sa force à procurer le repos à l'Italie, à mettre la paix entre les Rois & les Princes Chrestiens, & à regler les choses Ecclesiastiques. Il aimoit les hommes doctes & vertueux ; il leur conféroit les premieres charges, & les benefices les plus considerables ; & par ce choix si judicieux, il taschoit d'encourager tout le monde à mériter de pareilles récompenses, en se rendant dignes par leur science & par leur vertu.

Ce fut sous son Pontificat que les belles lettres & les langues Grecque & Latine, qui avoient esté comme mortes & ensevelies dans l'oubli depuis six cens ans, reprirent une nouvelle vie, & parurent avec leur premier éclat. Il eût tant d'amour pour les sciences, qu'il envoya dans toutes les parties du monde des hommes habiles chercher les livres anciens qui s'estoient égarez par les desordres des guerres, & par l'ignorance des peuples. Il embellit de bastimens & d'ouvrages publics la ville de Rome, & fit faire plusieurs peintures dans le Palais du Vatican. PIETRO DELLA FRANCESCA Florentin fut un de ceux qui travaillerent dans les chambres de ce Palais. Il y fit deux tableaux, qui depuis furent mis à bas, lors que par le commandement de Jules II. Raphaël peignit en leur place le miracle du Saint Sacrement arrivé à Bolsene, & Saint Pierre dans la prison. PIETRO DELLA FRANCESCA.

Je croy, dit Pymandre, qu'on n'avoit pas re-

PIETRO DELLA FRANCESCA.

gret aux ouvrages de Pietro, puis qu'on mettoit en leur lieu ceux d'un si excellent homme. Cependant, repartis-je, il y avoit des testes qui estoient assez belles, & que Raphaël mesme fit copier: mais je croy à dire vray, que ce fut pour garder la ressemblance des personnes de haute qualité que Pietro y avoit peintes. Car on y voyoit Charles VIII. Roy de France, lequel en l'an 1449. fit tenir un Concile à Lyon en faveur de Nicolas V. où ce Roy, l'Empereur & le Concile prierent Felix de se départir de ses prétentions, & de ceder entierement la dignité de Pape à Nicolas, afin de faire cesser le Schisme; ce qu'il fit volontairement, quoy-qu'il y eust plus de neuf ans qu'il possedast cette souveraine charge par l'élection qu'en avoit fait le Concile de Basle, lors qu'il déposa Eugene IV. De sorte que le Pape Nicolas V. avoit fait faire le portrait du Roy, & ceux de plusieurs personnes de marque, en reconnoissance des services qu'ils avoient rendus à l'Eglise en sa personne. Les copies de tous ces portraits que Raphaël gardoit tres-cherement, tomberent aprés sa mort entre les mains de Jules Romain son disciple.

Pietro ayant achevé les ouvrages que le Pape luy avoit commandez, retourna en son païs, où il fit plusieurs tableaux, & laissa quelques éleves qui n'ont pas eû grand nom. Celuy que l'on remarque le plus, est un certain LORENTINO D'ANGELO Aretin, qui finit à Arezzo quelques peintures

LORENTINO D'ANGELO.

peintures que Pietro avoit commencées, & qui estoient demeurées imparfaites par sa mort. Je ne croy pas que ce Lorentino fust un fort habile homme : néanmoins comme Pietro della Francesca estoit sçavant dans les Mathematiques dont il avoit mesme écrit plusieurs livres, Lorentino s'estoit aussi appliqué à cette étude si necessaire aux Peintres. Mais soit qu'il ne fust pas fort bon praticien, il n'eût pas grande réputation, ou du moins il ne tira pas un grand avantage de son travail. On dit qu'il estoit si pauvre, qu'à peine avoit-il de quoy vivre ; & si je vous rapportois ce qu'on a écrit de luy, vous jugeriez qu'il falloit asseûrément qu'il fust fort necessiteux, & peut-estre fort ignorant. LORENTINO D'ANGELO.

Pendant que Pietro della Francesca travailloit à Rome, il y avoit à Florence un bon Religieux de l'Ordre de Saint Dominique nommé Frere JEAN ANGELIC DA FIESOLE, que l'on mettoit au rang des meilleurs Peintres de ce temps-là. Sa réputation estoit si grande, que le Pape Nicolas V. l'appella auprés de luy pour peindre sa Chapelle, & faire quelques ouvrages de miniature dans des Livres d'Eglise. Frere Jean estant à Rome lors que l'Empereur Frederic III. y arriva avec Eleonor fille du Roy de Portugal, & que le Pape leur donna la Benediction Nuptiale, & leur mit la Couronne sur la teste, il fit le portrait de Frederic ; & dans un tableau où il representa quelque chose de la Vie de JESUS-CHRIST, il prit sujet d'y peindre au naturel, le Pape, l'Empereur, & FRERE JEAN ANGELIC.

FRERE JEAN ANGELIC.

plusieurs personnes de qualité. Il y mit aussi Frere Antonin Religieux de son Ordre, & qui par son moyen fut Archevesque de Florence quelque temps aprés.

Car le Pape ayant reconnu que Frere Jean Angelic estoit non-seulement un tres-excellent Peintre, mais un tres-bon Religieux, il voulut luy donner l'Archevesché de Florence qui vint à vaquer. Mais il refusa ce present, qui à tout autre eust paru fort avantageux; & ayant representé à Sa Sainteté avec une humilité sincere, qu'il n'avoit pas les qualitez necessaires à un Pasteur, il la supplia de conferer cette charge si importante à un autre, luy faisant connoistre que Frere Antonin estoit tres-capable de soustenir un si pesant fardeau. Ainsi il trouva moyen de s'en décharger sur les épaules de son ami, auquel le Pape donna cét Archevesché. La nomination que Frere Jean en fit fut tres-avantageuse à l'Eglise de Florence: car ce Prélat y vécut dans une si haute réputation de doctrine & de sainteté, qu'il merita d'estre canonisé aprés sa mort.

Au reste, si nous n'avons pas des ouvrages de Frere Jean Angelic pour les considerer, ce que l'on a écrit de luy est une peinture qui merite d'estre regardée; puis qu'il est encore plus rare de trouver des ouvriers recommandables par leur vertu & par la saintеté de leur vie, qu'il n'est difficile de rencontrer des productions d'esprit dignes d'estre admirées.

Comme il n'y a rien de plus dangereux à une ame qui abandonne toutes les choſes de la terre pour ne penſer qu'aux choſes du Ciel, que la pareſſe & l'oiſiveté ; & que les ſaints Peres ne recommandent rien tant aux perſonnes retirées du monde, que de s'occuper par le travail de leurs mains : ce bon Frere avoit choiſi cét exercice comme le plus conforme à ſes inclinations. Et il l'aimoit d'autant plus, qu'en y employant quelques heures du jour, il trouvoit de quoy s'entretenir dans de ſaintes penſées ; ſes ouvrages meſme luy fourniſſant des ſujets pour élever ſon eſprit à Dieu dans la ſpeculation qu'il faiſoit des beautez de la nature, & des miracles de l'art. FRERE JEAN ANGELIC.

Car Frere Jean eſtoit un veritable Religieux, qui détaché entierement des ſoins & de l'embarras du monde, ſe renfermoit tout en luy-meſme, & ne penſoit en aucune maniere aux choſes du ſiecle.

Il obſervoit ſi exactement ſa Regle, & vivoit dans une ſi grande ſimplicité, qu'un jour le Pape l'ayant arreſté à diſner avec luy, il fit difficulté de manger de la viande, parce qu'il n'en avoit pas la permiſſion de ſon Superieur, ne faiſant pas réflexion ſur l'autorité de celuy qui le traitoit.

Il évitoit toutes les actions qui regardoient les affaires temporelles, hors celles où il pouvoit ſervir les pauvres dans leur neceſſité. Aprés avoir ſatisfait à tous les devoirs auſquels ſa Regle l'obligeoit, il s'occupoit à peindre ; & dans un di-

FRERE JEAN ANGELIC.

vertissement si innocent, il choisissoit toûjours pour son sujet quelque histoire sainte. Ce travail luy estoit si agréable, qu'il le préféroit aux emplois les plus considerables de son Ordre, à cause qu'il y joüissoit de la douceur de la solitude, & du repos de l'esprit.

Si ses amis luy demandoient de ses ouvrages, il les prioit de le faire trouver bon à son Superieur, ne voulant pas disposer de la moindre chose sans sa permission. Enfin comme il fit toûjours paroistre beaucoup d'humilité & de modestie dans toutes ses actions, de mesme l'on vit dans ses tableaux une facilité toute particuliere à bien representer la dévotion & la pieté des Saints; & l'on remarquoit sur leurs visages un air & un je ne sçay quoy de divin que tous les autres Peintres n'exprimoient point si dignement. Il achevoit tous ses ouvrages sur la premiere idée qu'il en avoit conceûë, & jamais ne réformoit ses premieres pensées par de nouvelles. Lors qu'il prenoit le pinceau pour travailler, il se mettoit en priere; & on l'a veû tout baigné de larmes pendant qu'il travalloit à un Crucifix, dans le souvenir qu'il avoit des peines que ce divin Sauveur avoit souffertes sur la Croix.

Ce bon Religieux, aprés avoir ainsi vécu avec beaucoup de saintetè, mourut âgé de 68. ans, & fut enseveli dans l'Eglise de la Minerve à Rome, l'an 1455.

Vous remarquerez, s'il vous plaist, que de tous

les Peintres dont j'ay parlé jusqu'à present, il n'y en pas un qui ait eû l'usage de peindre à huile, & que tous leurs tableaux estoient à fraisque ou à détrempe. Ce n'est pas qu'ils ne connussent bien qu'il manquoit quelque chose à la perfection de cét art, & que leur maniere de peindre estoit tres-imparfaite & tres-incommode, parce qu'ils ne pouvoient pas transporter leurs ouvrages, ni les nettoyer sans se metrre au hasard de les gaster. Cependant ils n'avoient pû encore y trouver de remede, bien que plusieurs d'entre eux eussent employé beaucoup de temps à en faire la recherche: lors qu'en Flandre un Peintre qui estoit en assez grande réputation en ce païs-là, & qui se plaisoit dans les secrets de la Chymie, reconnoissant aussi-bien que les autres l'incommodité qu'il y avoit de travailler à détrempe, s'apperceût, aprés plusieurs essais & diverses experiences, qu'en broyant les couleurs avec de l'huile de noix ou de lin, il s'en faisoit une peinture solide, qui non seulement résistoit à l'eau, mais encore qui conservoit une vivacité & un lustre qui n'avoit pas besoin de vernis. Il vit de plus, que le mélange & les teintes des couleurs se faisant bien mieux avec de l'huile qu'autrement, les tableaux avoient beaucoup plus d'union, plus de force & plus de douceur.

FRERE JEAN ANGELIC.

Comme il fut extrémement joyeux d'avoir fait une découverte si utile & si avantageuse, il acheva plusieurs ouvrages dans cette nouvelle manie-

re ; entre lesquels il y eût un tableau qu'il jugea digne d'estre presenté à Alfonse I. Roy de Naples. Il estoit composé de plusieurs figures assez bien travaillées : mais son coloris tout extraordinaire fut ce qui agréa le plus au Roy, & qui surprit tous les sçavans de ces quartiers-là.

ANTONELLO DA MESSINA.

ANTONELLO DA MESSINA Peintre assez habile, fut un de ceux qui admira davantage ce beau secret. Il avoit étudié à Rome ; & aprés avoir travaillé à Palerme, s'estoit retiré à Messine lieu de sa naissance. Estant venu à Naples pour quelques affaires, il oûït parler du tableau que le Roy avoit receû de Flandre ; & comme il avoit beaucoup de curiosité pour tout ce qui regardoit sa profession, ce que les autres Peintres luy raconterent de la maniere dont il estoit peint, luy fit desirer de le voir. Il s'en alla au Palais, où aprés avoir consideré cét ouvrage, il en fut si touché, qu'il résolut d'abandonner toutes ses affaires, & d'aller jusques en Flandre pour en connoistre l'Auteur, & pour apprendre un si beau secret. Il se mit en chemin ; & lors qu'il fut arrivé chez JEAN DE BRUGE qui en estoit l'inventeur, il n'épargna rien pour aquerir son amitié, & luy fit si bien la cour, qu'il apprit de luy cette nouvelle maniere de peindre.

Il s'arresta en Flandre jusqu'à la mort de son nouveau maistre, aprés laquelle il retourna en Sicile, où il ne demeura pas long-temps : car il s'en alla à Venise, croyant y pouvoir mener une sorte

de vie plus conforme à son humeur. Ce fut-là qu'il fit plusieurs tableaux pareils à ceux qu'il avoit déja faits en Flandre. ANTONELLO DA MESSINA.

Comme il avoit appris de Jean de Bruge le secret de peindre à huile, il y eût aussi un nommé Dominique Peintre Venitien, qui l'obligea par ses caresses, & par l'amitié qu'ils contracterent ensemble, à luy en faire part.

Or comme les Italiens sont redevables à Antonello d'un secret si rare, & par le moyen duquel on a depuis perfectionné tant de beaux ouvrages: ils eûrent beaucoup d'estime pour luy pendant sa vie, & en ont toûjours parlé aprés sa mort.

Alors m'estant un peu arresté; Il me semble, dît Pymandre, que jusques-icy vous n'avez fait mention que des Peintres d'Italie, quoy-qu'il y en eust plusieurs qui travailloient en Flandre, & que ce fut-là qu'on trouva l'invention de peindre en huile, comme vous venez de dire.

Il est vray, repartis-je, que l'art de peindre s'estoit répandu en divers endroits de l'Europe, & que les Flamans ont esté des premiers qui s'y sont attachez avec beaucoup d'amour. Mais les ouvriers & les ouvrages de ce temps-là n'ont pas esté assez recommandables pour en faire conserver la memoire; & ce Jean de Bruge n'a esté mis au rang des excellens, que pour avoir contribué à perfectionner cét art par le secret qu'il trouva d'employer les couleurs avec de l'huile.

Je ne vous rapporteray rien à preſent de luy ni des autres Peintres qui ont travaillé au-deçà les Monts. Je remets à vous en parler quand j'auray achevé ce que j'ay à vous dire de ceux qui ont paru en Italie, dont je ne croy pas devoir interrompre la ſuite.

Cependant, repliqua Pymandre, j'ay penſé pluſieurs fois à vous faire quelque demande ſur le ſujet des Peintres de Flandre. Mais puis que vous ne faites que differer, & que vous me promettez de ſatisfaire là-deſſus ma curioſité, j'attendray patiemment, & j'écouteray avec plaiſir le reſte de voſtre diſcours.

Afin, repartis-je, de ne vous pas ennuyer en m'arreſtant à pluſieurs Peintres Italiens dont les ouvrages ne ſe voyent plus, & qui meſme ont eſté comme effacez par ceux qui ont paru depuis, je vous diray peu de choſe de PHILIPPE LIPPI Florentin, qui pour avoir porté quelque temps l'habit de Carme', fut appellé Frere Philippe. Je prendray ſeulement occaſion de vous faire remarquer en la perſonne de ce Peintre, combien la peinture a de charmes, & qu'elle eſt capable d'adoucir les eſprits meſme les plus barbares, & d'amolir les cœurs les plus endurcis.

FRERE PHILIPPE.

Car un jour que Frere Philippe eſtoit en la Marche d'Ancone, & qu'il s'eſtoit mis avec quelques-uns de ſes amis dans une petite barque pour ſe promener le long des coſtes de la mer, ils ſe trouverent ſurpris par des brigantins Mores, qui les

les mirent tous à la chaisne, & les menerent en Barbarie. FRERE PHILIPPE.

Il y avoit dix-huit mois que Frere Philippe estoit dans l'esclavage, lors qu'il s'avisa un jour de prendre du charbon, & de tracer contre une muraille le portrait du maistre qu'il servoit. Il le representa si bien, & avec les mesmes habits qu'il portoit d'ordinaire, que ce Barbare en fut d'autant plus surpris, qu'il n'avoit jamais veû rien de pareil. De façon qu'admirant ce portrait, il obligea Philippe à luy en faire encore quelques autres, dont il le récompensa bien ; car il luy donna gratuitement la liberté, & le fit conduire seûrement jusques dans Naples.

Lors qu'il y fut établi, il travailla pour le Duc de Calabre, qui fut depuis Alfonse Roy de Naples, & fit ensuite plusieurs tableaux en divers endroits d'Italie. On remarque qu'il a esté le premier qui a peint des figures plus grandes que le naturel.

Il fut aussi employé par le Pape Eugene IV. qui l'estimoit beaucoup à cause de son sçavoir seulement ; car n'estant pas d'une vie fort reglée, il ternit par ses mauvaises mœurs l'honneur qu'il auroit pû meriter par sa science. Il estoit tellement abandonné aux débauches honteuses & aux plaisirs infames, qu'on croit mesme que ce fut la cause de sa mort, & qu'il fut empoisonné par les parens d'une femme qu'il voyoit trop librement, l'an 1438. estant âgé de 57. ans.

ANDRE' DEL CASTAGNO.

Il y avoit encore en ce temps-là ANDRE' DEL CASTAGNO, qui travailla beaucoup à Florence, & qui fut le premier des Peintres de Toſcane qui ſceût la maniere de peindre à huile. Car comme Dominique Venitien qui l'avoit appriſe d'Antonello da Meſſina, & duquel je vous ay parlé, vint à Florence : André del Caſtagno rechercha auſſitoſt ſa connoiſſance, & ne le quitta point qu'il n'euſt appris ſa nouvelle maniere de peindre, que Dominique luy communiqua d'autant plus volontiers, qu'André luy témoignoit une amitié tout-à-fait ſincere. Cependant l'eſtime que les Florentins avoient alors pour les ouvrages de Dominique, fit naiſtre dans l'eſprit d'André une jalouſie ſi horrible, que ſans avoir égard aux obligations qu'il avoit à ce Peintre, ni à l'amitié qu'il luy avoit tant de fois jurée, il réſolut de l'aſſaſſiner.

Un ſoir que Dominique ſe promenoit par les ruës avec une guitarre à la main, ce faux ami s'eſtant déguiſé, alla l'attendre dans un endroit écarté ; & comme il vint à paſſer par là, il mit ſi ſecretement à éxécution ſon déteſtable deſſein, que le pauvre Dominique n'ayant point reconnu ſon meurtrier, & ne ſe doutant en aucune façon de l'horrible perfidie d'André, ſe fit porter chez ce cruel ami, où il mourut entre ſes bras. L'on n'auroit jamais ſceû l'auteur de cét aſſaſſinat, ſi André, par le remors de ſa conſcience, ne l'euſt déclaré luy-meſme lors qu'il ſe vit au lit de la mort.

Ce miserable homme se voyant donc comme en possession de joüir tout seul de l'honneur & des avantages qu'il croyoit luy avoir esté ostez par Dominique, se mit à faire plusieurs ouvrages dans Florence. ANDRE' DEL CASTANO.

Ce fut luy qui travailla à cette funeste peinture que la Republique fit representer contre le Palais du Podesta, lors qu'en l'année 1478. les ennemis des Medicis éxécuterent contre eux une horrible conjuration.

Il y avoit long-temps que les Medicis estoient considerables dans Florence, & qu'ils y paroissoient comme les protecteurs de la liberté, & les ennemis capitaux de la faction des Gibelins. Cosme avoit aquis par sa prudente conduite une autorité si grande dans la ville, qu'il disposoit à sa volonté du Senat & de tout le peuple. C'estoit un homme liberal & magnifique, qui par ses bastimens & ses autres dépenses publiques, secouroit les pauvres, & se rendoit le bienfacteur de toutes les personnes de merite. Estant mort en 1464. il laissa un fils nommé Pierre, qui hérita de son credit & de son autorité, aussi-bien que de ses grandes richesses & de ses nobles inclinations. Ce Pierre eût pour successeur dans l'administration de la République, Laurens de Medicis son fils, qui avec Julien son frere travaillerent beaucoup à la grandeur de l'Estat. Mais comme l'Estat ne pouvoit s'accroistre sans que l'autorité des Medicis s'élevast en mesme temps, leur élevation ne man-

ANDRE' DEL CASTAGNO.

qua pas d'augmenter l'envie de leurs ennemis : de ſorte qu'un nommé Pazzi qui eſtoit le chef de la faction Gibeline, ne pouvant plus ſouffrir leur puiſſance, conjura contre ces deux freres Laurens & Julien.

Il ſçavoit que le Pape Sixte IV. eſtoit leur ennemi, parce que Laurens s'eſtant toûjours oppoſé aux deſſeins que les Papes avoient ſur l'Eſtat de Florence, avoit encore depuis peu preſté de l'argent ſous-main au Seigneur d'Imola, pour empeſcher qu'il ne vendiſt cette ville à Sixte. Ainſi Pazzi, pour mieux autoriſer ſon deſſein, le découvrit au Pape, auquel il fit entendre que les Florentins luy ſeroient fort obligez, ſi par ſon moyen ils pouvoient eſtre delivrez de la tyrannie des Medicis ; & que pourveû que Sa Sainteté vouluſt le favoriſer de ſa protection, & approuver la conjuration formée contre eux, il promettoit de luy livrer dans peu la ville de Florence.

Le Pape écouta volontiers cette propoſition : mais ne voulant pas qu'on cruſt qu'il euſt preſté l'oreille à un ſi laſche attentat, il donna ſecretement la conduite de toute cette affaire à Jeroſme de la Roûere ſon parent.

Les chefs de la conſpiration eſtoient, Frodeſque Salviati Archeveſque de Piſe, & ancien ennemi des Medicis, Franceſque Pazzi, & un Poggio, fils de ce Poggio célebre Orateur ; leſquels appuyez du Cardinal Raphaël de la Roûere, qui alla exprés de Piſe à Florence pour les encourager

par sa presence & par sa dignité, travaillerent à cette entrepriſe ſi importante, dans laquelle ils ne trouvoient aucun obſtacle. ANDRE' DEL CASTAGNO.

Le jour fut pris au Dimanche 26. Avril ; & comme Laurens & Julien entendoient la Meſſe que l'Archeveſque de Piſe célébroit dans l'Egliſe de Sainte Réparée, & dans le temps meſme qu'il levoit la Sainte Hoſtie, les conjurez ſe jetterent ſur eux, tuerent Julien ſur la place, & bleſſerent cruellement Laurens, qui ſe ſauva dans la Sacriſtie.

Auſſitoſt le bruit de cét horrible aſſaſſinat s'épandit dans la ville ; & les amis des Medicis avec tous les citoyens, eſtant accourus pour les ſecourir, ils ſe ſaiſirent de l'Archeveſque de Piſe, qu'ils trouverent couvert d'une jaque de maille, de ce Poggio, & de ceux de leur ſuite, qu'ils pendirent à l'heure meſme aux feneſtres du Palais. Ils prirent enſuite Antoine Volateran, un Preſtre qui avoit frappé Laurens, & Pazzi qui avoit tué Julien, auſquels ils firent ſouffrir le meſme ſupplice.

Monteſicco homme d'eſprit, & qui eſtoit un des principaux de la conjuration, ayant eſté mis à la torture, découvrit tout le complot ; aprés quoy luy & tous ſes complices endurerent le meſme genre de mort que les autres.

Jamais Florence n'avoit veû dans ſes murailles un ſpectacle plus funeſte. Il y eût plus de trois cens conjurez qui furent tuez ſur la place, ou pendus aux feneſtres du Palais. Le Cardinal de la

ANDRE' DEL CASTAGNO.

Roûere s'eſtant jetté à l'Autel, fut ſauvé par les prieres de Laurens, en conſideration du Pape.

Cependant Sixte n'eût pas plûtoſt appris cette nouvelle, qu'il employa les foudres de l'Egliſe, les armes de l'Eſtat Eccleſiaſtique, & celles de Ferdinand Roy de Naples, pour venger la mort de l'Archeveſque & des Preſtres tuez en cette rencontre; & il y eût une guerre contre ceux de Florence, dont pourtant le ſuccés ne fut pas deſavantageux à Laurens. Mais comme cela n'eſt pas du ſujet dont j'ay entrepris de parler, je vous diray ſeulement qu'André del Caſtagno, par l'ordre du Senat, repreſenta au naturel tous ceux de cette conjuration, qu'il prit d'autant plus de ſoin de bien peindre, qu'en cette rencontre il rendoit ſervice aux Medicis, dont il eſtoit créature. Quoyque le tableau qu'il fit, fuſt un tableau aſſez deſagreable, puis qu'on n'y voyoit qu'une multitude de gens pendus: toutefois les ſçavans en l'art de peinture trouverent dans cét ouvrage des choſes qui les ſatisfirent au-delà meſme de tout ce qu'André avoit fait auparavant. Mais ce travail où il avoit pris tant de peine luy aquit un nouveau nom; car depuis ce temps-là on ne l'appella plus *Andrea del Caſtagno*, mais *Andrea de gl' Impiccati*.

Ce Peintre vécut 71. ans, & fut toûjours en eſtime parmi le monde: mais comme l'on apprit à ſa mort le crime horrible qu'il avoit commis en la perſonne de ſon meilleur ami, ce fut

aussi avec la haine & l'indignation publique qu'on l'enterra dans l'Eglise de *Santa Maria la Nuova*, où le pauvre Dominique avoit aussi sa sepulture.

Vasari rapporte qu'il y eût un VITTORE PISANO ou PISANELLO qui travailla sous André del Castagno, & qui finit quelques ouvrages demeurez imparfaits par sa mort; & qu'ensuite le Pape Martin V. passant à Florence l'emmena à Rome. Mais comme Vasari n'est pas toûjours fort exact en ce qu'il écrit, il n'a pas pris garde qu'André a survécu Martin V. de plus de quarante-cinq ans, puis que ce Pape mourut en 1431. & qu'André travailloit encore à Florence en 1478. Ainsi ce ne fut pas ce Pape qui mena le Pisanello à Rome, ou bien cela arriva longtemps devant la mort d'André. Mais sans nous arrester à ces circonstances qui sont peu importantes à nostre sujet, on sçait par les écrits de plusieurs sçavans hommes, que Pisanello estoit estimé tres-bon Peintre & tres-excellent Sculpteur, principalement pour les medailles. Il fit celles de quelques Princes & grands Seigneurs de son temps. Dans une lettre que Paul Jove écrit à Cosme de Medicis, il luy mande qu'entre les medailles qu'il a de la façon de Pisano, il conserve tres-cherement celles d'Alphonse Roy de Naples; du Pape Martin V; de Sultan Mahomet, qui prit la ville de Constantinople en ce temps-là; de Sigismond Malateste; de Nicolo Piccinino fameux Capitaine; de Jean Paleologue, qui fut le penultiéme Em-

PISANELLO.

PISANELLO. pereur Chreſtien de Conſtantinople, & que le Piſano fit lors que cét Empereur ſe trouva au Concile aſſemblé à Florence ſous le Pape Eugene IV.

GENTILE DA FABRIANO. Mais il y eût GENTILE DA FABRIANO, que Martin V. fit travailler à Saint Jean de Latran. Il peignit auſſi dans Sainte Marie Major, proche le tombeau du Cardinal Adimari, une Vierge que Michel Ange eſtimoit beaucoup; & en parlant de Gentil, il avoit accouſtumé de dire que les ouvrages de ſa main convenoient fort bien au nom qu'il portoit. Ce Gentil travailla encore en pluſieurs endroits d'Italie: néanmoins eſtant devenu paralytique ſur la fin de ſes jours, ſes derniers tableaux n'eſtoient pas ſi achevez que ſes premiers. Il mourut âgé de 80. ans.

GOZZOLI. Il y avoit encore en ce temps-là un GOZZOLI

LORENZO COSTA. qui a travaillé à Rome & à Piſe; un LORENZO COSTA de Ferrare, qui a peint à Bologne & à Mantouë, & qui eût pour diſciples Hercule de Ferrare, & le Doſſe, dont il y a dans le cabinet du Roy un tableau repreſentant la Nativité de Noſtre Seigneur.

Afin, me dît Pymandre, de mieux remarquer le progrés de la Peinture, dites-moy, je vous prie, ce que vous avez trouvé de plus excellent dans les ouvrages de ces Peintres que vous avez nommez les derniers.

On peut dire, luy repatis-je, qu'ils travailloient d'une maniere moins ſeche & moins barbare que les premiers. Mais à vous dire le vray, il y a eû

de

de si excellens hommes depuis ceux-là, que je ne me suis jamais gueres appliqué à considerer ce qui reste d'eux. Et vous voyez bien que si je vous en parle, c'est plûtost pour vous faire souvenir de ce qu'ils ont fait, que pour vous faire admirer l'excellence de leurs ouvrages. Mais j'auray bientost lieu de vous entretenir de personnages plus connus & plus sçavans. LORENZO COSTA.

Car du temps que ce Dominique qui fut assassiné par André del Castagno, travailloit à Venise, il avoit pour concurrent JACQUES BELLIN originaire de Venise, & disciple de Gentil da Fabriano. Ce Jacques eût deux fils, JEAN & GENTIL, ausquels ayant appris les principes de la Peinture, ils y réüssirent si heureusement, qu'en peu de temps ils surpasserent de beaucoup celuy qui leur avoit mis le pinceau à la main. JACQUES BELLIN. JEAN & GENTIL BELLIN.

Mais quoy-que ce bon homme ne fust plus capable de les enseigner par l'exemple de ses ouvrages, il ne laissoit pas de les instruire par ses paroles & par ses bons avis. Il les encourageoit autant qu'il pouvoit à s'avancer dans cét art, qui sembloit comme leur tendre les bras, leur mettant sans cesse devant les yeux l'exemple des Peintres de Toscane qui se perfectionnoient de jour en jour.

Aussi ce furent ces deux freres qui eûrent la gloire de faire paroistre dans Venise les plus beaux ouvrages qu'on y eust encore veûs. Comme la

JEAN & GENTIL BELLIN.

République reconnut leur merite, elle crut ne devoir pas perdre l'occasion de leur donner de l'employ. Ayant jugé à propos de representer ce que les Venitiens avoient fait de plus glorieux dans la paix & dans la guerre, on choisit Jean & Gentil pour en faire des tableaux dans la grande salle du Conseil, où l'on fit travailler un certain VIVARINO qui estoit alors en réputation, afin qu'à l'envi les uns des autres ils s'efforçassent à mieux faire.

Le sujet qu'on leur proposa, fut ce qui se passa à Venise lors que le Pape Alexandre III. s'y retira durant la cruelle persecution que luy fit l'Empereur Frederic Barberousse.

Aprés la mort subite d'Adrian IV. arrivée l'an 1159. Alexandre III. ayant esté éleû par les Cardinaux contre le consentement de l'Empereur, il se forma aussitost dans l'Eglise un schisme qui dura seize ans, pendant lequel on vit trois Antipapes se succeder les uns aux autres, & posseder la Chaire de Saint Pierre, qu'Alexandre seul avoit droit de remplir. Car l'Empereur ayant fait élire Octavian citoyen Romain, & confirmer son élection dans une assemblée de Prélats tenuë à Pavie, cét Antipape prit le nom de Victor IV. & monté sur un cheval blanc fut conduit en triomphe par toute la ville, & proclamé Souverain Pontife.

Victor. IV. Paschal III. & Caliste III.

Certes quand je pense aux divers troubles qui ont successivement agité l'Italie, & de quelle ma-

niere les guerres & les desordres ont renversé tout ce qu'elle avoit receû autrefois de grand & de magnifique ; je ne puis que je ne déplore ses malheurs & ses disgraces, & que je ne regrette ce qu'elle a perdu dans la destruction & le bouleversement de tant de Palais & de villes entieres, où nous eussions pû voir encore aujourd'huy des marques de l'ancienne grandeur Romaine. JEAN & GENTIL BELLIN.

Car ce fut au commencement de ce schisme que Milan fut rasée par l'Empereur Frederic, & cette ville si puissante & si riche qui commandoit à tous ses voisins, fut détruite de fond en comble. Il est vray que la grandeur de sa fortune & l'excés de ses prosperitez l'avoient renduë si insolente, qu'elle traitoit toutes les autres villes avec mépris ; & que l'orgueil de ses habitans avoit déja donné sujet à l'Empereur de leur faire la guerre, & de les chastier par de grands tributs qu'il leur imposa, aprés les avoir défaits proche le lac d'Ise, & contraints de souffrir sa domination, l'an 1160.

Cependant au lieu de devenir plus sages par les maux qu'ils avoient endurez, le déplaisir de se voir privez de leur ancienne liberté entretenoit dans leurs cœurs une si forte haine contre Frederic, qu'un jour l'Imperatrice sa femme ayant eû la curiosité d'aller à Milan pour voir cette ville si fameuse, les ressentimens du peuple se réveillerent de telle sorte dans leur ame, & toute la ville s'émeût d'une si horrible maniere contre cette Princesse ; que l'ayant prise, ils la mirent sur

JEAN & GENTIL BELLIN.

une asneſſe, le viſage tourné du coſté de la queuë, qu'ils luy donnerent en main au lieu de bride, & en cét eſtat la promenerent par toute la ville. Mais une ſi haute inſolence ne demeura pas long-temps impunie: car l'Empereur juſtement irrité de l'affront fait à ſa femme, les ayant aſſiegez, & forcez de ſe rendre, raſa leur ville juſques aux fondemens, & à peine épargna-t-il les Egliſes. Ainſi ces miſerables peuples furent contraints de s'enfuir comme des vagabonds, & regardant avec larmes la deſolation de leur ville, reconnurent la grandeur de leur faute, par l'excés de leur chaſtiment.

Et parce que Frederic ne crut pas pouvoir réparer l'injure faite à l'Imperatrice, qu'en couvrant d'opprobre & d'infamie la memoire de ces peuples, il fit labourer la ville par des bœufs, comme un champ de terre, où par indignation il fit ſemer du ſel au lieu de bled. Il y a meſme des Auteurs qui ont écrit qu'aprés tout cela, ceux qui furent pris ne purent ſauver leur vie, qu'à cette condition honteuſe, qu'ils tireroient avec les dents une figue du derriere de l'aſneſſe ſur laquelle ils avoient mis l'Imperatrice; & il y en eût qui aimerent mieux ſouffrir la mort, qu'une ſi grande ignominie. C'eſt de là qu'eſt venu cette ſorte d'injure qui ſe pratique encore aujourd'huy parmi les Italiens, lors qu'en ſe montrant un doigt entre deux autres, ils ſe diſent par mocquerie, *Voilà la figue.* Néanmoins de la ma-

Krantzius lib. 6. hiſt. Sax.

niere qu'ils prononcent cette raillerie, il semble qu'ils luy veulent donner un autre sens encore moins honneste, JEAN & GENTIL BELLIN.

Mais pour revenir à ce qui regarde le Pape Alexandre, aprés avoir esté contraint de quitter l'Italie, de passer en Sicile, de venir en France, & de retourner à Rome; enfin il fut oblige d'en sortir pour se sauver à Venise, où il demeura quelque temps déguisé dans un Monastere en qualité de Cuisinier. Ayant esté reconnu, le Duc & le Senat furent le prendre, & le conduisirent dans l'Eglise de Saint Marc avec grande solennité. C'est cette action qui fait le sujet d'un des tableaux que Jean Bellin peignit dans la sale du Conseil.

Or comme l'Empereur eût appris qu'Alexandre estoit à Venise, il dépescha des Ambassadeurs pour demander qu'on le mist entre ses mains. Mais les Venitiens s'estant déclarez pour le Pape, il envoya aussitost contre eux une armée navalle, dont il donna le commandement à Othon son fils, avec ordre toutefois de ne pas s'engager dans un combat qu'il ne l'eust joint. Ce Prince enflammé de cette ardeur de jeunesse, qui fait souvent faire des actions précipitées, n'eût pas assez de patience pour attendre son pere: il livra la bataille aux Venitiens sur la mer Adriatique, où ayant esté vaincu, il demeura prisonnier.

Cette disgrace obligea Frederic à faire la paix avec le Pape, & Ziano alors Duc de Venise en fut le mediateur.

JEAN & GENTIL BELLIN.

L'on voyoit donc d'un costé de la salle le premier tableau que Gentil Bellin y fit, où il representa le Pape qui donnoit au Doge un cierge beni, pour porter dans la solennité des Processions qui se firent alors. Là il peignit la Place & le Palais de Saint Marc. D'un costé on voyoit quantité de Prélats qui environnoient le Pape, & de l'autre le Doge accompagné des Senateurs & de la Noblesse.

Dans un autre tableau il representa d'un costé, comme l'Empereur receût favorablement les Ambassadeurs de Venise ; & de l'autre il fit voir ce mesme Empereur en colere qui se prépare à faire la guerre. Cét ouvrage estoit d'autant plus agreable, qu'il estoit rempli de plusieurs figures & de divers bastimens fort bien mis en perspectives.

Ce Peintre representa dans le tableau suivant comment le Pape exhorte le Doge & la Noblesse à se bien défendre, lors que pour résister à l'Empereur ils équiperent à frais communs un armement de trente galeres. Alexandre paroissoit assis dans la Place de Saint Marc, environné de plusieurs Seigneurs, & d'une affluence de peuple.

Dans un autre tableau il peignit le Doge couvert de ses armes, qui accompagné de plusieurs Soldats, va recevoir la benediction du Pape. Ce tableau fut estimé un des plus excellens que Gentil eust fait, tant pour l'expression du sujet, que pour la disposition des figures. Néanmoins celuy qui suivoit, & où il avoit representé le combat

naval donné entre l'Empereur & les Venitiens, ne fut pas moins admiré de tout le monde. Car il faisoit voir les galeres de Venise qui attaquoient celles de l'Empereur. On remarquoit la forme des vaisseaux, la multitude des soldats & des matelots, leurs manieres diférentes de combatre & d'agir, le mouvement de la mer, la fureur des vagues, l'agitation des navires, le débris des mats, des rames & des cordages, la cheute des morts, la fuite des vaincus, la douleur des blessez, le courage des victorieux, & généralement tout ce qu'il y a de remarquable dans une pareille occasion, où la diférente fortune des deux partis luy donnoit lieu d'exprimer une infinité de diverses choses. JEAN & GENTIL BELLIN.

Dans le tableau suivant, il peignit de quelle maniere le Pape receût le Doge lors qu'il revint victorieux. On voyoit comme Alexandre luy donna une bague d'or pour épouser la mer, ce qu'ont fait depuis tous ses successeurs pour marque de la veritable & perpetuelle domination que les Venitiens avoient legitimement meritée sur cét élement. Dans un autre endroit de ce mesme tableau, le jeune Othon paroissoit à genoux devant le Pape, que plusieurs Cardinaux & Prélats environnoient. Le Doge estoit un peu à costé accompagné de ses Capitaines & de ses Soldats. Quoyque le Peintre n'eust representé dans cette histoire que les poupes de quelques galeres, on ne laissoit pas néanmoins de reconnoistre celle du Général, où il avoit mis tout au haut une Victoire

JEAN & GENTIL BELLIN.

qui avoit une couronne sur la teste, & qui tenoit un sceptre dans sa main.

Ces peintures ornoient un des costez de la grande Salle du Conseil, & l'autre costé estoit peint de la main de Jean Bellin, horsmis quelques tableaux que le Vivarino y fit pour continuer l'histoire de Gentil, & qui sont ceux-cy.

Le premier representoit le Pape dans sa chaise environné de plusieurs Senateurs. Le Prince Othon estoit à ses pieds, qui s'offrant d'aller luy-mesme trouver l'Empereur son pere pour le porter à faire la paix, s'engage par serment de revenir bientost se mettre entre les mains du Pape & des Venitiens.

La peinture qui suivoit celle-là, faisoit voir comme Othon estant arrivé auprés de Frederic se jette à ses genoux, & luy baise la main; & l'on remarquoit sur le visage de l'Empereur avec combien de joye il recevoit son fils. Cét ouvrage estoit embelli de plusieurs bastimens & de quantité de figures qui representoient au naturel les principaux Seigneurs de Venise qui avoient accompagné le Prince.

Le Vivarino ne put finir que ces deux tableaux, parce qu'il demeura malade, & mourut peu de temps aprés.

Jean Bellin acheva donc le reste de cette histoire, & dans le tableau qui suivoit ceux dont j'ay parlé, il representa le Pape Alexandre dans l'Eglise de Saint Marc, lors que Frederic fut enfin contraint

contraint de s'humilier devant le Succeſſeur des Apoſtres, & de ſoumettre à ſes pieds cette teſte orgueïlleuſe, qui pendant dix-ſept ans avoit ſi cruellement perſecuté le Chef de l'Egliſe. JEAN & GENTIL BELLIN.

L'on voyoit dans cette peinture le Pape qui preſentoit à Frederic ſon pied pour le baiſer; & l'on dit que ce fut dans ce moment qu'Alexandre voyant l'Empereur à ſes pieds, & ſe ſouvenant de tant de peines qu'il avoit ſouffertes, prononça avec quelque ſorte de colere & de reſſentiment ce verſet d'un Pſeaume de David: *Super aſpidem & baſiliſcum ambulabis, & conculcabis leonem & draconem.* A quoy l'Empereur, avec une preſence d'eſprit admirable, & un air grave & riant, luy répondit, *Non tibi, ſed Petro.* Alexandre luy repartit avec plus d'émotion, *Et mihi, & Petro.* Frederic ne repliqua rien pour n'irriter pas davantage le Pape, mais il receût avec humilité la penitence qu'il luy impoſa; & ainſi la paix fut concluë entre eux.

Le tableau qui repreſente cette action eſtoit encore plus beau que les autres, parce qu'on dit qu'il avoit eſté retouché de la main du Titien diſciple de Jean Bellin.

Il y avoit encore trois tableaux qui ſuivoient ce dernier. Dans le premier, on voyoit le Pape diſant la Meſſe dans l'Egliſe de Saint Marc. Dans le ſecond, il eſtoit repreſenté au milieu de l'Empereur & du Doge, auſquels il donnoit à chacun un ombrelle ou paraſol, aprés en avoir réſervé

JEAN & GENTIL BELLIN.

deux pour luy. Et dans le dernier, Jean Bellin avoit peint comment le Pape accompagné du meſme Empereur & du Doge, arriva à Rome l'an 1175. & comment le Clergé & le peuple vinrent le recevoir.

Jean & Gentil firent pluſieurs autres ouvrages tres-conſiderables, deſquels néanmoins je ne vous parleray point. Je vous diray ſeulement que Mahomet alors Empereur des Turcs ayant veû des portraits & quelques autres tableaux de la main de Jean Bellin, dont un Ambaſſadeur de Veniſe luy avoit fait preſent, fut ſi ſurpris de la beauté de ces peintures, qu'il admira comment un homme mortel eſtoit capable de faire un ouvrage qu'il regardoit comme une choſe toute divine. Deſirant d'en voir l'auteur, & de le faire travailler, il écrivit à la République, & la pria de le luy envoyer. Mais parce que Jean eſtoit déja fort âgé, & que les Venitiens ne vouloient pas ſe priver d'un ſi excellent homme, ils firent partir Gentil, qui aprés avoir fait pluſieurs portraits pour le Grand-Seigneur, en receût de tres-grandes récompenſes, & retourna à Veniſe avec des lettres de recommandation à la République, qui luy aſſigna une penſion conſiderable pendant ſa vie.

Pour Jean Bellin, il demeura toûjours à Veniſe, où il finit ſes jours auſſi-bien que ſon frere. Gentil mourut l'an 1501. âgé de 80. ans, & Jean qui le ſurvécut en avoit 90.

Je ſçay bien, dît Pymandre, que beaucoup de

ſçavans hommes ont parlé de Jean avec éloge, entre autres le Cardinal Bembo & l'Arioſte : mais je ne croy pas avoir jamais rien veû de la main de ces Peintres, & je penſe que leurs tableaux ſont rares en ce païs.

L'on voit, repartis-je, dans le Cabinet du Roy les portraits de ces deux freres dans un meſme tableau que Gentil a fait, lors qu'ils eſtoient encore fort jeunes.

Quand Loûïs XI. Roy de France alla à Veniſe, on luy fit preſent d'un Chriſt mort, peint par Jean Bellin, & qui eſtoit dans l'Egliſe de Saint François.

Il y a à Rome dans la Vigne Aldobrandine une Baccanale que ce meſme Peintre avoit commencée pour Alfonſe I. Duc de Ferrare : mais ſa mort l'ayant empeſché de la finir, le Titien y fit un païſage admirable. Il eſt vray que les figures de Bellin paroiſſent d'une maniere ſeche auprés de l'ouvrage du Titien, & on voit que Jean n'avoit pas encore aquis cette tendreſſe & cette belle façon de peindre, qui depuis a rendu la pluſpart des Peintres de Lombardie ſi recommandables.

Cependant ce fut dans ce temps-là qu'il s'établit en Italie deux Ecoles de Peinture qui eſtoient aſſez diférentes l'une de l'autre, quoy-qu'elles euſſent de meſmes principes, & une fin toute ſemblable, ne cherchant qu'à ſe perfectionner davantage. L'une eſtoit l'Ecole de Veniſe & de toute

la Lombardie ; l'autre, l'Ecole de Florence & de Rome. Car bien qu'il y ait encore eû de la différence entre celle de Rome & celle de Florence, ce ne fut néanmoins que du temps de Raphaël que l'Ecole de Rome changea de maniere, & parut comme la plus parfaite & la plus excellente de toutes.

COSME ROSELLI.

Il y avoit donc à Florence COSME ROSSELLI, lequel ayant esté appellé à Rome par le Pape Sixte IV. pour peindre sa Chappelle avec plusieurs autres Peintres, y fit trois tableaux, où il representa Pharaon englouti par les eaux de la mer Rouge, JESUS-CHRIST preschant sur le bord de la mer Tyberiade, & le mesme Sauveur faisant la Cene avec ses Apostres.

Alexandre Boticelle, Dominique Ghirlandaï, l'Abbé de Saint Clement, Luc de Cortone, & Pietre Perugin.

Et parce que le Pape avoit proposé un prix pour celuy qui feroit le mieux, Rosselli qui n'estoit ni abondant en inventions, ni sçavant dans le dessein, pensa qu'il devoit avoir recours à la beauté des couleurs. Il chercha les plus vives, & employa l'azur le plus excellent, qu'il rehaussa encore par l'éclat de l'or qu'il y mit, s'imaginant bien que le Pape qui n'estoit pas assez connoissant dans le dessein, ne jugeroit de ses ouvrages que par leur lustre & la vivacité des couleurs. Ce qui arriva en effet : car Sixte ayant fait découvrir les tableaux de sa Chapelle, ceux que le Rosselli avoit faits le toucherent si fort, que non seulement il les estima incomparablement plus que les autres, mais il obligea mesme les autres Peintres à

retoucher ceux qu'ils avoient faits, voulant qu'ils y missent de l'or & de l'azur, afin de les rendre plus semblables à ceux de Rosselli, dont il ne consideroit pas les autres parties qui estoient beaucoup au dessous de ce que les autres Peintres avoient fait. Il mourut âgé de 68. ans, l'an 1484. COSME ROSSELLI.

Voyez-vous, interrompit Pymandre, combien il est important à un Peintre d'employer toûjours des couleurs qui soient bien vives & bien éclatantes?

Remarquez plûtost, luy repartis-je, combien il importe à un excellent homme d'avoir pour juges de son travail des personnes connoissantes, qui sçachent en quoy consiste la perfection de l'art, & qui ne s'arrestent pas à la superficie des choses.

Il y a peu de gens, reprit Pymandre, capables de cette haute connoissance; & cependant il faut qu'un Peintre fasse des tableaux qui soient agreables à tout le monde.

Je sçay bien, luy dis-je, que tous ceux qui regardent un ouvrage n'en connoissent pas le merite. Mais ne m'avoûerez-vous pas qu'il vaut mieux faire quelque chose dont les sçavans soient satisfaits, que de plaire à une multitude d'ignorans? Vous sçavez bien que le Poëte Antimachus ayant assemblé un jour quantité de personnes pour lire en leur presence une piece qu'il avoit composée, & voyant que ses Auditeurs l'avoient tous quitté, à la réserve de Platon: *Je ne laisseray pas*,

dît-il, *de continuer ma lecture, parce que Platon vaut tout seul des milliers d'Auditeurs*. En effet, un poëme & un tableau sont des productions dont tous les hommes ne sçavent pas le prix, qui dépend de l'approbation d'un petit nombre de personnes sçavantes.

Je croy, repliqua Pymandre en riant, qu'en cette autre rencontre le Pape estoit le Platon de ce Peintre, puis que travaillant pour luy, il ne cherchoit qu'à luy plaire, pour recevoir la récompense qu'il en esperoit. Mais je ne veux pas vous interrompre, ni m'engager dans un parti que je ne pourrois soustenir long-temps avec honneur. Aprés cela Pymandre m'ayant convié de continuer mon discours, je le repris de la sorte.

DOMINIQUE GHIRLANDAÏ. DOMINIQUE GHIRLANDAÏ Florentin fut un de ceux que Sixte IV. employa, & qui dans la mesme Chapelle où le Rosselli avoit travaillé, fit deux tableaux. Dans l'un il representa comme Nostre Seigneur appella Saint Pierre & Saint André, & dans l'autre il y peignit la Résurrection du mesme Sauveur. Il eût pour disciple Michel-Ange; & aprés avoir vécu 44. ans, il mourut à Florence l'an 1493.

D. BARTOLOMEO. GERARDO. ALEXANDRE BOTICELLE. ANDRE' VEROCHIO. Je ne m'arresteray pas à vous parler ni de D. BARTOLOMEO Abbé de Saint Clement, ni d'un GERARDO, ni d'ALEXANDRE BOTICELLE: je vous diray seulement qu'ANDRE' VEROCHIO fut le premier qui moula les visages des personnes mortes pour en garder la ress-

ANDRE' VEROCHIO.

semblance, & qu'il eût pour disciples Pietre Perugin & Leonard de Vinci. Ce dernier fut cause que son maistre quitta entierement la palette & les pinceaux pour s'attacher tout-à-fait à la sculpture. Car comme André Verochio travailloit à un tableau auquel il se faisoit aider par Leonard, celuy-cy, quoy-que fort jeune, fit un Ange si bien dessеigné & si bien peint, qu'il effaçoit tout le reste de l'ouvrage: de sorte qu'André se voyant surpassé par son éleve, résolut de ne plus faire de tableaux.

Il alla à Venise, où la République l'avoit appellé pour faire en bronze une statue équestre qu'elle vouloit élever à la gloire de Barthelemi de Bergame vaillant Capitaine. Comme André eût fait le modelle du cheval, & qu'il commençoit à travailler à la statue que l'on devoit poser dessus; quelques-uns des principaux Senateurs formerent une cabale dans le conseil, pour faire qu'un autre Sculpteur nommé Vellano de Padoüe travaillast à la figure du Capitaine, & qu'André ne fist que celle du cheval. Mais André n'eût pas si-tost appris cette résolution, qu'il rompit la teste & les jambes du modelle du cheval qu'il avoit fait, & sans parler à personne sortit de Venise, & s'en alla à Florence. La Seigneurie se trouvant offensée de son procedé, luy fit témoigner son ressentiment, & mesme usant de menaces, luy fit dire qu'il ne fust pas si hardi que de retourner à Venise, parce qu'elle luy feroit couper le col. A

ANDRE' VEROCHIO.

cela André répondit assez galamment, qu'il s'en donneroit bien de garde, sçachant qu'il n'estoit pas en leur pouvoir de ratacher la teste d'un homme quand ils l'auroient une fois separée de son corps, & encore une teste telle qu'estoit la sienne. Mais qu'il avoit cét avantage sur eux, qu'il pouvoit rejoindre au corps de son cheval la teste qu'il avoit rompuë, & mesme y en mettre une beaucoup plus belle. Cette réponse ne déplût pas aux Venitiens : au contraire elle adoucit leur esprit irrité, & s'estant raccommodez avec André, ils luy firent une composition si avantageuse, qu'estant retourné à Venise, il acheva son premier modelle, & le jetta en bronze. Il ne put néanmoins finir l'ouvrage entier ; car s'estant échauffé & refroidi en travaillant, il demeura malade d'une pluresie dont il mourut âgé de 56. ans.

ANDRE' MANTEGNE.

Mais de tous ces anciens Peintres, celuy qui a le mieux sceû l'art de la Peinture fut ANDRE' MANTEGNE. Il naquit à Padoûë, & lors qu'il n'estoit encore qu'un enfant qui gardoit les brebis dans la campagne, il prenoit plaisir à desseigner. Comme on l'eût mis sous Jacques Squacione pour apprendre à peindre, il employa son temps si utilement, que bientost aprés non-seulement il surpassa son maistre, mais se rendit égal aux Peintres les plus sçavans. De sorte qu'à l'âge de 17. ans il fut choisi par ceux de Padoûë pour faire le tableau du grand Autel de l'Eglise de Sainte Sophie.

Entre

ANDRE' MANTEGNE.

Entre les ouurages qu'il a faits, on eſtime particulierement le triomphe de Ceſar, qu'il peignit à Mantoûë dans une ſalle de Louïs Marquis de Gonzague. Car comme il eſtoit plus ſçavant dans la perſpective que les autres Peintres de ce temps-là, tout ce qu'il peignit eſtoit deſſeigné, & réduit au point de veûë d'une maniere qui n'eſtoit pas ordinaire alors. Auſſi cette peinture plût ſi fort à ce Seigneur, qu'outre les récompenſes qu'il luy donna, il le fit Chevalier de ſon Ordre.

Ce fut aprés qu'il eût fini ce travail que le Pape Innocent VIII. le fit aller à Rome, où il peignit une petite Chapelle qui eſt à *Belvedere*, mais avec tant de ſoin & tant de plaiſir, que cét ouvrage paroiſt de miniature. Auſſi s'attachoit-il beaucoup à finir ce qu'il faiſoit, & ſur tout à mettre exactement tous les corps en perſpective. Vous avez pû voir au Palais Mazarin un Chriſt mort qui paroiſt couché de ſon long, & que l'on voit racourci depuis le deſſous des pieds juſqu'au haut de la teſte. Il y a auſſi une Vierge de ſa façon dans le Cabinet du Roy ; & vous pourriez remarquer dans ce tableau combien les Peintres de ce temps-là s'attachoient particulierement à finir toutes les parties des corps, & meſme celles qui ſont dans l'ombre auſſi bien que celles qui ſont les plus éclairées. Je ne veux pas les priver de la réputation qu'ils ont aquiſe par leurs veilles : mais pourtant les tableaux des grands Peintres qui ſont venus depuis, effacent extrémement leurs ouvrages.

ANDRE' MANTEGNE.

Cependant André Mantegne a merité d'estre mis au nombre de ceux qui ont bien disposé les figures, qui ont dessigné correctement, & qui ont exprimé leurs sujets avec beaucoup de science. Il mourut à Mantoûë âgé de 66. ans.

PHILIPPE LIPPI.

Ce Philippe Lippi qui avoit esté Carme, & duquel je vous parlois tantost, laissa un fils nommé PHILIPPE, qui fut Peintre comme son pere, & qui fit beaucoup d'ouvrages en divers endroits d'Italie.

Pendant qu'il estoit à Florence, il y eût des Peintres & des Sculpteurs qui allerent en Hongrie travailler pour le Roy Matthias Corvinus. Philippe fut sollicité d'estre de la partie: mais aimant mieux demeurer chez luy que d'aller si loin, il se contenta de faire quelques tableaux pour ce Prince, auquel il les envoya avec plusieurs autres raretez. Ce Roy estoit fils de Jean Huniades, autrefois l'effroy & la terreur des Ottomans, & qui dans les fossez de Belgarde fit mourir un si grand nombre de ces Infidelles. Matthias estant parvenu à la Couronne de Hongrie, remporta tant de victoires sur ses ennemis, qu'il s'aquit la réputation d'un des plus grands Princes de son temps. Il avoit une ame vrayement royale, le cœur grand, l'esprit vif, & le jugement solide. Il aimoit les lettres, & les croyoit si necessaires à former un grand Prince, qu'il estimoit que sans elles il estoit presque impossible, quelque experience que l'on eust, de sçavoir jamais ce que les histoires enseignent

& font voir en peu de temps. C'eſt pourquoy il attiroit de toutes parts auprés de luy des perſonnes ſçavantes dans les ſciences & dans les arts, & prenoit tant de plaiſir à s'entretenir avec eux, qu'il aſſiſtoit ſouvent à leurs aſſemblées. PHILIPPE LIPPI.

Si-toſt qu'il avoit quelque moment de loiſir, il l'employoit à lire des hiſtoires, s'enfermant pour cela dans cette magnifique Bibliotheque qu'il avoit fait baſtir à Bude, où il fit un amas de tous les plus rares & plus excellens livres qu'il put rencontrer. Et meſme dans la grande place de la Ville il avoit fait faire des boutiques pour toutes ſortes d'Artiſans qui venoient là, non-ſeulement d'Italie, mais de tous les autres endroits de l'Europe. Il diſoit ſouvent que la grandeur d'un Roy paroiſſoit en trois choſes; à vaincre l'ennemi commun des Chreſtiens, à faire des actions dignes d'eſtre écrites, & à eſtre liberal envers les perſonnes ſçavantes.

Auſſi c'eſtoit ſur ces belles maximes que ce Prince élevoit la gloire de ſon regne; & par le concours de tant de perſonnes extraordinaires qui rempliſſoient ſa Cour, il rendit ſon Royaume ſi poli & ſi floriſſant, qu'on diſoit alors que le Roy Matthias avoit fait d'un Royaume de plomb, un Royaume d'or. Mais lors qu'il penſoit à rendre ſa vie encore plus illuſtre en faiſant une guerre tres-ſanglante contre le Turc, il mourut d'une apoplexie dans la 56. année de ſon âge, aprés avoir glorieuſement regné trente-ſix ans.

PHILIPPI LIPPI. La nouvelle de sa mort fit cesser plusieurs ouvrages que l'on faisoit pour luy à Florence: & ce Gerardo dont je vous ay parlé ayant achevé quelques miniatures qu'il avoit commencées pour ce Prince, Laurens de Medicis les acheta avec d'autres pieces de sculpture & de peinture qu'on avoit faites pour envoyer en Hongrie. Ce Philippe, aprés avoir vécu 45. ans, mourut à Florence le 13. Avril 1505.

PINTURICCHIO. Mais il faut que je vous parle de BERNARDIN PINTURICCHIO qui a peint dans la Librairie du Dome de Siene l'histoire du Pape Pie II. appellé auparavant Eneas Sylvius.

Le Cardinal François Picolomini son neveu qui depuis fut aussi Pape, & porta le nom de Pie III. fit faire cét ouvrage, qui est considerable non-seulement à cause des sujets qui sont historiques & instructifs, mais parce que Raphaël en fit la plus-part des desseins. Quoy-qu'il fust fort jeune en ce temps-là, & qu'il travaillast encore avec le Pinturicchio sous Pietre Perugin leur maistre, on ne laisse pas d'y reconnoistre beaucoup de cette facilité & de cette grace qui paroist dans toutes les choses que Raphaël a faites, & qui rendent celles-cy tres-agreables. Et de vray, elles me plurent si fort en les voyant qu'il me semble les avoir encore devant les yeux, tant elles s'imprimerent alors fortement dans ma memoire. Mais je ne vous en parleray pas, de crainte de vous ennuyer, ayant d'ailleurs assez d'autres ouvrages à vous faire remarquer.

Je vous prie, me dît Pymandre, que cela ne vous empeſche pas d'en rapporter quelque choſe: car je ne doute pas que le recit de ces peintures ne ſoit tres-agreable & tres-divertiſſant. PINTURICCHIO.

Je vous diray donc, repris-je, puis que vous le ſouhaitez ainſi, que dans le premier tableau le Pinturicchio a traité deux ſujets; l'un eſt la naiſſance d'Eneas en l'an 1405. Lon y voit ſon pere Sylvius Picolomini & ſa mere Victoria repreſentez au naturel. Mais pour mieux vous expliquer ces peintures, il faut que je vous marque ſuccinctement quelque choſe de la vie d'Eneas Sylvius.

Comme il avoit un naturel admirable pour toutes les ſciences, il eſtoit encore fort jeune lors qu'il compoſa pluſieurs livres de poëſies Latines & Italiennes. Aprés s'eſtre rendu ſçavant dans les belles lettres, il ſe mit à apprendre le Droit: mais il quitta cette étude pour accompagner Dominique Capranicus lors qu'il paſſa par Siene pour aller au Concile de Baſle ſe plaindre du Pape Eugene qui luy avoit refuſé le chapeau de Cardinal, dont le Pape Martin l'avoit honoré. On voit dans ce tableau comme le Cardinal Capranicus & Eneas ſont en chemin, & comme ils paſſent les Alpes couvertes de neges & de glaçons.

Lors qu'Eneas fut arrivé à Baſle, & qu'il eût fait connoiſtre ſon merite & ſa grande capacité, il ne demeura pas long-temps ſans employ: car s'eſtant attaché à l'Eveſque de Novarre, & enſuite au Cardinal de Sainte Croix, il alla en Flandre

PINTURICCHIO. avec ce Cardinal. Estant de retour à Basle, il fut choisi pour Secretaire du Concile qui se servit de luy dans les negociations les plus importantes.

L'on voit dans le second tableau de cette Librairie comme le Concile l'envoye en qualité de Legat à Strasbourg, à Trente, à Constance, à Francfort, & à la Cour du Duc de Savoye.

Vous sçavez-bien qu'Amedée Duc de Savoye, aprés la mort de sa femme quitta le titre de Duc, & laissa le gouvernement de ses Estats à Louïs son fils: que s'estant retiré dans un lieu nommé Ripaille situé sur le lac de Lausane, avec douze anciens Chevaliers, il s'y établit comme dans une espece d'hermitage. Ils y gardoient toutes les apparences exterieures de solitaires fort devots. Cependant c'estoit un sejour agreable où ils faisoient bonne chere, & vivoient d'une maniere si délicieuse, que de là est venu le mot de *faire ripaille*, pour dire faire une grande chere.

Le Concile de Basle ayant donc déposé Eugene, éleût en sa place ce Duc de Savoye. Il se nomma Felix; & ayant choisi Eneas pour son Secretaire, il l'envoya en qualité de Nonce Apostolique vers l'Empereur Frederic III. Cette Légation fait le sujet du troisiéme tableau que le Pinturicchio a peint dans cette Bibliotheque.

L'esprit & l'humeur d'Eneas furent si agreables à Frederic qu'il l'arresta auprés de luy, luy donna la couronne de Poëte, & le fit l'un de ses Secretaires & Conseillers d'Estat. Aussi Eneas faisoit

paroiſtre tant d'intelligence dans les affaires les plus difficiles où il eſtoit employé, qu'il paſſoit pour un des plus grands hommes de ce temps-là. PINTURICCHIO.

C'eſt dans le quatriéme tableau que le Peintre a repreſenté comme l'Empereur l'envoya vers le Pape Eugene. Ses amis firent ce qu'ils purent pour le diſſuader de ce voyage, parce qu'ils craignoient qu'ayant combatu comme il avoit fait dans le Concile l'autorité d'Eugene, ce Pape n'en euſt du reſſentiment, & ne le fiſt empriſonner quand il ſeroit à Rome. Mais la crainte de ſes amis n'en fit naiſtre aucune dans ſon ame. Il fut trouver le Pape, ſe preſenta devant luy avec un courage intrepide; & lors qu'il eût juſtifié ſa conduite par un diſcours tres-éloquent, il traita du ſujet de ſon Ambaſſade.

Aprés la mort d'Eugene il fut nommé à l'Eveſché de Trieſte par le Pape Nicolas V. & en ſuite à celuy de Siene.

Dans le cinquiéme tableau on voit comme Frederic voulant aller à Rome ſe faire couronner Empereur, envoya Eneas à Talamone qui eſt un port de mer ſur l'Eſtat des Sienois, pour recevoir l'Imperatrice Eleonor qui venoit de Portugal.

La ſixiéme hiſtoire repreſente Eneas qui reçoit les ordres de l'Empereur, pour aller vers le Pape Calixte IV. le porter à faire la guerre au Turc. L'on voit dans un endroit de ce tableau le meſme Pape qui l'envoye traiter de la paix entre les

PINTURICHIO. Sienois, le Comte de Petigliano, & d'autres Seigneurs, laquelle ayant esté concluë, on résolut de porter les armes du costé d'Orient; & ce fut alors qu'Eneas estant retourné à Rome, receût du Pape le chapeau de Cardinal.

Dans le septiéme tableau on remarque comment aprés la mort de Calixte, Eneas fut éleû Pape, & nommé Pie II. l'an 1458.

Lors que la mort de Calixte arriva, Eneas estoit aux bains de Viterbe où il avoit commencé de travailler à l'histoire de Boheme. Mais il quitta les bains & les livres pour se rendre promptement à Rome, & se trouver à la création d'un nouveau Pape. Sa presence estant desirée universellement de tout le monde, chacun fut au devant de luy; & bientost aprés il fut élevé à la dignité de Souverain Pontife.

Aprés avoir rendu graces à Dieu de sa promotion, & donné ordre aux choses qui regardoient l'Estat Ecclesiastique, il tourna toutes ses pensées à la paix, & à l'avancement des affaires de la Chrestienté. Il convoqua un Concile Oecumenique dans la ville de Mantoûë, pour porter les Princes Chrestiens à faire la guerre aux Infideles. Cette action fait le sujet du huitiéme tableau, où le Peintre a representé comme Louïs Marquis de Gonzague le reçoit avec une magnificence extraordinaire.

La Canonisation qu'il fit de Sainte Catherine de Siene Religieuse de l'Ordre de Saint Dominique

minique, est peinte dans le neuviéme tableau. Et dans le dixiéme, qui est le dernier, on y voit la mort de ce Pape, laquelle arriva à Ancone le 16. Aoust 1464. lors qu'ayant par ses soins composé une puissante armée de toutes les forces de la Chrestienté, il en attendoit la jonction pour la faire partir. Le Peintre a representé comment un Hermite de Camaldoli homme de sainte vie, voit dans le mesme moment que le Pape meurt, les Anges qui portent son ame dans le Ciel. PINTURICCHIO.

Outre cela il a peint le convoy qui se fit du corps de Pie, lors qu'on le transfera d'Ancone à Rome, où il a mis une infinité de Prélats & de Seigneurs qui regrettent la mort d'un si grand Pape.

Ce qu'il y a dans tout cét ouvrage de plus digne d'estre remarqué, c'est la quantité de personnes que le Pinturicchio a peintes au naturel qui vivoient de ce temps-là. Et pour ce qui est de la peinture elle est considerable par le soin qu'il a eû de finir beaucoup ses figures, de n'employer que des couleurs fines & éclatantes, & encore de les enrichir d'or dont il a relevé les draperies.

Comme le Pinturicchio avoit travaillé à Rome avec Pietre Perugin du temps du Pape Sixte, il s'estoit fait connoistre à Dominique de la Rovere Cardinal de Saint Clement: ce fut ce qui luy donna occasion de faire plusieurs ouvrages dans le Palais de ce Cardinal. Il fit quelques tableaux à Belvedere sous le Pontificat d'Innocent VIII.

PINTURICCHIO. *Les Italiens nomment* loges *les galeries ou coridors qui servent à communiquer à divers appartemens.*

Entre autres il peignit une loge où il repreſenta les villes de Rome, de Milan, de Genes, de Florence, & pluſieurs autres, & les accompagna de païſages faits de la meſme maniere que les Flamans travailloient alors, car ces ſortes d'ouvrages n'eſtoient pas encore en uſage parmi les Italiens. Néanmoins comme cela parut une choſe nouvelle, tout le monde en fut aſſez ſatisfait. Il fit pluſieurs autres peintures dans le Vatican pendant le Siege d'Innocent; & lors qu'Alexandre VI. eût ſuccedé à Innocent, il choiſit le Pinturicchio pour peindre les appartemens où il demeuroit d'ordinaire, & ceux de la Tour Borgia.

Ce Peintre, pour plaire davantage aux perſonnes qui ne connoiſſent pas l'excellence de cét art, faiſoit de relief tous les ornemens de ſes peintures, & outre cela les enrichiſſoit d'or, afin que ces tableaux euſſent & plus de force & plus d'éclat; & meſme quand il repreſentoit des baſtimens, il les faiſoit relevez comme s'ils euſſent eſté de baſſe taille. Je vous laiſſe à juger de l'effet que cela pouvoit faire, lors qu'on voyoit des choſes qui au lieu de paroiſtre fort éloignées, avançoient beaucoup plus que les figures qui eſtoient peintes ſur le devant du tableau.

Cependant il acheva de la ſorte pluſieurs ouvrages pour Alexandre VI. qui luy fit peindre ſon hiſtoire dans un appartement bas qui regarde ſur le jardin du Vatican. Ce fut là qu'il repreſenta au naturel quantité de perſonnes de marque; entre

autres Isabelle Reine d'Espagne, le Comte de Petigliano, Jean Jacques Trivulce, & Cesar Borgia : & sur la porte d'une des chambres il peignit dans un mesme tableau Julie Farnese en Vierge, & le Pape Alexandre qui l'adoroit. PINTURICCHIO.

Je pourrois vous parler d'une infinité d'autres peintures que le Pinturicchio a faites en divers lieux d'Italie, mais comme cela ne vous seroit qu'ennuyeux, je les passeray sous silence, & vous diray seulement la cause de sa mort comme une chose curieuse à sçavoir.

Estant à Siene, les Religieux de Saint François qui desiroient avoir un tableau de sa façon, luy donnerent une chambre chez eux pour travailler ; & pour le loger plus commodément ils prirent soin d'en oster tous les meubles, hormis une vieille armoire qui leur sembla trop difficile à transporter. Le Pinturicchio qui estoit naturellement fantasque, s'en trouvant embarassé, se plaignit si souvent de l'incommodité qu'il en recevoit, qu'enfin les Religieux résolurent de la mettre ailleurs. Mais en voulant la changer de place, il s'en rompit une piece dans laquelle il y avoit 500. écus d'or cachez. Cela surprit tellement le Pinturicchio, & luy causa un tel déplaisir de n'avoir pas découvert & profité de ce tresor, que ne pouvant penser à autre chose, ni oublier cette perte qu'il croyoit avoir faite, il en mourut de déplaisir environ l'an 1513. âgé de 59. ans.

Il falloit, dît alors Pymandre, que ce Peintre

PINTURICCHIO. euſt beaucoup d'amour pour l'or : & je ne m'étonne plus qu'il prit tant de plaiſir à le voir briller dans ſes ouvrages, où il y avoit ſans doute plus de richeſſe que de ſcience ; car il eſt bien rare qu'un homme qui aime ſi fort les biens de la terre, ait autant de paſſion pour les biens de l'eſprit.

Je n'ignore pas, luy repartis-je, qu'il ne ſoit difficile d'avoir deux grandes paſſions à la fois, & qu'il ne faille que celle qui nous doit porter à devenir ſçavans, commande à toutes les autres : mais je ſçay bien auſſi qu'il n'y a gueres de perſonnes exemptes de l'amour des richeſſes, & que bien des hommes les recherchent pour eux-meſmes, dans le temps qu'ils enſeignent aux autres à les fuir, & à les mépriſer. Néanmoins je vais vous faire voir que s'il y a eû des Peintres capables de ſe faire mourir par avarice, il y en a eû d'aſſez jaloux de leur gloire, pour mourir ſeulement de la douleur qu'ils ont eûë, lors qu'ils ont cru que leur réputation eſtoit diminuée par celle d'un autre.

FRANCIA. FRANÇOIS FRANCIA de Bologne fut un de ceux-cy. Quoy-qu'il euſt une naiſſance fort mediocre, il avoit néanmoins l'ame belle, & les ſentimens généreux. D'abord il apprit à travailler d'orfevrerie, & à peindre d'émail ſur les métaux. Enſuite il ſe mit à graver des coins pour faire des medailles, à quoy il réuſſit ſi bien, qu'il ſe rendit un des plus recommandables en cét art.

Néanmoins comme il avoit l'esprit capable de plus grandes choses, il ne pût s'arrester à un travail où il se voyoit borné, & où il n'avoit pas d'autre occasion de faire connoistre son génie, qu'en gravant des portraits. Il voulut donc s'adonner à peindre. Dessignant fort bien, & ayant pour amis les meilleurs Peintres de ce temps-là, il se fit bientost instruire de quelle maniere il faut employer les couleurs. Il estoit âgé pour lors d'environ 40. ans: mais ni son âge, ni les difficultez qu'il y a de se rendre parfait dans cét art, ne le rebuterent point; au contraire, il travailla avec tant de vigilance & d'amour, qu'il se rendit en peu de temps un des plus excellens Peintres d'Italie. FRANCIA.

Je ne vous parleray point de tous les tableaux qu'il a faits. Je vous diray seulement que pendant qu'il travailloit dans son païs, qu'il y goustoit un doux repos, & joüissoit de la gloire qu'il s'estoit aquise par ses études, Raphaël d'Urbin possedoit dans Rome toute l'estime & toute la réputation qu'un excellent Peintre peut aquerir; de sorte que tous ceux qui venoient rendre visite à Francia ne l'entretenoient d'autre chose que du merite & des ouvrages de Raphaël. Et comme chacun est bien-aise de loüer son païs, ceux de Bologne qui alloient à Rome ne manquoient pas aussi de dire à Raphaël mille biens de Francia, & de faire valoir l'excellence de ses peintures. Ainsi les amis de ces deux grands hommes leur donnoient moyen

FRANCIA. de se connoistre par les images qu'ils en faisoient; & mesme ils leur firent concevoir une estime si particuliere l'un pour l'autre, qu'ils s'écrivirent, & se lierent d'une amitié tres-forte.

Francia entendant toûjours parler des tableaux de Raphaël, avoit une extréme passion d'en voir: mais estant déja vieux & incommodé, il ne pouvoit se résoudre à sortir de Bologne où il vivoit avec beaucoup de douceur, pour aller jusques à Rome, dont il craignoit les incommoditez du chemin.

Or il arriva une rencontre qui le réjoûït extrémement, parce qu'elle luy donnoit moyen de bien voir ce qu'il avoit tant de fois souhaité. Raphaël ayant fait un tableau de Sainte Cecile pour mettre dans une Chapelle à Bologne, il l'adressa au Francia comme à son ami, le priant de vouloir se donner la peine de le placer, & mesme de corriger les defauts qu'il y verroit.

Aussitost Francia tira le tableau de sa caisse avec une joye qui ne se peut exprimer, & le mit dans un jour commode pour le bien voir. Mais il n'eût pas jetté les yeux dessus, que rempli d'admiration, & surpris d'étonnement, il connut combien il estoit inferieur à Raphaël. Il est vray que cét ouvrage est un des plus beaux que Raphaël ait faits. De sorte que le pauvre Francia tout confus & à demi-mort, de voir un tableau dont la beauté surpassoit si fort tous ceux qui sortoient de sa main, & qu'il voyoit autour de luy comme

obſcurcis par l'éclat de celuy-là, le fit porter dans FRANCIA.
l'Egliſe de Saint Jean au lieu où il devoit eſtre poſé.

Et parce qu'il luy ſembla qu'il ne ſçavoit plus rien dans l'art de la Peinture, luy qui avant cela avoit une ſi bonne opinion de ſon ſçavoir, & que de plus ſon âge trop avancé luy oſtoit toute eſperance de rien apprendre davantage: il s'abandonna tellement à la douleur, que s'eſtant mis au lit quelques jours aprés, il ne fit plus que languir; & mourut en peu de temps de melancolie, l'an 1518. âgé de 68. ans.

J'admire, me dit alors Pymandre, les divers mouvemens des hommes & leurs diférentes inclinations, meſme dans ce qui regarde une ſemblable profeſſion. Vous voyez qu'en l'un l'avarice l'excitoit à travailler, & qu'en l'autre le deſir de ſurpaſſer tous ceux de ſa profeſſion eſtoit ce qui luy donnoit de l'émulation. Il eſt vray que ce dernier me paroiſt digne de quelque loûange, puis que l'ambition ſervoit à la grandeur de ſon art: mais l'autre faiſoit ſervir l'art à la paſſion qu'il avoit pour les richeſſes.

Cependant, pourſuivis-je, n'admirez-vous pas auſſi comment les hommes arrivent ſouvent à un meſme but par des chemins diférens? Il y en a que l'amour de la gloire conduit par des voyes plus belles & plus honneſtes: le deſir du gain ou la crainte de la pauvreté mene les autres par des ſentiers plus détournez & des routes plus obſcu-

res, & tous ne laiſſent pas néanmoins d'arriver au lieu qu'ils ſe ſont propoſez, beaucoup de perſonnes meſme ayant aquis du merite & du ſçavoir, en cherchant ſeulement à ſe tirer de l'indigence.

PIETRE PERUGIN.

C'eſt ce qu'on a remarqué dans PIETRE PERUGIN, qui eſtant ſorti de Perouſe ſa patrie dans un eſtat extrémement pauvre & dépourveû de tout ſecours, s'en alla à Florence, où n'ayant pas ſeulement un lit pour ſe coucher, il prit une ſi forte réſolution de ſe perfectionner dans la peinture dont il avoit déja quelques commencemens, qu'il paſſoit les jours & les nuits à étudier. Auſſi aquit-il par ce moyen une ſi forte habitude à travailler, qu'il ne pouvoit eſtre un ſeul moment ſans s'occuper à deſſeigner ou à peindre. Comme il avoit beaucoup ſouffert dans la neceſſité où il s'eſtoit trouvé, il avoit ſans ceſſe devant les yeux l'image affreuſe de ſa miſere paſſée : ainſi, pour n'y pas retomber, il faiſoit des choſes qu'il n'auroit peut-eſtre jamais entrepriſes s'il euſt eû moyen de s'entretenir d'ailleurs.

C'eſt pourquoy il eſt arrivé ſouvent que les biens & les commoditez de la vie ont fermé le chemin de la Vertu à des eſprits capables de grandes choſes, au lieu que la pauvreté les y auroit conduits avec honneur.

Or ce fut la crainte d'eſtre pauvre, & le deſir d'aquerir du bien, qui donnerent tant de courage à Pietre Perugin, qu'il ſe perfectionna dans

son art, & fut un de ceux qui firent les plus beaux ouvrages de son temps. Il est vray qu'il passa les bornes d'une legitime prévoyance, & que son trop grand amour pour les richesses souïlla son ame, & ternit beaucoup sa réputation. Car quoyqu'il eust assez d'affection pour la peinture, on peut dire néanmoins qu'elle n'estoit chez luy que la servante des richesses dont il estoit luy-mesme l'esclave. C'est pourquoy bien qu'on fist estat de ses tableaux, & qu'ils fussent en grande recommandation, on n'avoit pas pour luy toute l'estime qu'on auroit eûë, estant tellement attaché au gain & à l'interest, qu'il eust fait toutes choses pour avoir de l'argent qui estoit son idole. Aussi dit-on qu'il ne connoissoit gueres d'autre Divinité, & que ne croyant point d'autre vie aprés celle-cy, il ne cherchoit qu'à établir toute sa fortune sur la terre. Les grands soins qu'il y apportoit luy firent aquerir beaucoup de biens en peu de temps. Sa plus grande dépense estoit pour sa femme. Estant jeune & belle, il l'aimoit avec beaucoup de passion, & se plaisoit si fort à la voir brave, qu'il prenoit soin luy-mesme de la parer. PIETRE PERUGIN.

Je ne sçay pas si son amour & tous ses soins réussissoient fort bien auprés d'elle : mais je sçay bien qu'il ne fut pas trop aimé de ceux de sa profession, particulierement de Michel-Ange, avec lequel il avoit toûjours quelque diférend.

Quant à ses ouvrages, il y en a une infinité en Italie, & mesme vous pouvez en avoir veû à Pa-

PIETRE PERUGIN. ris. Il fit un Saint Sebastien pour un Bourgeois de Florence, qui le vendit depuis au Roy François I. 400. ducats d'or, & qui estoit estimé un de ses meilleurs ouvrages.

Parmi les tableaux du Roy il y a un Saint Jerosme de sa façon. Sa maniere est seche, mais pourtant meilleure que celle de Verochio qui estoit son maistre. Il a fait de grandes compositions d'histoires, & l'on voit des tapisseries tres-belles & tres-riches qui sont de son dessein.

Ce qui a le plus honoré sa memoire est d'avoir eû pour disciple Raphaël d'Urbin. Enfin, aprés avoir vécu 78. ans, il mourut l'an 1524.

Il y avoit alors dans toutes les villes d'Italie une infinité de sçavans hommes, qui sembloient disputer les uns aux autres l'avantage de peindre le mieux. Je serois trop long si je m'arrestois à vous parler de tous ceux qui entroient en lice: car comme le nombre en estoit fort grand, beaucoup sont demeurez bien loin derriere les autres, qui n'ont eû que l'honneur de s'estre voulu signaler par leurs courages. On voyoit à Verone FRANÇOIS TURBIDO, dit LE MORE, qui a fait de fort beaux portraits. Il mourut en 1521. âgé de 81, an.

LE MORE.

LUC SIGNORELLI. Il y avoit aussi à Cortone un LUC SIGNORELLI, qui peignit à Rome dans la Chapelle du Pape Sixte deux tableaux que l'on estimoit beaucoup plus que ceux des autres Peintres dont je vous ay parlé.

Mais de tous ceux qui ont paru en ce temps-là, il n'y en a point qui ait poſſedé une ſi parfaite connoiſſance de la peinture que LEONARD DE VINCI; & je ne ſçay pas meſme ſi depuis luy il y en a eû d'auſſi ſçavans dans la theorie de cét art. Jamais homme ne receût du Ciel tant de graces enſemble. Il eſtoit bien fait de corps & beau de viſage, & avec cela il conſervoit un air noble & gracieux; mais ſur tout il avoit l'ame belle, & l'eſprit rempli de ſentimens hauts & relevez. Il eſtoit ſi fort & ſi robuſte, qu'il n'y avoit point de mouvement, pour rapide qu'il fuſt, qu'il n'arreſtaſt. On dit que d'une main il tournoit en façon de vis le batant d'une cloche, & ployoit un fer de cheval comme s'il n'euſt eſté que de plomb. Ayant un amour particulier pour les plus beaux arts, il apprit en peu de temps la Muſique, & à joûër de divers inſtrumens. Il aimoit la Poëſie, & faiſoit fort bien des vers; & pour n'ignorer rien de tout ce qu'un jeune homme peut ſçavoir, il s'exerça à monter à cheval, & à tirer des armes. Dans toutes ces choſes où il ne s'adonnoit que comme en paſſant, il y réüſſit néanmoins ſi bien, qu'il ſurpaſſa de beaucoup ceux-meſmes qui en faiſoient une entiere profeſſion. LEONARD DE VINCI.

Il étudia avec grand ſoin l'Anatomie & les Mathematiques, particulierement la Geometrie & l'Optique, comme des parties eſſentielles à la Peinture. Il s'appliqua auſſi à l'Architecture, & travailla fort bien de ſculpture. Mais à meſure

LEONARD DE VINCI.

qu'il s'instruisoit dans les sciences & dans les arts pour se faire grand Peintre, il formoit ses mœurs, & faisoit provision de vertus pour devenir un fort honneste homme. Aussi avoit-il une maniere de traiter avec le monde si douce & si agreable, qu'il charmoit tous ceux qui conversoient avec luy.

Tant de rares qualitez le firent bientost connoistre dans l'Italie; & Louis Sforce, dit le More, alors Duc de Milan, & amateur des beaux arts, l'appella auprés de luy, où il travailla à plusieurs ouvrages.

Ce Duc composa une Academie de Peintres & d'Architectes, dont Leonard eût la direction; & parce qu'il estoit bon ingenieur, & sçavant dans les Mechaniques, ce fut par son moyen & sous sa conduite que l'on fit ce canal qui amene les eaux de l'Adda jusques à Milan; ce qui avoit jusques alors paru une entrepriſe non seulement tres-difficile, mais comme impossible. Cependant il surmonta toutes les difficultez que d'autres y avoient rencontrées, & trouva le moyen de faire monter & descendre les vaisseaux pardessus les montagnes & dans les vallées.

Il estoit grand observateur des choses naturelles, & ne les consideroit pas seulement pour les representer mieux dans ses ouvrages, mais pour en connoistre les causes. En philosophant ainsi sur toutes sortes de sujets, il s'aquit une connoissance si parfaite de son art, qu'il a surpassé tous

les Peintres qui avoient esté avant luy, & a laissé à la posterité des témoignages de son grand esprit, & des marques de ses continuelles études. Vous avez peut-estre veû ce qu'il a écrit sur la peinture dont je vous parlois tantost, & qu'on a donné depuis quelque temps au public. Il avoit fait outre cela plusieurs autres traitez qui ont esté perdus aprés sa mort, ou qui sont entre les mains de personnes qui les gardent secretement. LEONARD DE VINCI.

M. Jabac qui a travaillé si heureusement à faire un amas tres-considerable de Tableaux rares & excellens, dont l'on peut dire qu'il a enrichi la France & orné le cabinet du Roy, a fait aussi un recueïl d'un tres-grand nombre de dessеins de la main des meilleurs maistres. Il y en a entre autres plusieurs qui sont de Leonard, & qu'il conserve cherement. Parmi les Tableaux du Roy l'on en voit trois de ce grand Peintre, sçavoir un Saint Jean au desert, une Vierge & une Sainte Anne, & une autre Vierge à genoux.

Il y a encore de luy dans le cabinet de M. le Marquis de Sourdis une Vierge tenant un petit Jesus entre ses bras. Je ne prétends pas vous en rapporter une infinité d'autres qu'il a faits. Celuy qu'on a le plus estimé, est une Cene qu'il peignit à Milan, où il a representé tant de belles & diférentes expressions sur les visages des Apostres, qu'on regarde ce travail comme son chef-d'œuvre: il y en a une copie dans l'Eglise de Saint Germain de l'Auxerrois qu'on estime beaucoup.

LEONARD DE VINCI.

Auſſi de toutes les parties de la Peinture c'eſtoit celle de l'expreſſion qu'il poſſedoit le plus : car comme il avoit l'imagination vive,& qu'il faiſoit de profondes meditations ſur toutes choſes, il entroit ſi avant dans les paſſions & dans les ſentimens les plus cachez de tous les hommes, & ſe les repreſentoit ſi fort devant les yeux, qu'il ne manquoit jamais de les bien figurer quand il entreprenoit de les peindre.

Comme il ſe formoit toûjours des idées convenables à la dignité de ſes ſujets, il en avoit une ſi belle & ſi haute de l'humanité du Fils de Dieu, que voulant la repreſenter dans cette Cene qu'il fit à Milan, il ne l'acheva point, parce que l'Art & les couleurs ne pouvoient aſſez dignement exprimer ce qu'il s'eſtoit figuré de la beauté & de la Majeſté du Sauveur du monde.

Il eſt vray auſſi que ces grandes idées qu'il avoit de la perfection & de la beauté des choſes, a eſté cauſe que voulant terminer ſes ouvrages au-delà de ce que peut l'Art, il a fait des figures qui ne ſont pas tout-à-fait naturelles. Il en marquoit beaucoup les contours. Il s'arreſtoit à finir les plus petites choſes, & mettoit trop de noir dans les ombres. En cela il ne laiſſoit pas de faire connoiſtre ſa ſcience dans le deſſein & dans l'entente des lumieres, par le moyen deſquelles il donnoit à tous les corps un relief qui trompe la veûë. Mais ſa maniere de travailler les carnations ne repreſente point une veritable chair, comme le Titien

faisoit dans ses tableaux. On voit plûtost qu'à force de finir son ouvrage, & d'y arrester le pinceau trop long-temps, il a fait des choses si achevées & si polies, qu'elles semblent de marbre. LEONARD DE VINCI.

Bien que l'esprit de l'homme soit limité, & qu'il ne puisse posseder toutes choses souverainement, on doit avoir une haute estime pour Leonard, puis qu'il a eû une connoissance si grande de son Art, qu'il n'a fait de fautes que quand il a voulu mettre les choses dans une trop grande perfection.

Estant fort inventif & fort ingenieux à composer des machines, ceux de Milan le prierent de travailler à quelque chose d'extraordinaire & de magnifique, lors que le Roy Louis XII. fit son entrée dans leur ville. Ce qu'il acheva de plus considerable fut la figure d'un lion remplie de ressorts si bien ajustez, qu'aprés avoir marché plusieurs pas devant le Roy, lors qu'il entra dans la salle du Palais, cét Automate s'arresta tout court, & ouvrant son estomac, fit paroistre les armes de France.

Environ un an aprés arriva la défaite du Duc de Milan, qui fut amené prisonnier en France l'an 1500. où il mourut à Loches. Cette disgrace des Sforces, & les troubles qui estoient alors dans la Lombardie, furent cause que l'Academie qui s'estoit établie à Milan pour la perfection des arts, se dissipa peu à peu. Cependant il y avoit des Peintres qui s'estoient rendus excellens sous

LEONARD DE VINCI.

la conduite de Leonard, entre autres François Melzi, Cesar Sesto, Bernard Loüino, André Salario, Paul Lomazzo, & quelques autres Milanois, qui avoient si bien pris sa maniere, que souvent l'on a fait passer leurs ouvrages pour estre de luy-mesme; & j'en ay veû plusieurs de la main des disciples qu'on disoit estre du maistre, afin de les rendre plus considerables, & de plus grand prix.

Pymandre m'interrompant là-dessus, Il est vray, me dît-il, que j'ay remarqué souvent des curieux qui ne considerent les tableaux que quand ils sçavent le nom de ceux qui les ont faits, & ne les estiment que par la réputation de leurs Auteurs, sans regarder ce qu'il y a de bon ou de mauvais.

Ce que vous dites, repris-je alors, est le defaut de ceux qui ne se connoissent point ou que fort peu en peinture. Car les bons Peintres, & les personnes intelligentes dans cét art ne s'informent pas toûjours si exactement du nom de celuy qui a fait un ouvrage qu'on leur montre: ils l'estiment par son propre merite, & selon les beautez qu'ils y remarquent. Vous avez veû, je m'asseure, cét *Ecce homo* d'André Salario, qui est dans le cabinet de M. le Duc de Liancourt. Quoy-qu'il ne soit que du disciple de Leonard, néanmoins on en fait beaucoup plus de cas que de plusieurs autres tableaux qui sont de la main de Leonard. Mais cét abus qui se trouve parmi la pluspart des curieux ne se réformera pas si tost: il semble mes-

me

me qu'il y a quelque sorte de raison de laisser dans l'esprit des moins connoissans l'estime qu'ils ont pour le nom de ces grands hommes, quand ils n'ont pas assez de lumiere pour juger plus particulierement de l'excellence des ouvrages. LEONARD DE VINCI.

Les changemens arrivez à Milan obligerent donc Leonard d'en sortir, & d'aller à Florence. Il y fit plusieurs portraits, entre autres celuy de Lise femme de François Gioconde. C'est celuy-là mesme qui est dans le Cabinet du Roy, & que l'on connoist assez par la Gioconde de Leonard. Cét ouvrage est un des plus achevez qui soit sorti de ses mains. On dit qu'il prit tant de plaisir à y travailler, qu'il fut quatre mois à le faire ; & pendant qu'il peignoit cette Dame, il y avoit toûjours quelqu'un auprés d'elle qui chantoit, ou qui joûoit de quelque instrument, afin de la tenir dans la joye, & empescher qu'elle ne prist cét air melancolique où l'on tombe aisément, lors qu'on est sans action & sans mouvement.

Veritablement, dît Pymandre, si j'ose en dire mon avis, il employa heureusement le temps qu'il y mit, n'ayant rien veû de plus fini ni de mieux exprimé. Il y a tant de grace, & tant de douceur dans les yeux & dans les traits de ce visage, qu'il paroist vivant ; & il semble en voyant ce portrait, que ce soit en effet une femme qui prend plaisir qu'on la regarde.

Il est vray, repartis-je, qu'il paroist assez que Leonard eût un soin tout particulier de le bien

LEONARD DE VINCI.

finir. Aussi le Roy François I. considerant ce tableau comme une des choses les plus achevées de ce Peintre, le voulut avoir, & en paya quatre mille écus.

Vers l'an 1501. ceux de Florence ayant fait choix de Leonard pour peindre dans le Palais la grande Salle du Conseil, il fit un dessein qui fut trouvé admirable; & ce fut en ce temps-là que Raphaël vint la prémiere fois à Florence. Il n'avoit pas encore vingt ans, & sortoit de dessous Pietre Perugin. Mais comme alors on ne parloit que du dessein de Leonard, dont la réputation estoit répanduë par toute l'Italie, il avoit un desir tres-grand de voir cét excellent homme, qui estoit déja âgé de plus de 60. ans.

Raphaël demeura surpris en voyant les ouvrages de Leonard; & l'on peut dire qu'ils furent pour luy comme une lumiere qui éclaira son esprit, & qui luy faisant discerner le bien d'avec le mal, le porta tout d'un coup à quitter cette maniere seche & dure, qu'il avoit appriſe sous Pietre Perugin, & à imiter ces tendresses & cette douceur qu'il remarqua dans les tableaux de Leonard.

Il profita encore beaucoup des diférentes contestations qui arriverent entre Leonard & Michel-Ange, qui n'avoit alors que 29. ans. Car ceux de Florence ayant donné à Michel-Ange un des costez de la Salle où Leonard devoit peindre, afin d'y representer aussi une histoire, Michel-Ange

en fit le dessein; & comme la jalousie se met aisément parmi les personnes d'une mesme profession, elle s'accrut de telle sorte entre ces deux sçavans hommes, qu'ils en devinrent ennemis. Raphaël profitoit de leurs jalousies, parce que les amis de l'un & de l'autre prenoient à tasche de faire voir les perfections ou les defauts de leurs ouvrages, chacun selon le parti qu'il tenoit. LEONARD DE VINCI.

Leonard demeura à Florence jusques en 1513. où il travailla pour plusieurs particuliers. Ce fut en ce temps-là qu'il fit pour un Gentilhomme du Duc de Florence nommé Camille de gli Albizzi, une teste de Saint Jean Baptiste, qui est à present à l'Hostel de Condé dans le cabinet de M. le Prince.

Aprés la mort de Jule II. Leon X. ayant esté créé Pape, Leonard alla à Rome pour rendre ses respects à Sa Sainteté, qui estoit alors le pere & le protecteur des sçavans. Il accompagnoit le Duc Julien de Medicis; & pour le divertir pendant le chemin, il faisoit avec une certaine paste de cire diverses sortes de petits animaux qu'il faisoit voler en l'air, & ensuite descendre à terre. Comme il sçavoit une infinité de secrets, & qu'il estoit fort ingenieux, il prenoit souvent plaisir à divertir ses amis par diverses petites machines qu'il inventoit.

Estant arrivé à Rome, on dit que le Pape luy ayant ordonné de travailler, il se mit aussitost à distiller des huiles pour faire du vernis; ce que

LEONARD DE VINCI.

Leon X. ayant ſceû, il conceût une mauvaiſe opinion de ſon ſçavoir, & dit qu'il ne croyoit pas que Leonard fuſt capable de rien faire de bien, puis qu'il ſongeoit à finir ſon ouvrage avant que de l'avoir commencé.

Cependant l'émulation qui eſtoit toûjours entre Leonard & Michel-Ange, fit que celuy-cy partit auſſi de Florence pour ſe rendre à la Cour du Pape. Et comme leur inimitié cauſoit tous les jours quelques nouveaux diférends, & que les éleves de l'un & de l'autre travailloient ſans ceſſe à diminuer leur réputation : cela déplût de telle ſorte à Leonard, que ſe voyant appellé en France par le Roy François I. qui avoit veû de ſes ouvrages à Milan, il ſe réſolut de quitter l'Italie; & quoy-qu'il euſt plus de 70. ans, il ne voulut pas perdre une occaſion ſi favorable & ſi glorieuſe, comme eſtoit celle de ſervir un ſi grand Prince.

L'eſtime que le Roy eût pour ce ſçavant homme, parut par les careſſes que ce Prince luy fit à ſon arrivée, & par les graces qu'il en receût pendant le peu de temps qu'il vécut. Je croy que vous avez oüi dire que le Roy eſtant allé le viſiter dans ſa maladie, il voulut ſe lever à demi ſur ſon lit, & que penſant témoigner à Sa Majeſté le reſſentiment qu'il avoit de l'honneur qu'elle luy faiſoit, il perdit la parole, & expira entre ſes bras, âgé de 75. ans.

Ne vous ſemble-t-il pas, me dît alors Pymandre, qu'il y a des temps, où plus qu'en d'autres,

il paroiſt des hommes excellens en toutes ſortes de profeſſions ; & meſme que quand les uns ſe ſont ſignalez dans les armes par leur valeur, il y en a d'autres qui ſe ſont rendus recommandables dans les ſciences & dans les arts, par la beauté de leur eſprit, & par la force de leur genie ? Hier vous me fiſtes remarquer que les plus ſçavans Peintres de la Grece vivoient du temps d'Alexandre, & vous m'apprenez aujourd'huy que les plus habiles qui ayent travaillé depuis ces anciens, ont paru dans l'Europe, lors qu'elle eſtoit gouvernée par de tres-grands Princes. Car n'eſtoit-ce pas encore dans ce meſme temps qu'Albert Dure eſtoit en credit, & que le Primatice travailloit à Fontainebleau ?

LEONARD DE VINCI.

Ce ſiecle, répondis-je, produiſit en effet les plus grands hommes que nous ayions eûs dans la ſculpture & dans la peinture, & meſme dans tous les autres arts : car comme il eſt conſtant que le deſſein eſt la ſeule regle qui donne la veritable forme aux beaux ouvrages, on voit que tous ceux de ce temps-là eſtoient conduits par cette regle infaillible qui les a rendus ſi recommandables. Les tapiſſeries, les vaſes d'or & d'argent, les émaux, les vitres & les graveûres d'alors, montrent bien que tous les ouvriers cherchoient à ſe perfectionner dans leur profeſſion. Mais pour voir toutes ces choſes dans leur plus beau luſtre, il faut deſcendre encore un peu plus bas ; & vous reconnoiſtrez qu'elles ont receû leur perfection des Ra-

phaëls, des Jules Romains, & des autres Peintres dont nous n'avons rien dit. Je n'oublieray pas le Primatice Abbé de Saint Martin, qui ne vint en France que long-temps aprés la mort de Leonard; & pour vous satisfaire je parleray d'Albert & des autres sçavans Peintres qui ont travaillé avec estime au-deçà des Monts.

Demeurons donc encore quelque temps dans l'Italie, pour y remarquer que si Florence & Rome possedoient de si excellens Peintres, Venise & les villes de la Lombardie en voyoient aussi croistre, dont la réputation se devoit bientost répandre de toutes parts.

Je croy vous avoir dit que Jean Bellin avoit comme donné le commencement à une maniere de peindre qui s'est beaucoup perfectionnée, & qui a esté toute particuliere aux Peintres de ces quartiers-là. Mais en 1478. GIORGE, qui depuis fut nommé GIORGION, prit naissance à Castel-Franco dans le Trevisan. Non seulement il surpassa de beaucoup Jean Bellin, mais il se rendit si admirable à bien manier les couleurs, qu'il effaça par ses ouvrages celles de tous les autres Peintres qui travailloient alors. Car aprés avoir veû les tableaux de Leonard, il quitta aussitost la maniere seche de ceux qui l'avoient précedé, & apprit par les peintures de cét excellent homme comment il faut perdre & noyer les teintes les unes avec les autres, pour attendrir les carnations, & donner plus de relief aux figures. Il com-

GIORGION.

prit si bien l'art de bien faire paroistre les jours & les ombres, qu'il y joignit encore celuy d'accorder toutes les fortes couleurs ensemble, & de leur conserver cette vivacité & cette fraischeur qui plaist si fort à la veûë. GIORGION.

Il fit plusieurs tableaux en divers lieux d'Italie, particulierement des portraits. Celuy de Gaston de Foix Duc de Nemours, que vous avez veû autrefois dans le cabinet de M. le Duc de Liancourt, & qui est aujourd'huy dans celuy du sieur Jabac, est un des plus beaux qu'il ait faits. Vous pouvez voir aussi dans le mesme lieu deux païsages de sa main. Et dans le cabinet du Roy il y a un tableau de plus de quatre pieds de long, sur trois pieds & demi de haut, composé de plusieurs figures si admirablement peintes, qu'on les prend souvent pour estre du Corege; tant le Giorgion s'est surpassé luy-mesme dans cét ouvrage. Cependant quoy-qu'il fust un tres-bon Peintre, il n'estoit pas néanmoins excellent, ni dans l'invention ni dans l'ordonnance. On ne voit pas mesme de luy beaucoup de grands tableaux, si ce n'est quelque chose à fraisque qu'il a fait à Venise: aussi ne peut-on pas dire qu'il ait esté assez grand desseignateur pour entreprendre de grands ouvrages. Peut-estre qu'il se fust perfectionné davantage s'il eust vécu plus long-temps: mais estant mort à l'âge de 34. ans, l'an 1511. il a cessé de travailler lors qu'on ne fait quasi que commencer à bien juger des choses. Il laissa deux fa-

GIORGION. meux éleves, ſçavoir Sebaſtien de Veniſe, qui fut nommé à Rome Fratel del Piombo; & le célébre Titien, qui n'ayant pas ſeulement égalé ſon maiſtre, mais l'ayant ſurpaſſé de beaucoup, me donnera lieu de vous entretenir de ſon excellente façon de peindre, lors que je vous auray encore parlé de quelques autres.

Alors Pymandre me dit: Comme j'ay ſouvent veû admirer les ouvrages de Giorgion & du Titien, & encore ceux du Corege, ſouffrez que je vous interrompe un moment pour vous demander quelle diférence vous mettez entre ces trois Peintres, & quel avantage les uns ont eû ſur les autres; car je les ay toûjours oûï eſtimer comme les plus excellens de la Lombardie. Cela n'empeſchera pas que vous ne me diſiez enſuite ce qui regarde l'hiſtoire de leur vie & de leurs ouvrages.

Il eſt vray, repartis-je, que ces trois Peintres ont eſté les premiers qui ont mis l'Ecole de Lombardie dans une haute réputation. Le Giorgion, comme je vous ay dit, ſurpaſſa par la beauté & par le maniement de ſon pinceau tous ceux qui l'avoient précedé. Il ſceût ſi bien meſler les couleurs les unes avec les autres, & en ménager la force, que ſes tableaux parurent plus beaux que tous ceux qu'on avoit veûs auparavant. Il diſpoſa, & veſtit ſes portraits d'une maniere avantageuſe; & trouvant l'art de manier les cheveux, il leur donna une moleſſe & un certain tour qui eſt aſſez difficile à bien repreſenter.

Pour

Pour le Titien, non seulement il posseda toutes ces parties qu'il reconnut en son maistre, mais il en eût encore d'autres que le Giorgion n'avoit pas, & qui l'ont mis beaucoup audessus de luy.

Quant au COREGE, sa maniere est diférente de celle du Titien, en ce qu'il n'a pas sceû cette harmonie de couleurs, cette belle conduite de lumieres, & cette fraischeur de teintes si admirable qu'on remarque dans les tableaux du Titien, où il semble qu'on voye du sang dans ses carnations, tant il les represente naturelles. Mais en récompense le Corege a eû l'imagination plus forte, & a desseigné d'un goust beaucoup plus grand & plus exquis; & quoy-qu'il ne fust pas tout-à-fait correct dans son dessein, il y a néanmoins de la force & de la noblesse dans tout ce qu'il a fait. S'il fust sorti de son païs, & qu'il eust esté à Rome, dont l'Ecole estoit beaucoup plus excellente pour le dessein que celle de Lombardie, on ne doute pas qu'il ne se fust formé une maniere qui l'auroit rendu égal à tous les plus grands Peintres de ces temps-là, puis que sans avoir veû ces belles Antiques de Rome, ni profité des exemples que les autres Peintres ont eûs, il s'est tellement perfectionné dans son art, que personne depuis luy n'a si bien peint, ni donné à ses figures tant de rondeur, tant de force, & tant de cette beauté que les Italiens appellent *morbidezza*, qu'il y en a dans les peintures qu'il a faites. Ce qu'il a peint à fraisque au dome de Par-

ANTONIO DA CORREGIO.

ANTONIO DA COREGIO.

me, est un de ses plus grands ouvrages. On voit par le soin qu'il a pris de racourcir toutes ses figures, que c'estoit la partie qu'il croyoit estre la plus difficile. Il y a encore plusieurs peintures de luy dans d'autres Eglises de Parme, parce que c'est la ville où il a toûjours travaillé. Il s'en voit aussi en quelques autres endroits de la Lombardie; mais il est vray que le nombre en est petit, & que de tous les grands Peintres, il est celuy qui en a laissé le moins, à cause, comme je croy, qu'il estoit long-temps à les faire, & qu'il est mort à l'âge de 40. ans, environ l'an 1513. La piece la plus finie que j'aye veûë de luy, est un petit tableau qui estoit à Rome dans le Palais du Cardinal Antoine Barberin. C'est une figure nuë representant un des Disciples de Nostre Seigneur, qui laisse aller son manteau entre les mains des Juifs qui le poursuivent dans le jardin des Olives. Cette peinture m'a paru autrefois si belle, que je ne me souviens pas d'avoir rien veû de pareil.

ANDRE' GOBBE.

Il y avoit de son temps un Milanois nommé ANDRE' GOBBE, qui finissoit beaucoup ses ouvrages, dont le coloris estoit fort agreable. Mais le grand nombre de Peintres qui travailloient à Florence, m'oblige de retourner de ce costé-là, pour vous dire que ce Cosme Rosselli, dont je vous parlois tantost, laissa trois disciples qui eurent assez de réputation. Le premier fut MARIOTTO ALBERTINELLI, qui fit plusieurs tableaux à Florence, & qui ne vécut que 45. ans.

MARIOTTO ALBERTINELLI.

L'autre se nommoit Baccio, autrement Frere Barthelemi de Saint Marc ; & le dernier Pierre de Cosimo.

FRERE BARTHELEMY.

Aprés que BACCIO eût quitté Rosselli, il étudia la maniere de Leonard de Vinci, & en peu de temps il se perfectionna de telle sorte, que Raphaël mesme ne negligea pas d'imiter son coloris, lors qu'il sortit de l'école de Pietre Perugin. Néanmoins Baccio n'estoit pas en réputation de bien desseigner le nud. On remarque qu'il n'a peint de figures nuës qu'un Saint Sebastien ; encore estoit-ce pour montrer qu'il n'ignoroit pas entierement comment il faut representer un corps. Peut-estre que ce fut par un scrupule de conscience qu'il ne fit pas d'autres nuditez ; car il estoit fort dévot, & mesme intime ami du Pere Savonarole, qui preschoit alors à Florence contre les mauvaises mœurs de ce temps-là. Et parce qu'il y avoit dans l'Italie un fort grand desordre, mesme parmi les gens d'Eglise, on y faisoit servir jusques aux plus beaux arts pour satisfaire aux passions les plus déreglées. La Musique & la Peinture qui n'ont rien que de relevé & de divin, estoient comme des esclaves, employées dans des usages profanes & scandaleux, les débauchez s'en servant à chatouïller lascivement leurs oreilles, & à exposer continuellement devant leurs yeux des objets les plus deshonnestes & les plus infames.

Ce fut ce qui obligea ce grand Prédicateur d'employer toute la force de son éloquence à dé-

FRERE BARTHELEMY.

clamer contre les peintures laſcives, contre les airs & les chanſons diſſoluës, & contre les livres de Romans, qui ne traitant que d'amours & d'aventures chimeriques, ne ſervent qu'à corrompre les eſprits, & y gliſſer un poiſon d'autant plus ſubtil, qu'il eſt préparé avec plus d'artifice. Il faiſoit voir combien il eſt dangereux de garder dans les maiſons de ſales nuditez, & de les laiſſer expoſées à la veûë des jeunes gens. Et comme le temps du Carnaval arriva, & qu'en ces jours-là on avoit accouſtumé d'allumer des feux de joye dans les ruës, à l'entour deſquels il ſe trouvoit des hommes & des femmes qui en danſant chantoient des chanſons diſſoluës; le Pere Savonarole qui avoit converti beaucoup de perſonnes par la force de ſes prédications, fit en ſorte qu'il y en eût pluſieurs qui porterent aux lieux meſme où les feux eſtoient allumez, des tableaux & des ſtatues laſcives, & des chanſons & des Romans deshonneſtes, dont ils firent des ſacrifices à Dieu.

Baccio fut un des premiers qui bruſla tous les deſſeins qu'il avoit de cette nature, ce que firent auſſi un nommé Laurens de Credi, & quelques autres Peintres, que l'on appelloit alors par moquerie les Pleureux: de ſorte que ce ſoir-là il y eût un embraſement fameux de tableaux, de ſtatues, de deſſeins & de livres.

Pymandre ſe tournant vers moy, Je m'imagine, me dît-il, que vous reſſentez de la douleur de

cette perte, & que tous ceux qui aiment la peinture n'en aiment pas mieux Savonarole. FRERE BARTHELEMY.

Pour moy, repartis-je, quelque eſtime que j'aye pour les belles choſes, je ne condamne point le zele de ce Religieux. Il avoit moins d'amour pour les ſtatues & pour les tableaux que pour la gloire de Dieu, & croyoit en les mettant dans le feu, détruire autant d'idoles de la vanité & de la concupiſcence de ces hommes charnels. J'avoûë que ceux qui ont une forte paſſion pour la peinture, ne pourroient ſans beaucoup de peine ſe priver de ces beaux ouvrages où l'art a mis ſes derniers efforts. Mais auſſi ceux qui ne l'aiment qu'à cauſe d'elle-meſme, en regardent les traits d'une autre maniere que ceux qui n'ont des tableaux que pour y voir des images deshonneſtes.

Je vous diray meſme en paſſant, que les excellens Peintres peuvent faire des figures dont la nudité n'offenſera point les yeux les plus chaſtes ; & que ce ne ſont pas les plus ſçavans dans ce bel art qui s'arreſtent à repreſenter des figures & des actions ſcandaleuſes. Cependant Baccio ſe contenta de peindre des portraits, & de repreſenter des hiſtoires où il n'y avoit aucunes nuditez.

Bien qu'il ſoit aſſez difficile, interrompit Pymandre, que les ſens ne ſoient pas émeûs lors qu'ils voyent ces peintures laſcives : il eſt certain néanmoins qu'il y a des perſonnes qui portent dans le fond de leur cœur la cauſe de toutes leurs mauvaiſes actions. Et ce tableau où le Pape Ale-

FRERE BARTHELEMY.

xandre VI. avoit fait peindre Julie Farneſe en Vierge, comme vous diſiez tantoſt, luy eſtoit un ſujet peut-eſtre beaucoup plus dangereux que toutes les ſtatues & les autres nuditez dont ſon Palais eſtoit rempli.

Vous parlez, répondis-je, d'un Pape dont la vie a eſté ſi ſcandaleuſe, qu'on n'oſeroit y penſer ſans un reſſentiment de colere & d'horreur. Son exemple avoit tellement corrompu la Cour Romaine, que Dieu ayant ſuſcité Savonarole pour preſcher contre les vices qui la deshonoroient, ſes prédications ne ſervirent qu'à irriter davantage les hommes vicieux, particulierement le Pape qui eſtoit informé de tout ce qu'il diſoit. De ſorte qu'ayant écrit à ceux de Florence de s'en ſaiſir, & de luy faire ſon procés comme à un temeraire & un ſeditieux : un jour que la République eſtoit aſſemblée, il s'y trouva pluſieurs ennemis de Savonarole, entre autres un Cordelier qui ſe mit à diſputer contre luy, & à le traiter d'hérétique & de ſeducteur, offrant meſme de le ſouſtenir juſqu'à entrer dans le feu. Comme Savonarole ne vouloit pas répondre de ſon coſté à de ſi grands emportemens, il ne put empeſcher le zele de ſon compagnon, qui pour ne pas abandonner la verité, s'engagea de la défendre par la meſme voye que le Cordelier la vouloit combatre. Et alors le compagnon du Cordelier fit la meſme offre pour le parti contraire. On arreſta dans l'aſſemblée le jour & le lieu que ces deux Freres devoient ſe pre-

senter, & ils ne manquerent pas de s'y trouver. Mais le Dominiquain ayant apporté avec soy la Sainte Hostie, le Cordelier & la République voulurent qu'il la quittast, disant que c'estoit mettre en compromis la foy que l'on a pour cét auguste Sacrement, laquelle pourroit diminuer dans l'esprit des personnes simples & ignorantes, si l'Hostie venoit à brusler. Ce que le Frere ayant refusé de faire, chacun retourna dans son Convent. FRERE BARTHELEMY.

Mais les ennemis de Savonarole trouvant dans ce refus un nouveau prétexte d'émouvoir la populace contre luy, obtinrent une Commission de la République pour le prendre dans son Monastere. Ce fut alors que Baccio se retira auprés de luy avec cent cinquante de ses amis, pour le défendre, & tascher de luy sauver la vie. Quoy-qu'ils fissent toute la résistance qui leur fut possible, & que dans la violence qu'on employa pour s'en saisir il y eût plusieurs personnes tuées de part & d'autre: toutefois ils ne purent long-temps soustenir l'attaque de ceux qui les assiegeoient de toutes parts, ni empescher que Savonarole & deux de ses compagnons ne fussent pris, & n'endurassent de tres-cruels tourmens avant que d'estre pendus & brustez, comme ils furent ensuite, l'an 1498.

Le peril où Baccio se vit dans cette fascheuse rencontre, luy fit promettre à Dieu de prendre l'habit de Saint Dominique, & d'en faire les

FRERE BARTHELEMY.

vœux; ce qu'il accomplit peu de temps aprés, & se nomma FRERE BARTHELEMY. Il ne laissa pas de s'exercer toûjours dans la peinture; & ce fut depuis qu'il fut Religieux qu'il fit ce tableau de Saint Sebastien dont je vous ay parlé. On dit que l'ayant exposé dans l'Eglise de Saint Marc, les Religieux reconnurent qu'il y avoit quelques femmes à qui la beauté de cette image avoit donné occasion d'offenser Dieu; ce qui fut cause qu'ils l'osterent, & le mirent dans leur Chapitre, où il ne fut pas long-temps, parce qu'ils le vendirent à un particulier qui l'envoya en France. Le Roy Louis XII. eût ce tableau avec un autre composé de plusieurs figures que ce Peintre avoit peint dans l'Eglise de Saint Marc, lors qu'il commençoit à frequenter avec Raphaël. Enfin, aprés avoir fait quelques éleves qui imiterent sa maniere, il mourut le 8. Octobre 1517. âge de 48. ans.

PIERRE DE COSIMO.

Le troisiéme éleve de Rosselli, fut donc ce PIERRE surnommé de COSIMO à cause de son maistre. Comme toutes les personnes n'ont pas de semblables inclinations, on voit aussi que la plupart des Peintres se proposent des sujets fort diférens les uns des autres. Pierre qui avoit un amour pour les choses fantasques, & où l'imagination travaille davantage, representoit ordinairement des Baccanales, afin d'avoir la liberté, en peignant des Faunes & des Satyres, de faire voir des figures & des actions tout extraordinaires.

naires. Il desseignoit des monstres ; & prenoit des corps, & mesme des jours & des ombres, ce qu'il y remarquoit de plus étrange & de moins commun. On le voyoit souvent arresté à considerer dans les animaux, dans les plantes, & dans une infinité d'autres choses, ce qu'il y a de plus particulier, & où il semble que la Nature se joûë quand elle les produit. D'autres fois il demeuroit des heures entieres à regarder des murailles, principalement celles que le temps a rendu pleines de taches ou d'ordures, y cherchant comme dans des nuages ce que le hazard represente de plus bizarre. Son esprit estant toûjours rempli de mille extravagances, il estoit suivi de tous les jeunes hommes de ce temps-là, qui luy faisoient la cour pour avoir des sujets de balets & de mascarades. En effet, il estoit si abondant en ces sortes de choses, qu'encore que les Chars de Triomphe fussent déja en usage dans Florence aux jours de carnaval, ce fut luy néanmoins qui les rendit plus communs, & mieux accommodez qu'ils n'avoient encore esté, & qui sceût disposer les habits, la musique & les autres ornemens selon la nature du sujet, dont la beauté consiste principalement dans l'invention, & dans la bizarrerie des choses qui le composent. PIERRE DE COSIMO.

On parle d'une sorte de mascarade qu'il inventa sur la fin de ses jours, & qu'il rendit considerable par la representation d'un spectacle tout extraordinaire. Un peu avant le carnaval il s'enfer-

PIERRE DE COSIMO.

ma dans une grande ſalle, où il diſpoſa ſi ſecretement toutes les choſes neceſſaires à ſon deſſein, que perſonne ne s'en apperceût.

Le jour des réjoûïſſances eſtant venu, ou plûtoſt la nuit qui ſuivit ce jour, devenant fort obſcure, le Triomphe qu'il avoit préparé commença de paroiſtre dans les ruës de Florence. C'eſtoit un Char peint de noir, & ſemé de croix blanches, & d'os de mort. Il eſtoit tiré par quatre buffles, & tout au haut il y avoit une figure tenant une faulx à la main. Cette figure repreſentoit la Mort qui avoit ſous ſes pieds pluſieurs ſepulcres, d'où ſortoient à demi des corps morts, & tout décharnez. Une infinité de gens veſtus de noir, & couverts de maſques, faits comme des teſtes de mort, marchoient devant & derriere ce Char avec des flambeaux à la main. Comme ces lumieres éclairoient cette machine avec une force ſi juſte, & dans une diſtance ſi bien ménagée, que toutes choſes paroiſſoient naturelles, vous pouvez penſer qu'il n'y avoit rien de plus ſurprenant ni de plus épouvantable.

Je vous avoûë déja, interrompit Pymandre, que l'invention de cette Maſcarade me ſemble fort étrange, & ne tomberoit pas dans l'eſprit de tous les gens qui ne cherchent qu'à ſe divertir.

Ce n'eſt pas tout, repartis-je. Pendant que ce Triomphe cheminoit dans les ruës, on entendoit de temps en temps certaines trompettes ſourdes, dont le ſon lugubre & enroûé ſervoit de ſignal

pour faire arreſter ce Char & tout le cortege qui l'environnoit. C'eſtoit alors qu'on voyoit ces ſepulcres s'ouvrir, & qu'il en ſortoit, comme par une réſurrection, des corps ſemblables à des ſqueletes, qui chantoient d'un ton triſte & languiſſant, un air qui commençoit, *Dolor, pianto, e penitenza*, &c. PIERRE DE COSIMO.

Ce Char eſtoit ſuivi de pluſieurs perſonnes déguiſées en formes de Morts, & montées ſur des chevaux les plus maigres qu'ils avoient pû rencontrer. Ces chevaux eſtoient couverts de houſſes noires avec des croix blanches; & chacun des cavaliers avoit autour de luy quatre eſtafiers auſſi déguiſez en façon de Morts, qui portoient d'une main un flambeau, & de l'autre un étendart de taffetas noir rempli de croix blanches, d'os, & de teſtes de mort.

De ce Char ſortoient dix autres grands drapeaux noirs qui traiſnoient juſques à terre. Aprés que cette troupe avoit fait une poſe, & pendant qu'elle marchoit, tous ceux de la ſuite chantoient d'une voix égale & tremblante, le Pſeaume *Miſerere*.

Vous pouvez bien vous imaginer qu'un triomphe de cette nature mit l'épouvante dans la ville. Car la premiere fois qu'il parut, on ne s'imagina pas qu'un ſujet ſi triſte & ſi lugubre puſt eſtre un divertiſſement de carnaval. Toutefois la nouveauté de l'invention, & la maniere ingenieuſe avec laquelle toutes choſes eſtoient conduites, ne laiſſerent pas de plaire à beaucoup de mon-

PIERRE DE COSIMO.

de, qui admira l'esprit & le caprice de l'Inventeur.

C'est, dît Pymandre, que comme il y a certaines choses aigres & ameres où le gouſt prend quelquefois autant de plaisir qu'à celles qui sont douces & délicates, de mesme dans les passetemps il se trouve certains sujets qui, quoy-que tristes, donnent du plaisir, lors qu'ils sont conduits avec jugement. Ainsi, quoy-que les tragedies representent des actions funestes & fascheuses, elles ne laissent pas de divertir les spectateurs; & mesme, pour demeurer dans des exemples de peinture, j'ay souvent veû des tableaux où il n'y avoit rien que d'affreux & de difforme, qui arrestoient agreablement les yeux, parce que ces sortes de choses estoient representées avec beaucoup d'art.

Il y en a qui ont dit, repris-je, que ce Triomphe si lugubre cachoit un sens mysterieux, & n'avoit esté fait que pour signifier le retour des Medicis, qui alors estoient bannis de Florence. Car il y avoit déja quelques années que Pierre de Medicis n'ayant ni l'esprit ni la prudence de son pere & de ses ayeux, avoit perdu par sa mauvaise conduite cette grande autorité que les Cosmes & les Laurens s'estoient si avantageusement conservée dans la ville de Florence. De sorte mesme qu'au passage que le Roy Louïs XII. fit en Italie l'an 1494. les Florentins obligerent Pierre de Medicis à sortir de leur Estat, & à se sauver avec ses deux freres, Jean Cardinal & Julien. Or leurs

amis souffrant avec douleur un si long exil, se servirent, à ce qu'on prétend, de ce triste spectacle, pour signifier que les Medicis estant morts civilement, devoient bientost ressusciter; & c'estoit dans ce sens qu'ils vouloient qu'on expliquast ces paroles qui estoient dans la chanson : PIERRE DE COSIMO.

Morti siam', come vedete,
Così morti vedrem' voi;
Fummo già, come voi sete;
Voi sarete come noi, &c.

Comme si par là on eust marqué leur retour dans leur maison, & la disgrace de leurs ennemis. Ce qui en effet devoit estre une espece de mort pour leurs ennemis, & une résurrection pour eux.

Mais à vous dire vray, je croy plûtost que comme naturellement les hommes sont portez à rechercher dans les choses passées, des pronostics de ce qu'ils voyent arriver, aussi, aprés le retour des Medicis, leurs amis furent bien-aises de rencontrer dans cette action une espece de prophetie, qui eust prédit le rétablissement de leur autorité. Car en 1512. Jean Cardinal de Medicis, par la faveur du Pape Jule II. rentra dans Florence, dépossa Soderin de sa dictature, regla les affaires de la République à sa volonté, & en donna l'administration à son frere Julien.

Je pourrois en vous parlant de Pierre de Cosimo, rapporter plusieurs autres compositions de mascarades dont il fut l'inventeur; & pour vous

PIERRE DE COSIMO. faire voir combien il estoit fecond en imaginations, vous décrire des tableaux où il ne peignoit que des monstres & des choses grotesques, qu'il faisoit mieux qu'aucun autre Peintre: mais quelque soin que j'apportasse à vous en faire un recit bien exact, cela ne vous divertiroit pas.

Je m'imagine, dît alors Pymandre, qu'un homme dont l'esprit estoit rempli de caprices si étranges, devoit mener une vie bien extraordinaire.

Il est vray aussi, repartis-je, qu'il vivoit d'une maniere fort particuliere, & si je vous avois fait une image de ses principales actions, vous connoistriez que c'estoit un homme dont l'humeur n'estoit pas moins bizarre que les ouvrages. Mais je me contenteray de vous dire qu'aprés avoir *L'an 1521.* vécu 80. ans, on le trouva mort au pied de son escalier. Le plus considerable de ses éleves fut André del Sarte.

RAPHALINO DEL GARBO. *Il mourut l'an 1524. âgé de 58. ans.* RAPHAEL D'URBIN. Je ne vous diray rien d'un autre Peintre que l'on nommoit RAPHAELINO DEL GARBO, qui vivoit en ce temps-là. Je veux à present vous entretenir du grand RAPHAEL, & vous parler de cét homme célébre, qui a surpassé tous ceux qui l'ont précedé, & qui n'a point eû d'égal parmi ceux qui l'ont suivi.

De la maniere, dît Pymandre, qu'on parle de luy, je ne doute pas qu'il n'ait esté le plus grand de tous les Peintres. Cependant j'ay souvent oüi dire à plusieurs personnes, & à vous-mesme, que Michel-Ange a esté le plus sçavant dessеignateur

qui ait jamais esté; qu'il n'y a point de coloris pareil à celuy du Titien; & que personne n'a si bien peint que le Corege. Ainsi Raphaël n'a donc pas possedé ces autres parties aussi excellemment que les Peintres que je viens de nommer. RAPHAEL D'URBIN.

Il me semble, répondis-je, que quand je vous ay parlé d'Appelle qui a passé pour le premier Peintre de l'Antiquité, je vous ay fait remarquer qu'il cedoit à Asclepiodore dans les proportions, & qu'Amphion le surpassoit dans l'ordonnance. Toutefois Appelle estoit encore dans une autre consideration que ces sçavans hommes, par une infinité d'autres parties qu'il possedoit, ne se trouvant personne qui l'égalast dans ce grand sçavoir & cette haute suffisance qui le rendoient incomparable. De mesme l'on ne peut pas dire que Michel-Ange n'ait esté un excellent dessseignateur; que le Titien & le Corege ne fussent admirables dans l'entente des couleurs, & dans la beauté du pinceau: mais Raphaël s'est tellement élevé audessus de tous par la force de son génie, qu'encore que les couleurs ne soient pas traitées dans ses tableaux avec une beauté aussi exquise que dans ceux du Titien, & qu'il n'ait pas eû un pinceau aussi charmant que celuy du Corege; toutefois il y a tant d'autres parties qui rendent ses ouvrages recommandables, que sans avoir égard à tout ce que les autres Peintres ont fait de mieux, il faut confesser qu'il n'y en a point eû de comparable à luy. Car si quelques-uns ont ex-

RAPHAEL D'URBIN.

cellé en une partie de la peinture, ils n'ont sceû les autres que fort mediocrement, & l'on peut dire que Raphaël a esté admirable en toutes.

Pour ce qui est de Michel-Ange, bien que je ne sois pas de ceux qui ont une aversion si forte contre luy, qu'ils ne le croyent pas meriter le nom de Peintre, mais qu'au contraire je l'estime un des grands hommes qui ayent esté : il faut avoûër néanmoins que quelque grandeur & quelque severité qu'il y ait dans son dessein, il n'est point si excellent que celuy de Raphaël, qui exprimoit toutes choses avec une douceur & une grace merveilleuse.

Il ne luy échapoit jamais rien de ce qui pouvoit servir à l'embellissement & à la perfection de ses peintures. Il sçavoit si bien mettre les figures en leur place, que dans la composition de ses tableaux on y voit une beauté d'ordonnance qui ne se rencontre point ailleurs. Il peut bien estre qu'il n'ait point dessigné un nud plus doctement que Michel-Ange; mais son goust de dessigner est bien meilleur, & plus pur. Je sçay bien encore, comme je viens de vous dire, que sa maniere de peindre n'est pas si excellente ni si grande que celle du Corege; & quoy-qu'il ait fort bien entendu la force des lumieres & la beauté des couleurs, il n'a point eû un contraste de clair & d'obscur, ni un choix de teintes aussi fier & aussi net que le Titien. Mais si Raphaël ne possedoit pas ces parties aussi parfaitement que ces

Peintres,

Peintres, il en avoit tant d'autres rares & admirables, que le defaut de celles-là ne paroiſt point parmi un ſi grand nombre de beautez qui brillent dans ſes ouvrages. Il ſçavoit faire choix de ce qu'il y a de plus parfait dans les corps pour en former ſes figures; & quoy-qu'il ne recherchaſt pas tant à y faire paroiſtre de la fierté & de la force, que de la grace & de la douceur, il obſervoit néanmoins certaines choſes qui les rendoient grandes & nobles. En ſorte que dans ce qui regarde le choix des ſujets, la compoſition des ordonnances, la diſpoſition des attitudes, les airs de teſte, les accommodemens des draperies, & tous les ornemens qui peuvent enrichir un ouvrage, il y apportoit tant de ſoin, & y travailloit avec tant d'art & de jugement, que c'eſt par là qu'il a ſurpaſſé tous les autres Peintres. RAPHAEL D'URBIN.

Comme il y a des beautez qui ne conſiſtent pas ſeulement dans la proportion des parties, mais auſſi dans la varieté & dans le contraſte de ces parties les unes auprés des autres, c'eſt de cette varieté agreable & de ce contraſte ſi élegant, que les tableaux de Raphaël reçoivent un éclat merveilleux. Mais outre ces belles qualitez qu'on y remarque, on y voit encore une expreſſion qu'on ne peut aſſez admirer. Comme cette partie eſt compoſée du geſte & de l'action de tous les membres du corps, & particulierement des paſſions qui paroiſſent ſur le viſage, on voit dans toutes ſes figures les actions du corps & les mouvemens

RAPHAEL D'URBIN.

de l'ame si bien exprimez, qu'il n'y a personne qui ne connoisse d'abord tout ce qu'elles veulent representer. Et ce qui est tout particulier à cét excellent homme, c'est qu'on ne voit rien de luy où l'on ne puisse remarquer une sage conduite, une force de jugement, une beauté & une grace admirable: de sorte que non seulement tout y paroist naturel, mais dans un beau naturel.

Je trouve que celuy qui a dit que les hommes se peignent eux-mesmes dans leurs ouvrages, a parfaitement bien rencontré à l'égard de Raphaël. Car on rapporte de luy qu'il sembloit qu'à sa naissance les Graces fussent descenduës du Ciel pour le suivre par tout, & luy servir de fidelles compagnes pendant sa vie; ayant toûjours paru gracieux dans ses actions & dans ses mœurs aussi-bien que dans ses tableaux: de sorte que la douceur, la politesse & la civilité ne rendoient pas sa personne moins chere à tout le monde, que ses peintures rendoient son nom célébre par toute la terre.

Comme je n'ay pas entrepris de faire exactement la vie de tous ces grands Peintres, mais de remarquer seulement la suite & le progrés de la peinture, je ne m'étendray pas à parler de Raphaël, autant qu'un si beau sujet semble le desirer. Je vous diray sa naissance, quelque chose de ses ouvrages, & enfin sa mort précipitée.

Raphaël estoit originaire de la ville d'Urbin, où il vint au monde le jour du Vendredi Saint

de l'année 1483. Il eût pour pere Jean de Santi Peintre de profession; mais qui jugeant bien n'estre pas assez capable pour instruire son fils, dont la beauté de l'esprit parut dés ses premieres années, le mit avec Pietre Perugin, qui estoit alors en grande estime. Ce nouveau disciple ne fut pas longtemps avec son maistre, que non seulement il l'égala dans la science de son art, mais qu'il le surpassa de beaucoup. Il commençoit de donner des marques de la grandeur de son génie, lors que le Pinturicchio, qui estoit son ami, le mena à Siene, où il travailloit dans la Librairie dont je vous ay parlé. Néanmoins Raphaël n'y demeura gueres, & ne fit pas les cartons de tous les tableaux, comme le Pinturicchio eust bien desiré, parce qu'il s'en alla à Florence pour voir ce que Michel-Ange & Leonard de Vinci y faisoient alors. Comme le sejour de Florence ne luy parut pas moins agreable que les desseins de ces deux grands hommes luy semblerent excellens, il résolut d'y demeurer quelque temps, pendant lequel il fit plusieurs tableaux. Ensuite il retourna à Urbin, & de là passa à Perouse où il fit quantité d'ouvrages, & puis revint encore à Florence. Ce fut alors qu'il commença à changer de maniere, en voyant les peintures de Michel-Ange & de Leonard. RAPHAEL D'URBIN.

Je ne doute pas, interrompit Pymandre, que Raphaël ayant l'esprit aussi beau que vous le dites, ne profitast des exemples de tant d'excellens Peintres qui estoient alors à Florence; & que

RAPHAEL D'URBIN.

ces deux grands hommes qui travailloient à l'envi l'un de l'autre, ne luy ſerviſſent d'un puiſſant éguillon pour l'exciter à bien faire.

Il eſt vray auſſi, pourſuivis-je, qu'il ne perdit point de temps, & que de jour en jour il s'avança de telle ſorte, que quittant tout-à-fait ſa premiere maniere, il fit des tableaux d'un gouſt beaucoup meilleur que ſes premiers. Auſſi à meſure qu'il excelloit dans ſon art, ſa réputation augmentoit par toute l'Italie.

Pendant qu'il peignoit tantoſt à Perouſe, tantoſt à Florence, Bramante ſon parent, & l'un des fameux Architectes de ce temps-là, eſtoit employé à Rome par Jule II. Ce Pape faiſant travailler pluſieurs Peintres, Bramante luy propoſa Raphaël pour peindre au Vatican: ce que le Pape ayant agréé, Bramante en écrivit à Raphaël qui partit auſſitoſt pour ſe rendre à la Cour du Pape, où il fut receû avec beaucoup de careſſes. Il trouva quantité d'ouvrages commencez dans le Palais, où pluſieurs Peintres travailloient alors. Il ſe mit à peindre comme eux, & le premier tableau qu'il fit fut celuy qu'on appelle l'Ecole d'Athenes, qui eſt dans la Chambre de la Signature. Enſuite il en peignit un autre dans le meſme lieu, où l'on voit Jeſus-Chriſt, la Vierge, pluſieurs Saints aſſis ſur des nuages, & au deſſous des Docteurs & des Eveſques qui ſont à l'entour d'un Autel ſur lequel le Saint Sacrement eſt expoſé.

Pietro della Franceſca, Luc de Cortone, Pietro della Gatta, l'Abbé de Saint Clement, & le Bramantin, Milanois.

D'un autre coſté il repreſenta l'Empereur Juſ-

tinien qui donne les Loix à des Docteurs pour les examiner. Et dans un autre tableau, il a peint le Pape Grégoire IX, qui donne les Decretales. C'eſt dans ce tableau qu'il a repreſenté au naturel Jule II, le Cardinal Jean de Medicis qui fut le Pape Leon X, & pluſieurs autres perſonnes qui vivoient alors. RAPHAEL D'URBIN.

Je ne vous décriray point plus particulierement toutes ces peintures. Je me ſouviens du plaiſir que vous preniez autrefois à les voir, lors que nous paſſions ſi agreablement des heures entieres dans ces ſalles du Vatican.

Je vous avoûë, dît Pymandre, que la penſée m'en eſt encore tout-à-fait douce; & à preſent que vous m'en parlez, il me ſemble que je voy devant moy ces beaux ouvrages, où tout ignorant que je ſuis, je trouvois tant de charmes que bien ſouvent je vous y arreſtois peut-eſtre plus long-temps que vous n'euſſiez voulu.

Tant s'en faut, repartis-je: je ne les voyois qu'à demi, & il me reſte un ſecret déplaiſir de ne les avoir pas encore aſſez bien conſiderez.

Cependant, continua Pymandre, quoy-que je les aye encore comme devant les yeux, je n'ay pas aſſez de lumiere pour y découvrir toutes les choſes que vous m'y faiſiez remarquer. J'attens donc que vous recommenciez tout de nouveau, & comme ſi nous eſtions encore aſſis ſur les bancs qui entourent ces ſalles, que vous en obſerviez toutes les beautez.

RAPHAEL D'URBIN.

Nostre entretien seroit trop-long, repris-je, s'il falloit m'arrester, comme nous faisions en ce temps-là, sur toutes les diverses choses que nous regardions. Quel soin ne preniez-vous point à considerer jusqu'aux lambris & aux feneſtres de ces chambres?

J'avoûë, dît Pymandre, que j'admirois cette menuiserie, non seulement parce qu'elle est de marqueterie, & faite de pieces de rapport, mais à cause que dans tous les panneaux il y a des perspectives, & une infinité de choses que vous-meſme estimiez assez.

Il est vray aussi, poursuivis-je, que cét ouvrage est fort bien travaillé: car le Pape qui vouloit que la beauté de la menuiserie répondist à l'excellence des peintures, fit pour cela venir de Veronne un Religieux nommé frere Jean, qui pour lors n'avoit point de pareil à bien couper le bois.

C'estoit dans cette meſme chambre dont je viens de parler, que vous regardiez un jour si attentivement les portraits des anciens Poëtes qui sont dans un tableau où le Parnasse est representé; & qu'en considerant particulierement Homere, Virgile, le Dante, Petrarque, & quelques autres, vous nous fistes un sçavant discours sur la diférente maniere d'écrire de ces grands personnages.

Aprés que Raphaël eût achevé cette chambre, il travailla à d'autres ouvrages pour quelques particuliers. Il fit cette célébre Galatée pour un

marchand de Siene nommé Auguſtin Ghiſi, à qui appartenoit le lieu où elle eſt encore à preſent. Il travailla à ce Prophete qui eſt dans l'Egliſe des Auguſtins; & ce meſme Ghiſi luy fit faire ces belles peintures qui ſont à Noſtre-Dame de la Paix. RAPHAEL D'URBIN.

Ne ſont-ce pas, dît Pymandre, ces Prophetes & ces Sybilles que l'on voit à main droite en entrant dans l'Egliſe, & qu'on dit que Raphaël avoit faites ou imitées d'aprés Michel-Ange? C'eſt de ces meſmes figures dont je parle, répondis-je; & il eſt vray qu'en ce temps-là les ennemis de Raphaël publierent par tout qu'il ne les avoit peintes qu'aprés avoir veû ce que Michel-Ange avoit fait au Vatican. Car on ſçavoit bien que Michel-Ange s'eſtant retiré à Florence, pour les raiſons que je vous diray en parlant de luy, Bramante qui favoriſoit Raphaël en toutes choſes, luy donna la clef de la Chapelle-Sixte, pour voir ce que Michel-Ange avoit commencé d'y peindre: ce qui donna lieu de dire qu'il en avoit tiré beaucoup d'inſtruction, parce qu'en effet il changea tout d'un coup de maniere, & donna à ſes figures plus de force & plus de grandeur qu'auparavant. Et Michel-Ange ayant ſceû que c'eſtoit par le moyen de Bramante que Raphaël avoit veû & examiné ſes peintures, il en fut faſché contre luy, croyant qu'il l'avoit fait pour luy nuire. Mais quoy qu'il en ſoit, il eſt vray que les figures qui ſont à Noſtre-Dame de la

RAPHAEL D'URBIN.

Paix, ſont des plus belles que Raphaël ait peintes.

M'eſtant un peu arreſté, Pymandre me dît: Pour moy je trouve Raphaël bien loûable de s'eſtre ſi heureuſement ſervi des choſes qu'il avoit veûës; & quand meſme il auroit dérobé la ſcience de Michel-Ange, c'eſt une eſpece de larcin, qui bien-loin d'eſtre puni, meritoit une récompenſe. Car quoy-qu'on laiſſe à cette heure toutes les chambres du Vatican ouvertes, je ne croy pas qu'il y ait beaucoup de voleurs aſſez habiles, pour faire à l'endroit de Raphaël ce dont on l'accuſoit à l'égard de Michel-Ange, & qui au ſortir de ces lieux aillent faire ailleurs des tableaux qui ſurpaſſent en beauté ceux qui ornent ces grandes ſalles. Les amis de Michel-Ange diront ce qu'il leur plaira au deſavantage de Raphaël: mais pour moy je le tiens en cela un homme merveilleux, s'il eſt vray que pour avoir regardé en paſſant les ouvrages de ſon competiteur, il en ait ſi bien profité, qu'auſſitoſt il en a fait d'autres encore plus excellens. Non, non, on peut dire dans une telle rencontre, que l'imitateur eſt plus à priſer que celuy qu'on imite. Hé quoy, Michel-Ange avoit peut-eſtre travaillé cinquante ans aprés l'antique & le naturel, & s'eſtoit rendu un excellent homme: cela eſt digne d'une grande loûange, je l'avoûë. Mais Raphaël n'a fait que découvrir la toile qui cachoit les ouvrages de Michel-Ange; & à l'heure meſme, en le voulant imiter, il l'a ſurpaſſé

passé de beaucoup : c'est ce qui est digne d'admiration, & quasi incroyable. Et pour moy je trouve que la plainte de Michel-Ange estoit un éloge pour Raphaël, qui faisoit paroistre par là l'excellence de son jugement, & la force de son esprit. RAPHAEL D'URBIN.

Comme Pymandre eût fini ce discours qu'il poussoit avec chaleur, je me mis à sourire, & luy dis : Je voy bien que vous prenez le parti de celuy dont je parle presentement, & que vous donneriez volontiers un arrest décisif contre Michel-Ange, si l'on vous prenoit pour juge de ces deux Peintres. Mais quand je vous diray une autre fois les excellentes parties de Michel-Ange, ne serez-vous point alors pour luy contre Raphael ? Je seray, repliqua-t-il, pour celuy qu'il vous plaira, car j'auray toûjours de l'estime pour tous ceux dont vous direz du bien, & ainsi vous porterez mon esprit de quel costé vous voudrez.

Il faut donc, repartis-je, vous laisser maintenant bien persuadé du merite de Raphaël, qui en effet estoit alors l'admiration de tout le monde. Car ce fut en ce temps-là que s'élevant encore plus haut qu'il n'avoit fait, il acheva cette chambre, qui est la seconde aprés la grande salle. Il y fit l'histoire miraculeuse du Saint Sacrement d'Orviette ; le tableau où Saint Pierre est representé lors que l'Ange le delivre des prisons ; cette autre grande histoire d'Eliodore, qui pilla le Temple de Jerusalem par le commande-

RAPHAEL D'URBIN.

ment d'Antiochus ; & les autres tableaux qui sont dans la voûte de cette chambre.

Le 21. Février 1513.

Il sembloit que la mort de Jule II. qui arriva, deust interrompre le cours de ces beaux ouvrages. Mais Leon X. qui luy succeda, n'ayant pas moins d'amour pour les Arts que son prédecesseur, obligea Raphaël de continuer son travail. Ce fut au commencement de son Pontificat qu'il se mit à peindre ce beau tableau qui est dans la chambre qui suit celle dont nous avons parlé, où il a representé l'histoire d'Attila. Cét ouvrage passe pour estre tout peint de la main de Raphaël, & un des plus beaux qu'il ait faits dans le Vatican. En effet, non seulement l'ordonnance en est admirable, mais toutes les parties de cette composition sont si convenables au sujet, & l'expriment si dignement, qu'il n'y a rien qui ne serve à le perfectionner. La situation du lieu, la Cour du Pape, celle qui accompagne Attila, leurs habits, leurs chevaux, & généralement tout ce qui paroist dans ce tableau est exécuté avec un soin & une conduite merveilleuse. Je croy que vous vous souvenez bien encore de ces deux figures qui sont en l'air avec l'épée à la main. Ce sont celles, me dit Pymandre, qui representent comme Saint Pierre & Saint Paul s'opposent à Attila, & dont le Peintre a enrichi son ouvrage par une licence qu'il a cru luy estre permise.

Quand ce seroit, poursuivis-je, une liberté qu'il auroit prise, je ne croy pas que personne y

puſt trouver à redire, puis qu'elle eſt tres-conforme à ſon ſujet, & de celles qui donnent de l'ornement & de la grace à de ſemblables ouvrages. Mais ce n'eſt pas une choſe que Raphaël ait inventée, puis qu'il y a des Hiſtoriens qui l'autoriſent. Car ils rapportent qu'Attila ayant traverſé les Alpes, deſcendit en Italie avec une armée ſi furieuſe, que comme un torrent elle ravageoit tous les lieux par où elle paſſoit. Il n'y avoit que quarante ans qu'Alaric avoit ſaccagé Rome, lors que ce fleau de Dieu ſe diſpoſoit à faire la meſme choſe, ſans que l'Empereur Valentinien qui regnoit alors puſt réſiſter à un ſi puiſſant ennemi. Mais Dieu qui par des moyens ſecrets & inviſibles prend plaiſir à renverſer les puiſſances qui paroiſſent les plus formidables, ſe ſervit alors de ce qui ſembloit le plus foible & le moins propre pour arreſter les progrés d'un Conquerant ſi redoutable. Les prieres & les ſoumiſſions de Saint Leon furent les ſeules armes qui abbatirent l'orgueïl d'Attila, & qui vainquirent cét ennemi qui ſe croyoit invincible. Car Dieu ayant fait connoiſtre en ſonge à l'Empereur que le ſalut de Rome eſtoit réſervé au Pape Leon, qui ſeul pouvoit s'oppoſer à la fureur de ce cruel Tyran, Valentinien alla trouver ce ſaint Pontife, qui ſe diſpoſa auſſitoſt d'obéïr aux volontez divines. RAPHAEL D'URBIN.

Il ſort de la ville ſans penſer au peril où il s'expoſoit, & accompagné d'un petit nombre d'Eccleſiaſtiques & de citoyens Romains, s'achemi-

RAPHAEL D'URBIN.

na vers l'armée d'Attila. Ce Pape venerable par sa vieillesse & par la sainteté de sa vie, s'estant presenté devant ce Roy, se jetta à ses pieds; & les larmes aux yeux & les sanglots à la bouche, le supplia avec tant d'instance de ne passer pas plus outre, que ce Prince, qui un peu devant portoit la terreur de toutes parts, demeura luy-mesme tout épouvanté, se sentant touché interieurement par une puissance secrette. Il s'adoucit de telle sorte à la voix de ce grand Saint, qu'il arresta son armée, & content d'un petit tribut qui luy fut accordé, retourna sur ses pas, comme si les larmes de Leon eussent formé devant luy une mer capable d'empescher son passage.

Un changement si prompt surprit tous ceux de sa suite, qui ne pouvoient comprendre comment ce Prince s'arrestoit de la sorte à la priere d'un Prestre, aprés avoir surmonté tant d'obstacles, & dans le temps où ils croyoient tous aller joüir dans Rome de la gloire, & des tresors qu'ils avoient recherchez, & comme aquis par tant de sanglantes victoires. Et parce qu'ils ne purent s'empescher de luy témoigner leur étonnement, il leur dit: Qu'il avoit veû à costé du Pape deux vaillans Chevaliers, dont la voix & les regards n'avoient rien d'un homme mortel, lesquels tenant chacun une épée nuë à la main, l'avoient menacé de le faire perir, si résistant davantage aux prieres de Leon, il prétendoit passer outre. Ce fut ce qui fit croire aux Chrestiens que ces deux gé-

néreux combatans estoient Saint Pierre & Saint Paul, qui parurent alors pour la défense de l'Eglise & de la ville de Rome. RAPHAEL D'URBIN.

Cependant admirez, je vous prie, quel estoit l'endurcissement de ce Prince. Cette vision l'épouvante & l'arreste; & néanmoins elle ne touche point son ame, & ne change point sa mauvaise vie. Au contraire, lors qu'il s'en retournoit, & que les principaux de sa Cour luy reprochoient, comme une action honteuse, la paix qu'il avoit accordée au Pape, il leur répondit, se moquant de luy: Qu'ils ne devoient pas s'étonner s'il avoit déferé quelque chose au Roy des bestes, pour qui tous les autres animaux, parlant des Catholiques, avoient de la crainte & de la veneration. Mais cette raillerie pleine d'impieté, & tant de sang qu'il avoit si cruellement répandu, ne demeurerent pas long-temps impunis: car aussitost qu'il fut de retour en Hongrie, il épousa une fort belle Dame nommée Hildide; & dés la premiere nuit de ses nopces, comme il s'estoit rempli de viande & de vin, il luy prit un seignemenr de nez qui le suffoqua.

Or pour revenir à la peinture que Raphaël a faite sur le sujet d'Attila, on y voit Saint Pierre & Saint Paul soustenus en l'air; & l'on remarque sur le visage de ces Apostres une certaine fierté, & une hardiesse que le zele de la gloire de Dieu répand d'ordinaire sur le front de ceux qui sont émeûs d'une sainte colere. Pour Attila, on le voit

RAPHAEL D'URBIN.

tout surpris & tout épouvanté, ayant devant luy des ennemis si redoutables. Il les regarde avec un visage effrayé, & se détournant le corps en levant en mesme temps les mains en haut, il semble qu'il veuïlle fuir & parer leurs coups. Il ne paroist pas moins d'effroy dans l'action que fait son cheval. Raphaël a pris plaisir de bien peindre ce cheval, & quelques autres qui sont dans ce tableau. Il y en a un isabel & blanc qui semble s'emporter. On voit comme le cavalier qui est dessus s'efforce de le retenir. Ce cavalier est vestu de ces sortes d'habits faits en forme d'écailles, & tels qu'il y en a dans la Colomne Trajane: car ce sçavant Peintre ne manquoit jamais de faire servir les choses que l'Antiquité luy fournissoit, quand il trouvoit occasion de les placer à propos, & qu'elles convenoient bien à son sujet.

La plus grande liberté que Raphaël a prise, est de n'avoir pas peint dans ce tableau l'humilité avec laquelle Saint Leon alla trouver Attila: car il est bien vray qu'il n'avoit pas un appareil aussi pompeux qu'il le represente. Il estoit vestu de ses habits Pontificaux; il avoit sa Mitre sur sa teste, & faisoit porter devant luy une Croix d'argent: mais ces grands manteaux, cette pourpre, & cette suite d'estafiers n'estoit point alors en usage.

En 234.

Bien que dés le temps du Pape Pontien, il y eust trente-six Prestres dans Rome que l'on nommoit Cardinaux, toutefois le titre de Cardinal

n'estoit pas une qualité éminente comme elle est aujourd'huy. Ce ne fut que sous Sergius IV. que les Cardinaux commencerent à recevoir de plus grands honneurs: encore n'ont-ils esté distinguez dans l'Eglise par ces titres & ces marques extraordinaires, que du temps d'Innocent IV. qui ordonna que dans les ceremonies ils iroient à cheval, & porteroient des chapeaux rouges pour signifier qu'ils estoient prests de répandre leur sang pour la défense de l'Eglise. Mais Paul II. qui a surpassé tous ses prédecesseurs en magnificence dans son train, dans ses habits & dans sa thiare enrichie de perles, de diamans, & d'autres pierreries d'un prix inestimable, voulant aussi augmenter la pompe des Cardinaux, leur fit porter la robe rouge avec cette sorte de cape qu'ils mettent pardessous leurs chapeaux dans les cavalcades. Comme Raphaël, pour representer Saint Leon, a peint Leon X. & plusieurs Cardinaux qui vivoient alors, il a voulu les faire paroistre avec leur éclat & leur magnificence ordinaire, & non pas dans cette premiere simplicité chrestienne où estoit le Pape Saint Leon & les Prestres qui l'accompagnoient.

RAPHAEL D'URBIN.

En 1242.

Créé Pape en 1464.

C'estoit en ce temps-là que Raphaël fit cette Vierge que vous avez veûë dans le Palais Farnese, ce beau portrait de Leon X. accompagné du Cardinal Jule de Medicis & du Cardinal de Rossi, & une infinité d'autres tableaux que l'on transportoit en plusieurs lieux d'Italie; & comme ses

RAPHAEE D'URBIN.

biens augmentoient de meſme que ſa réputation, il fit baſtir ſa maiſon qu'on voit *in Borgo*.

Mais le merite de cét excellent homme n'eſtoit pas renfermé ſeulement dans l'Italie : le bruit de ſon nom avoit paſſé les Alpes, & s'eſtoit répandu en France, en Flandre, & en Allemagne. Ce fut ce qui porta Albert Dure, tres-excellent Peintre Allemand, à rechercher ſon amitié, & pour gage de la ſienne, luy envoya ſon portrait avec toutes les pieces qu'il avoit gravées.

Raphaël ayant veû les eſtampes d'Albert, réſolut de faire auſſi graver quelques-uns de ſes deſſeins, connoiſſant bien qu'il n'y a rien de plus avantageux, pour montrer à tout le monde ce qu'un ſçavant homme peut produire, & meſme pour multiplier ſes ouvrages preſque à l'infini.

Il fit donc apprendre à graver à Marc-Antoine de Boulogne, qui ſous ſa conduite mit au jour le martyre des Innocens, un Neptune, une Cene, & pluſieurs autres pieces. On vit enſuite un autre Marc de Ravenne, & Auguſtin Venitien, qui graverent auſſi d'aprés Raphaël. Et Ugo da Carpi homme ingenieux, & plein de belles inventions, s'eſtant mis à graver ſur le bois, trouva le ſecret de faire paroiſtre dans les eſtampes, les demi-teintes, les ombres & la lumiere, comme dans les deſſeins qui ſont lavez de clair & d'obſcur. Nous ſommes redevables à ces premiers Inventeurs de la graveûre de tant de choſes que l'on a miſes au jour depuis ce temps-là, & que nous n'aurions

jamais

jamais eûës, puis que dans ce beau recueïl d'estampes que M. de Marolles Abbé de Villeloin a pris soin de faire avec une dépense considerable, il en compte jusqu'à 740. qui ont esté gravées seulement aprés les tableaux ou les desseins de Raphaël. RAPHAEL D'URBIN.

Il peignit encore alors un Christ portant sa croix, qui fut envoyé en Sicile; & quoy-qu'il s'occupast à divers tableaux particuliers, cela ne l'empeschoit pas de continuer les ouvrages du Vatican, où il travailloit à la chambre qu'on nomme de *Torre Borgia*.

Comme dans l'autre chambre dont je vous ay parlé, il avoit representé le grand Saint Leon; dans celle-cy il peignit Leon IV. qui fut un Pape tres-illustre en saintеté, & que ses vertus éleverent à cette dignité souveraine aprés la mort de Sergius II. Son Pontificat fut recommandable par ses belles actions & par les miracles que Dieu luy fit operer. Il y en eût deux entre autres tres-considerables, & par lesquels il ne sauva pas la vie à une seule personne, mais à une infinité de peuples. *En 840.*

Il y avoit dans la voûte de l'Eglise de Sainte Luce une espece de Basilic, dont l'haleine répandoit un venin si subtil qu'elle infectoit tous les lieux circonvoisins, & portoit la mort dans le cœur de tout le monde. Comme l'on ne trouvoit point de remede à un mal si funeste, Saint Leon implora le secours du Ciel, & s'estant mis en prie-

RAPHAEL D'URBIN.

res chassa ce serpent, & delivra le peuple de Rome des maux qu'il souffroit tous les jours de ce dangereux animal.

L'on connut encore quelle estoit la vertu de ce grand Saint, lors qu'un furieux embrasement arriva dans un quartier de Rome appellé *Borgo vecchio*. Le feu avoit déja réduit en cendres plusieurs maisons, & menaçoit l'Eglise de Saint Pierre, sans qu'on pust s'opposer à un incendie si horrible. C'est ce dernier miracle que Raphaël a representé dans l'un des costez de cette chambre, où Saint Leon est aux loges de son Palais, qui éteint le feu en donnant sa benediction.

Avec combien de plaisir considerions-nous autrefois les belles expressions qui sont dans ce tableau? On y voit un jeune homme qui porte un vieillard sur ses épaules, qui paroist tel que Virgile décrit Anchise, lors qu'Enée le sauva de la fureur des Grecs. Le corps de ce vieillard est une des parties les plus considerables de ce tableau, car tous les nerfs & les muscles y sont exprimez avec une science & une force de dessein si admirable, que cette seule figure peut faire connoistre combien Raphaël estoit sçavant dans l'Anatomie. Vasari & ceux de l'Ecole de Florence ne veulent pas avoûër qu'elle soit desseignée avec autant de force que celles de Michel-Ange: mais je ne feray pas difficulté de dire qu'il y a bien un autre art dans les figures de Raphaël, que dans celles qu'ils vantent si fort; & cét art

est d'autant plus merveilleux, qu'il est plus caché que celuy de tous les autres Peintres. RAPHAEL D'URBIN.

On voit dans la mesme chambre le port d'Ostie assiegé par les Sarazins. Leon IV. s'occupoit dans Rome aux soins dignes d'un veritable Chef de l'Eglise, quand il apprit que ces Infidelles estoient en mer avec une puissante armée, à dessein de descendre en Italie, & de venir saccager Rome. Il partit aussitost pour se rendre à Ostie, où il les attendit en résolution de les combatre. Ce qu'il fit en effet, avec le peu de gens qu'il avoit conduits, & le secours des Napolitains & des peuples voisins, qui n'estoit pas fort considerable. Mais il est vray que la seule presence de ce grand Saint valoit beaucoup mieux que des legions de soldats, puis qu'il avoit de son costé l'assistance du Dieu des batailles, dont le bras est invincible.

Lors qu'on vit paroistre les voiles de ces peuples barbares, le Pape se mit à la teste de toutes ses troupes; & par un discours plein d'éloquence & de pieté, anima leurs courages, & remplit leurs cœurs d'une vaillance toute chrestienne. Ensuite il leur distribua le pain des forts, en leur faisant recevoir le Corps de Jesus-Christ. Aprés avoir fait sa priere à Dieu, il donna la benediction à toute l'armée; & le signe qu'il fit de la sainte Croix fut le signal du combat, & l'heureux présage de la victoire qu'il remporta.

On vit donc aussitost les Chrestiens se join-

RAPHAEL D'URBIN.

dre & s'attacher aux Infidelles; & c'eſt cette ſanglante bataille que Raphaël a repreſentée dans ce tableau, où l'on peut remarquer les vaiſſeaux des deux armées qui ſe font une cruelle guerre.

Je ne m'arreſteray pas à vous faire une deſcription exacte de cette peinture: mais je vous diray qu'en penſant à cét ouvrage, je ne puis aſſez admirer combien Raphaël eſtoit habile à repreſenter toutes ſortes de ſujets. Dans ceux où il ne faut que de la grace & de la douceur, il ſurpaſſe tous les autres Peintres; & quand il traite des compoſitions d'hiſtoires, qui demandent des actions plus fortes & plus fieres, perſonne ne l'égale.

Car ſi d'un coſté l'on conſidere dans le tableau dont je parle, avec quelle valeur les Chreſtiens attaquent les Infidelles; ſi l'on obſerve les diverſes poſtures des ſoldats qui traiſnent des priſonniers, leurs mines, & leurs habits diférens de ceux des matelots; & que de l'autre on regarde comme il a bien repreſenté la crainte, la douleur, & la mort meſme ſur le viſage des vaincus: on avoûera que l'art ne peut aller plus loin qu'il l'a porté.

Raphaël s'eſt ſervi du portrait de Leon X. pour repreſenter Leon IV. comme il avoit fait dans le tableau d'Attila pour peindre Leon I.

Il y a encore dans ce meſme lieu deux tableaux. Dans l'un on voit comme Leon X. ſacre le Roy François I. & dans l'autre comme il le

couronne. Le Pape, le Roy, les Cardinaux, les Ambaſſadeurs, & pluſieurs Seigneurs & Officiers y ſont peints au naturel, & veſtus à la mode de ce temps-là. RAPHAEL D'URBIN.

Je ne voy pas, interrompit Pymandre, pourquoy Raphaël a traité ces deux ſujets: car je n'ay pas remarqué que ces ceremonies ayent eſté obſervées à Boulogne, lors que Leon X. & François I. s'y rencontrerent en 1515.

Bien que Vaſari, pourſuivis-je, parle de ces tableaux comme s'ils avoient eſté faits pour repreſenter en effet le Sacre & le Couronnement de François I. je ne doute pas néanmoins qu'il ne ſe ſoit trompé en cela, ainſi qu'il a fait en beaucoup d'autres choſes. L'on peut plûtoſt préſumer que comme Raphaël a repreſenté le Pape Leon X. dans les autres hiſtoires que je vous ay rapportées, il le peignit encore icy, & fit le portrait de François I. qui vivoit alors, pour faire voir, non pas le Sacre de ce Roy, mais ce qui ſe paſſa autrefois dans l'Abbaye de Saint Denis, lors que le Pape Eſtienne II. ayant eſté contraint de venir en France implorer le ſecours de Pepin contre Aſtulphe Roy des Lombards qui le perſecutoit, il le ſacra de nouveau Roy de France, & diſpenſa les François du ſerment de fidelité qu'ils devoient à Childeric, auquel il fit en meſme temps faire les vœux pour eſtre moine. En 753.

Dans la peinture qui eſt de l'autre coſté, il a peut-eſtre voulu peindre la ceremonie faite à

RAPHAEL D'URBIN. *En 801.*

Rome le jour de Noël, quand le Pape Leon III. couronna Charlemagne, & le déclara Empereur des Romains. Car comme l'Egliſe de Rome, & les Papes en particulier ont receû des Rois de France, non ſeulement la plus grande partie des biens qu'ils poſſedent, mais encore toute leur autorité temporelle, & leurs plus beaux privileges : Leon X. fut bien-aiſe de faire peindre ces deux actions ſi célébres & ſi glorieuſes à ſes prédeceſſeurs, dans un temps où un grand Roy de France venoit encore de donner à l'Egliſe des marques de ſa piété & de ſon obéïſſance, & où le Peintre trouvoit occaſion de le repreſenter auſſi luy-meſme en la perſonne d'un ſaint Pape dont il portoit le nom.

François I.

La voûte de cette chambre eſt de la main de Pietre Perugin. Raphaël ne voulut jamais y toucher, croyant eſtre obligé de la conſerver par l'amour & la reconnoiſſance qu'il devoit à ſon maiſtre.

Mais quoy-qu'il fuſt alors dans une haute fortune, & dans une réputation qui ſurpaſſoit celle de tous les Peintres qui avoient eſté avant luy : toutefois il ne bornoit pas ſes penſées à l'eſtat preſent des biens & de l'eſtime qu'il poſſedoit, & ſe contentoit encore moins des connoiſſances qu'il avoit aquiſes dans ſon art. Au contraire, comme il ſçavoit que dans le chemin de la vertu celuy-là recule qui n'avance pas, il s'efforçoit d'y faire tous les jours de nouveaux progrés. Il em-

ployoit pour cela les biens qu'il avoit gagnez par ſon travail, & les lumieres qu'il avoit aquiſes par ſes études. Ne pouvant luy ſeul recueïllir comme il euſt bien voulu, tout ce qu'il y a de plus admirable dans les productions de la Nature & dans les ouvrages de l'Art, dont la ſpeculation eſt la principale nourriture de l'eſprit, & dont l'étude eſt ſi neceſſaire à un Peintre : il occupoit diverſes perſonnes à deſſeigner ce qu'il y avoit de plus beau en Italie, ſoit dans les diférentes veûës des païſages & des lieux les plus agreables, ſoit dans les Temples & dans les Palais, ſoit dans les Peintures anciennes, ſoit dans les bas-reliefs & les ſtatues antiques. Car alors on voyoit encore, non ſeulement dans Rome, mais dans les ruines de la ville Adriane proche de Tivoli, à Pouzzole au Royaume de Naples, & en pluſieurs autres endroits, quantité de choſes antiques, tant de peinture que de ſculpture, qui ne ſe trouvent plus, & qui eſtoient d'une beauté excellente. L'on a meſme accuſé Raphaël & d'autres Peintres de ce temps-là, d'avoir briſé beaucoup de bas-reliefs qui eſtoient dans les loges du Coliſée & dans les anciens Palais, aprés en avoir fait des copies, afin d'eſtre les ſeuls poſſeſſeurs de ces richeſſes qui eſtoient comme enterrées ſous les ruines de ces anciens monumens. RAPHAEL D'URBIN.

On dit meſme que Raphaël envoyoit juſques en Grece deſſeigner ce qui reſtoit encore de beau & de conſiderable, ne voulant pas perdre la moin-

RAPHAEL D'URBIN.

dre des choſes qu'il croyoit pouvoir contribuer à le rendre plus ſçavant.

Il avoit auprés de luy Jean da Udine, qui pour bien repreſenter des animaux eſtoit le plus excellent de tous ſes éleves: il l'employoit à peindre des oiſeaux fort rares, & d'autres beſtes ſauvages que le Pape faiſoit nourrir.

Auſſi quand Raphaël eût fait le deſſein des loges du Vatican, & qu'il eût fait achever ce que Bramante avoit commencé, & qui eſtoit demeuré imparfait par ſa mort: ce fut Jean da Udine qui entreprit tous les ornemens & les groteſques qui embelliſſent ces loges, dont la diverſité ne fait pas une des moindres beautez de tout ce grand ouvrage. Les tableaux, comme vous ſçavez, ſont du deſſein de Raphaël, & ſi dignement éxécutez par ſes * Eleves, qu'il n'y a rien qui ne concoure à une meſme perfection.

* *Jule Romain, Jean Franceſque Penni, Perin del Vague, Peligrin de Modene, Vincent de San Geminiano, Polydore de Caravage, &c.*

Auſſi faut-il avoûër qu'encore que tant d'excellens ouvriers ayent contribué à l'accompliſſement de tant de grands travaux que l'on faiſoit dans le Palais du Pape, l'on en doit pourtant attribuer la gloire à Raphaël, qui ayant l'intendance générale de toutes choſes, les diſpoſoit chacune en leur place, & en donnoit l'éxécution aux perſonnes qu'il croyoit les plus capables.

Car non ſeulement il avoit la conduite des peintures, mais il ordonnoit encore de tous les ornemens de ſtuc: il fourniſſoit les deſſeins pour la menuiſerie: enfin il n'y avoit point d'Ouvriers

ſur

sur lesquels il n'eust une entiere direction. Aussi comme il estoit le chef de ces divers membres, il les faisoit agir de telle maniere, que n'ayant tous qu'une mesme intention de bien faire, il sembloit qu'il n'y eust qu'un seul homme qui travaillast, parce qu'en effet c'estoit de l'esprit de ce sçavant maistre que tous les autres tiroient leurs lumieres. Comme ils avoient une déference & une estime particuliere pour luy, il n'y en avoit point qui ne fist gloire de se conformer à ses sentimens, & d'exécuter ses ordres avec plaisir. RAPHAEL D'URBIN.

Pendant que Raphaël conduisoit tous ces grands ouvrages, il ne laissoit pas de faire d'autres tableaux de moindre grandeur, dont il en envoya quelques-uns en France, parmi lesquels on peut remarquer comme un ouvrage admirable le Saint Michel qu'il acheva pour le Roy François I. lequel a huit pieds de haut. Il fit aussi des portraits de femmes, entre autres celuy d'une Dame qu'il aimoit. Car le seul defaut qu'on a remarqué en luy, est d'avoir esté trop adonné aux femmes : de sorte mesme que plusieurs personnes connoissant son inclination, recherchoient les occasions de le servir dans ses débauches, employant de si lasches moyens pour luy plaire, & pour devenir ses amis.

Augustin Ghisi l'ayant engagé à peindre cette loge que vous avez veûë dans la mesme vigne où est la Galatée, & voyant qu'il ne finissoit point son ouvrage, parce qu'il estoit continuelle-

RAPHAEL D'URBIN.

ment attaché auprés d'une maiſtreſſe qu'il avoit alors, fit tant par ſes prieres, qu'il l'obligea de loger avec elle dans le meſme lieu où il travailloit, ce qui fut cauſe qu'il finit tous les deſſeins de cette loge, où il peignit auſſi luy-meſme quelques figures.

Dans le milieu du plafond il a feint deux pieces de tapiſſeries. En l'une il a repreſenté l'aſſemblée des Dieux; & c'eſt là qu'on peut remarquer dans les viſages & dans les veſtemens de toutes ces Divinitez, comment il ſçavoit bien s'aider des figures antiques, & exprimer toutes choſes ſelon la diférence des ſujets. Dans l'autre, il a peint les Nopces de Pſiché, où Jupiter eſt ſervi par Ganimede, par les Graces, & par les Heures qui répandent des fleurs & des parfums ſur la table.

Il n'eſt pas beſoin que je m'arreſte à vous parler des autres peintures qui embelliſſent cette loge: nous les avons veûës tant de fois enſemble, que je ne croy pas qu'elles ſe ſoient effacées de voſtre ſouvenir. Les feſtons de fleurs & de fruits, & les autres ornemens qui accompagnent les figures, ſont de la main de Jean da Udine.

Cependant Leon X. qui avoit une amitié & une eſtime toute particuliere pour Raphaël & pour ſes ouvrages, l'obligea de travailler dans la grande ſalle du Vatican à l'hiſtoire de Conſtantin. Il commença quelques-uns des tableaux; & le reſte a eſté fait ſur ſes deſſeins par Jule Romain. Il

peignit encore de grands cartons que le Pape envoya en Flandres pour faire des tapisseries qui furent richement exécutées. RAPHAEL D'URBIN.

Il seroit à souhaiter, dit alors Pymandre, que les grands Peintres fissent beaucoup de ces dessеins, puis qu'il n'y a rien qui se conserve mieux que les tapisseries, & qu'on voit dans celles que le Roy fait faire une beauté & une fraischeur que la peinture mesme a peine à surpasser.

Il n'y a, luy répondis-je, que des Rois ou de grands Princes qui puissent faire travailler à des ouvrages d'une si grande dépense: encore faut-il que ce soient des Princes & des Rois qui aiment les Arts; & il faut pour cela rencontrer des Peintres sçavans & des Ouvriers capables de bien éxécuter les dessеins qu'on leur donne. Il y avoit alors en Flandre des Tapissiers, non seulement tres-habiles à bien employer les laines, mais qui dessеignoient parfaitement; & ils estoient si capables, qu'il se voit beaucoup de tapisseries dont les couleurs sont de leur invention, & qu'ils ont fabriquées sur des dessеins qui n'estoient pas mesme bien arrestez.

Je vous avoûë que c'est le moyen le plus asseuré pour conserver long-temps, & mesme pour multiplier les tableaux des plus sçavans hommes: c'est l'ornement le plus riche & le plus commode dont on puisse parer les dedans d'un Palais; & c'est par là que nous possedons en France plusieurs ouvrages magnifiques, & d'une composition excellente.

RAPHAEL D'URBIN.

Il y a dans la grande Egliſe de Chartres dix pieces de tapiſſeries, qui autrefois ont eſté faites en Flandre ſur les deſſeins que Raphaël fit pour les loges du Vatican, où l'hiſtoire de l'Ancien Teſtament eſt repreſentée. Ces tapiſſeries ſont admirablement exécutées, les bordures en ſont riches, les laines tres-fines, & toutes relevées de ſoye. Ce fut M. de Thou Eveſque de Chartres, qui les donna à cette Egliſe; & l'on peut dire que hors celles du Roy, il n'y en a point de plus belles.

Faiſant 40. aunes de cours.

Vous avez veû ces ouvrages merveilleux qui ſont dans le Garde-meuble de Sa Majeſté, & que l'on expoſe ſouvent aux grandes Feſtes. Je ne parle à preſent que des tapiſſeries du deſſein de Raphaël, & je vous demande s'il y a rien de plus beau que les huit pieces de l'hiſtoire de Joſué. Quels tableaux ſont comparables à la tapiſſerie de Pſiché contenant vingt-ſix pieces? Les Actes des Apoſtres ne vous ſurprennent-ils pas quand vous les voyez? Et combien de fois vous ay-je oûï parler de l'hiſtoire de Saint Paul, comme d'un travail que vous ne pouviez aſſez admirer?

43. aunes.

106. aunes.

En 10. pieces de 53. aunes.

En 7. pieces faiſant 42. aunes.

Pymandre m'interrompant en cét endroit, J'ay rémarqué, dît-il, dans les Memoires de M. de Brantoſme, que François I. acheta cette tapiſſerie pour parer ſa Chapelle, aprés avoir eû celle du Triomphe de Scipion qu'on eſtime de Jule Romain. Il dit, parlant de cette tapiſſerie, que c'eſtoit le chef-d'œuvre des Ouvriers Flamans, qui

aimerent mieux la presenter au Roy de France qu'à l'Empereur Charles-Quint, connoissant la magnificence & la liberalité de ce grand Prince, qui en paya vingt-deux mille écus, qui estoit alors une somme tres-considerable. RAPHAEL D'URBIN.

Ces ouvrages, repris-je, sont des ouvrages sans prix; & quoy-qu'ils soient tout étoffez de soye & d'or, néanmoins la grandeur du dessein & la beauté du travail surpasse infiniment la richesse de la matiere.

Mais M. de Brantosme s'est trompé, s'il a dit que ce fut le Triomphe de Scipion que François I. acheta: car cette tapisserie a esté faite pour Henri II. dont mesme le portrait se reconnoist dans toutes les figures qui representent Scipion. Ce fut des batailles de ce fameux Romain dont François I. fit l'aquisition. Vous pouvez voir dans le cabinet de M. Jabac les dessеins de ces deux tentures qui sont de la main de Jule.

Elles font ensemble 120. aunes de cours en 22. pieces.

Pour ce qui est des tableaux de Raphaël, continuay-je, on sçait bien que pendant qu'il vivoit, les Cardinaux & les Princes d'Italie retenoient presque tout ce qui sortoit de ses mains. Et quoyque le Cardinal Jule de Medicis eust fait faire ce beau tableau qui est à Saint Pierre *in Montorio*, à dessein de l'envoyer en France, nous n'avons pas pourtant esté assez heureux pour le posseder; parce que Raphaël mourut aussitost qu'il l'eût achevé; & comme c'est asseurément le chef-d'œuvre de ce grand Peintre, on ne voulut pas

RAPHAEL D'URBIN.

priver Rome du plus bel ouvrage qu'il eust jamais fait.

Ne vous souvient-il pas de cette riche composition où l'on voit un Possedé au pied d'une montagne avec les Disciples de Nostre Seigneur? On ne peut sans quelque sentiment de douleur regarder ce jeune enfant que le Démon tourmente, mais qu'il tourmente de telle sorte que tous ses membres patissent. On l'entend, s'il faut ainsi dire, crier de toute sa force; on luy voit les yeux renversez & presque hors de la teste. Ses veines enflées, & sa peau tenduë d'une maniere & d'une couleur toute extraordinaire, sont des marques des grands efforts qu'il fait, & des peines qu'il endure. Ce vieillard qui le soustient est d'une expression admirable: car si l'on apperçoit sur son visage qu'il n'est pas exempt de crainte auprés de ce possedé, l'on remarque aussi qu'il employe toutes ses forces à le bien tenir. Il regarde fixement les Apostres qui sont prés de luy, comme s'il recevoit toute sa vigueur de leur presence. Cette femme qui est sur le devant du tableau, & l'une des principales figures, ne semble-t-elle pas, en se tournant vers eux, & en étendant les bras du costé de cét enfant, leur en montrer le miserable estat? Et ne diroit-on pas qu'ils en ont compassion? Il y a dans cette peinture des figures si belles, & des airs de testes si diférens & si extraordinaires, que ce n'est pas sans raison qu'elle a esté estimée de tous les sçavans pour la

plus parfaite qui ſoit ſortie de la main de Raphaël. RAPHAEL D'URBIN.

Peut-on s'imaginer l'humanité du Fils de Dieu dans ſa gloire, d'une maniere plus divine qu'elle eſt repreſentée dans cét ouvrage ? On y voit Jeſus-Chriſt ſi rempli de lumiere, que Moïſe & Elie qui ſont à ſes coſtez, paroiſſent comme penetrez de cette grande clarté. Les trois Diſciples bien-aimez ſont proſternez contre terre, ébloûïs des rayons de certe lumiere éclatante qui environne leur Maiſtre. Et ce divin Maiſtre, veſtu d'une robe plus blanche que la neige, les bras ouverts & les yeux élevez en haut, ſemble dans cette action merveilleuſe faire voir l'eſſence & la divinité de toutes les trois Perſonnes unies en luy, mais ſi bien exprimées par le pinceau de ce Peintre incomparable, qu'il a employé tout ſon ſçavoir dans la repreſentation de cette image du divin Sauveur, où il a fait un dernier effort pour montrer la puiſſance de ſon art dans les choſes meſme qui ne ſe peuvent exprimer ; & comme s'il ſe fuſt épuiſé pour achever cét ouvrage, il ne travailla plus depuis qu'il l'eût fini. La mort oſtant de ce monde un ſi excellent homme, fit voir que quand une fois on eſt arrivé au plus haut degré de perfection, l'on ne peut plus demeurer icy-bas.

On attribue la cauſe de ſa mort à une débauche de femme ; & l'on dit que n'ayant pas découvert ſon mal aux Medecins, ils le traite-

RAPHAEL D'URBIN. rent comme d'une pluresie, & le firent trop saigner.

Quelque temps auparavant il s'estoit engagé d'épouser une niece du Cardinal de Bibienne. Toutefois esperant que le Pape le feroit Cardinal, & d'ailleurs n'ayant pas beaucoup d'inclination pour le mariage, il en retardoit tous les jours l'accomplissement.

Comme il vit que sa maladie augmentoit, & que ses forces diminuoient, il fit son testament; & aprés avoir obligé la femme qu'il entretenoit de sortir de sa maison, il luy donna de quoy vivre honnestement le reste de ses jours. Il partagea son bien entre ses éleves, dont Jule Romain estoit celuy qu'il aimoit le plus. Enfin, aprés s'estre réconcilié avec Dieu, & avoir donné des marques d'une veritable contrition, il sortit du monde à pareil jour qu'il y estoit entré, qui fut un Vendredi Saint. Il n'estoit âgé que de 37. ans, & sa mort précipitée causa une affliction si générale dans Rome, qu'il n'y eût personne qui n'en ressentist une extréme douleur.

En 1520.

Son corps ayant esté exposé dans la salle où il travailloit pendant sa vie, l'on mit tout proche ce beau tableau de la Transfiguration qu'il avoit achevé nouvellement; & comme l'on vit cét illustre mort auprés de ses figures, qui toutes paroissoient vivantes, il n'y eût personne qui n'eust le cœur rempli de tristesse à la veûë de ce spectacle, où l'on connoissoit encore plus par l'excellence

cellence de ces peintures, quelle perte l'on faisoit dans la mort de ce sçavant homme. RAPHAEL D'URBIN.

Outre qu'il estoit, comme je vous ay dit, beau & bien fait de corps: il avoit une grace, une bonté, & une douceur qui gagnoit le cœur de tous ceux qui le voyoient, particulierement des Peintres qui avoient pour luy un respect & une amitié toute extraordinaire. C'estoit à qui luy feroit le mieux sa cour; & jamais on ne le voyoit sortir qu'il n'en eust plusieurs avec luy, qui tenoient à grand honneur de l'accompagner. Il est vray aussi que cette deférence qu'ils avoient pour sa personne ne le portoit point à s'élever audessus d'eux: il les traitoit comme s'ils eussent esté ses égaux, & cette belle maniere d'agir faisoit que ses éleves mesme vivoient tous ensemble avec beaucoup d'union & d'amitié. Il prenoit un singulier plaisir à obliger tous ceux de sa profession, & s'ils desiroient quelque chose de sa main, il quittoit aussitost ses autres ouvrages pour leur rendre service.

Comme il donnoit liberalement ses desseins à ses éleves, & à plusieurs Peintres, qui estant fort habiles s'efforçoient de l'imiter autant qu'ils pouvoient: il s'est répandu parmi le monde, & dans les cabinets des curieux beaucoup d'ouvrages qu'on a fait passer pour estre de sa main.

Ce qui est digne de remarque dans cét excellent homme, est le progrés inconcevable qu'il a fait dans son art pendant le peu de temps qu'il

RAPHAEL D'URBIN.

a vécu: car aussitost qu'il eût commencé de travailler sous Pietre Perugin, il se rendit capable de le bien imiter. Mais comme il avoit trop de lumiere pour ne pas discerner les divers degrez de perfection qui se trouvent dans la peinture, il n'eût pas sitost veû les tableaux de Leonard, qu'il reconnut les defauts de sa premiere maniere, & en prit une autre beaucoup meilleure. Enfin, se sentant assez fort pour ne plus s'arrester à suivre les pas des autres Maistres, on le vit, non seulement comme une Abeille prendre l'essor, pour amasser de tous costez ce qu'il rencontroit de meilleur dans les ouvrages des Anciens, & dans ce que la veûë peut découvrir de plus beau pour s'en faire une nourriture particuliere: mais il parut comme une Aigle généreuse s'élever audessus de toutes les choses visibles, pour contempler des idées plus parfaites dont il formoit ses ouvrages. Aussi l'on y voit des traits semblables à ceux des anciens Grecs, parce qu'ils ont tous puisé dans une mesme source, & se sont servis d'exemples pareils, lors qu'ils ont voulu travailler à ces rares chef-d'œuvres de l'Art, où la Nature est representée dans une beauté & une perfection qu'elle semble n'avoir jamais fait voir qu'à ces grands hommes.

Raphaël connoissoit pourtant bien que l'esprit de l'homme a ses bornes; qu'il est comme renfermé dans certains sujets; & que quelque peine qu'on prenne pour aquerir toutes les parties de

la peinture, il est difficile qu'il n'y en ait quelqu'une qui échape, & de laquelle un autre ne se rende possesseur. C'est pourquoy il travailla autant qu'il put à les aquerir toutes, afin au moins que si quelqu'un excelloit en une chose, il eust cét avantage de n'estre surmonté qu'en une partie, & de surpasser les autres en tout le reste. RAPHAEL D'URBIN.

En effet, on voit qu'il dessеignoit parfaitement; qu'il estoit fecond en belles inventions, & sçavant à bien ordonner; qu'il a peint avec beaucoup d'amour; mais sur tout qu'il n'a point eû d'égal pour donner de l'expression & de la grace à ses figures. Il a toûjours conservé de la force & de la douceur dans tout ce qu'il a representé: il a sceû traiter ses sujets avec toute la convenance necessaire, soït en representant les coustumes diférentes des nations, soit dans les habits, dans les armes, dans les ornemens, dans le choix des lieux, & enfin dans tout ce qui regarde cette partie de bienseance, que Castelvetro nomme dans sa Poëtique *il costume*, & qui doit estre commune aux grands Poëtes & aux sçavans Peintres.

Vous sçavez à quel prix l'on met ses ouvrages, & vous pouvez considerer ceux qui sont au Louvre. Il y a deux petits tableaux sur bois qui sont de sa premiere maniere: l'un represente un Saint Michel qu'il fit pour François I. & l'autre un Saint Georges qu'il peignit pour Henri VIII. Roy d'Angleterre. Vous y verrez encore une Vierge

RAPHAEL D'URBIN.

assise dans un païsage avec le petit Jesus devant elle, & S. Jean à costé. Ce tableau est de sa seconde maniere. Celuy où il a representé la Vierge, Nostre Seigneur, Saint Jean, & Sainte Elisabeth, que le Roy a eû depuis peu de M. l'Abbé de Brienne, est d'une maniere plus forte.

N'est-ce pas, me dît Pymandre, ce tableau que j'ay veû autrefois chez M. le Duc de Roûanez, & qu'on disoit n'estre que la copie d'un autre que M. le Marquis de Fontenay Mareuïl apporta de Rome lors de sa premiere Ambassade, & dont il fit present à M. le Cardinal Mazarin? Il est vray que cette copie ne laisse pas d'estre considerable, puis qu'on la croit de Jule Romain: il y a mesme quelque petite diférence dans le païsage & dans les figures.

Pymandre ayant cessé de parler, Il n'y a point de tableaux, repris-je, dont l'on ne fasse quelque histoire; & lors qu'il s'en rencontre deux à peu prés semblables, aussitost chacun prend parti pour faire que l'un soit l'original, & l'autre la copie. Mais il faut que je vous dise ce que j'ay appris d'un sçavant homme en cét art touchant ces tableaux, aprés toutefois que je vous auray rapporté ce que je sçay de leur origine.

Celuy dont je vous parle, & qui est presentement dans le cabinet du Roy, a esté long-temps dans la maison de Boisi, où il avoit esté laissé par Adrien Gouffier Cardinal de Boisi, à qui Leon X. donna le chapeau l'an 1515. & qu'il envoya

Legat en France en 1519. On dit que ce fut un present que Raphaël luy fit en reconnoissance des bons offices qu'il luy avoit rendus auprés du Roy François I. Quoy qu'il en soit, ce Cardinal le gardoit cherement ; & Raphaël luy-mesme avoit pris soin qu'il fust bien conservé, car il est couvert d'un petit volet de bois peint, & orné d'une maniere aussi agreable que sçavante. RAPHAEL D'URBIN.

Quant à celuy qui est aujourd'huy dans le cabinet de M. le Duc de Mazarin, le Chevalier *del Pozzo* que vous avez connu à Rome, le fit acheter par M. le Marquis de Fontenay pendant qu'il estoit Ambassadeur auprés du Pape Urbain VIII. prétendant que c'estoit l'original que Raphaël avoit commencé, & sur lequel celuy dont j'ay parlé avoit esté copié par Jule Romain. Mais ce que j'ay sceû depuis, c'est que Raphaël sur les derniers temps estant accablé d'ouvrages faisoit quelquefois ce que beaucoup d'autres Peintres pratiquent souvent, qui est d'arrester un dessein fort correct, de le donner à leurs éleves pour le peindre, & lors qu'ils l'ont fini autant qu'ils ont pû, de le le retoucher eux-mesmes, & en faire un ouvrage qui passe pour estre de leur main. Il en a esté ainsi dans cette rencontre. Raphaël a desseigné ces deux tableaux, & les a fait peindre par deux de ses éleves. Mais ayant eû plus d'inclination à finir celuy qui est dans le cabinet du Roy, il l'acheva entierement, & laissa l'autre imparfait.

Cét ouvrage n'est pas le seul où il se soit con-

RAPHAEL D'URBIN.

duit de la sorte. Celuy qui me l'a fait remarquer garde chez luy un dessein à la plume de la main de Raphaël: ce dessein est admirablement bien touché, & represente Venus, Vulcain & plusieurs petits Amours. Ce mesme sujet se trouve entre les mains de M. Jabac, peint sur bois par Jule Romain, de la mesme grandeur que celuy de Raphaël, qui s'en servit aussi pour peindre de blanc & noir la façade d'une maison qu'il avoit fait bastir pour ses éleves.

Mais ce qu'il faut observer, est que Raphaël avoit des hommes si sçavans qui travailloient sous luy, que bien-loin de gaster ses desseins, ils y ajoustoient souvent de nouvelles beautez. Car Jule Romain ayant beaucoup plus de feu que Raphaël, inspiroit à toutes ses peintures certaine vie & certaine action qui manquoit aux desseins de son maistre; estant tres-vray que Raphaël luy-mesme a beaucoup appris de Jule, & que ses figures estoient moins animées, qu'elles n'ont esté depuis que cét éleve travailla sous luy.

Je vous diray encore en passant une chose considerable touchant les tableaux qu'on croit estre de Raphaël, & où l'on voit bien en effet qu'il y a de sa composition & de sa maniere. C'est que ceux qui sont bien peints, mais moins corrects dans le dessein, peuvent-estre de Timothée d'Urbin ou de Pellegrin de Modene, qui ont fort bien imité son coloris, mais qui n'ont pas dessigné correctement. Ceux dont le des-

sein est plus arresté, & qui sont moins agreables dans la couleur, peuvent-estre de Francesque Penni, aussi l'un de ses éleves. Pour les tableaux où Jule Romain a touché, on y voit plus de vie dans les actions, & plus de noir dans tout ce qui represente la chair. Perin del Vague est un de ceux qui a encore bien imité Raphaël; mais dans ce qu'il a fait, il y a plus de douceur & plus de tendresse, que de force & de grandeur. J'auray une autre fois lieu de vous parler de luy plus amplement. RAPHAEL D'URBIN.

Ce que vous devez donc considerer, ou plûtost admirer au Louvre, comme estant de la seule main de Raphaël, de sa plus grande maniere, & des plus belles choses qu'il ait faites, c'est le grand tableau de Saint Michel dont je viens de vous parler, où ce que l'art a jamais pû produire de plus parfait, est exposé aux yeux de tout le monde. C'est encore cét autre tableau si merveilleux où la Vierge & le petit Jesus sont environnez de Saint Joseph, de Saint Jean, de Sainte Elisabeth, & de deux Anges qui répandent des fleurs. Cette ordonnance est si noble & d'une maniere si forte & si admirable, que je diminuerois de son excellence si je prétendois vous la décrire.

Je vous diray seulement qu'entre tant d'excellentes parties qu'on y peut remarquer, on voit sur le visage de la Vierge cette pudeur & cette sageſſe qu'il a toûjours si bien exprimée dans tous

RHAPAEL D'URBIN.

les tableaux qu'il en a faits. Aussi personne n'a peint comme luy cette modestie & cette retenuë si bienseante aux femmes, les ayant toûjours representées dans des attitudes, & avec des airs de teste & des mouvemens qui n'inspirent que du respect & de la veneration à ceux qui les regardent.

Outre ces tableaux il y a encore dans le cabinet du Roy quelques portraits de la main de ce grand Peintre, & à Fontainebleau une Sainte Marguerite qui est aussi de sa bonne maniere.

Pour les autres ouvrages de Raphaël qui sont en divers cabinets de cette ville, vous aurez veû sans doute celuy de M. le Marquis de Sourdis: c'est un Saint Georges de la mesme grandeur & maniere que celuy du Roy. Le nom de Raphaël est écrit en lettres d'or au poitrail du cheval. Il vient du Roy d'Angleterre.

Celuy de M. le Présidẽt Tambonneau que vous avez veû autrefois chez M. de la Nouë, est de la seconde maniere de Raphaël. Vous sçavez bien qu'il appartenoit autrefois au Comte de Chiverni, & que ce fut Madame la Marquise d'Aumont qui le vendit à M. de la Nouë moyennant 5000. livres, & une copie qu'il en fit faire par un excellent Peintre, pour mettre dans l'Eglise de Port-Royal.

M. de Champagne.

M. le Duc de Saint Simon a aussi une Vierge de la main de Raphaël qu'il conserve avec soin. Je vous ay fait voir un tableau de sa premiere maniere,

maniere, & du temps qu'il travailloit à Perouſe. Il peut y en avoir encore d'autres en quelques endroits de Paris, ſans compter ceux qu'on fait paſſer pour eſtre de luy. RAPHAEL D'URBIN.

Avant Raphaël on ne parloit que de l'Ecole de Florence; mais il mit celle de Rome à un ſi haut degré de perfection, que depuis ce temps-là elle a toûjours eſté conſiderée comme la premiere de toutes. Il laiſſa pluſieurs éleves, entre leſquels, comme je vous ay dit, il y en eût de tres-ſçavans, & dont je vous parleray dans la ſuite.

M'eſtant arreſté, Pymandre me dît: Aprés ce que vous avez rapporté de Raphaël, je ne croy pas que vous puiſſiez nommer aucun Peintre qui en approche: car vous avez remarqué en luy tant de belles qualitez, qu'il eſt comme impoſſible qu'il y en ait qui puiſſe luy eſtre comparé.

Je ne prétends pas auſſi, continuay-je, vous entretenir doreſnavant d'aucun autre qui l'égale, puis qu'il a paru comme le maiſtre de tous. Mais cela n'empeſchera pas que je ne vous nomme beaucoup d'excellens hommes qui l'ont ſurvécu, & qui ont fait de tres-beaux ouvrages.

Car ſi Raphaël a eſté le maiſtre de l'Art, & qu'il en ait découvert les treſors, on peut dire auſſi qu'il a donné moyen à ſes diſciples & à ceux qui l'ont ſuivi, de s'enrichir de ſa découverte.

Ce fut de ſon temps que tous les Arts qui dé-

RAPHAEL D'URBIN. pendent du dessein se perfectionnerent. Celuy de peindre sur le verre, & qui estoit fort en usage en France, fit un progrés considerable.

Comme il n'y avoit personne en Italie qui sceust employer les couleurs dont on se sert dans cette sorte de travail, & les faire recuire & calciner sur le verre aussi-bien qu'on faisoit icy: Bramante eût ordre du Pape Jule II. de faire venir de Marseille un nommé CLAUDE fort habile en cét art, & qui mena avec luy un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique nommé FRERE GUILLAUME, encore plus excellent ouvrier que luy. Ils travaillerent d'abord aux vitres du Vatican; & Claude estant mort incontinent aprés qu'il fut arrivé à Rome, Frere Guillaume travailla seul, & fit divers ouvrages en plusieurs égliſes.

CLAUDE.

FRERE GUILLAUME.

Ensuite il alla à Cortone, puis à Arezzo, où vivant doucement d'un Prieuré que le Pape luy avoit donné, & s'appliquant davantage qu'il n'avoit fait à bien dessеigner, il acheva des choses encore plus belles que ce qu'il avoit fait à Rome. Il mourut âgé de 62. ans, l'an 1537.

Aprés ce que je viens de rapporter du plus grand de tous les Peintres, je ne vous satisferois pas beaucoup si je m'arrestois à un DOMINIQUE PULIGO Florentin, & disciple de Guirlandaï. Je ne vous diray rien de TIMOTHE'E DA URBINO qui travailla sous Raphaël aux Sybilles qui sont à Nostre-Dame de la Paix. Il

Il mourut l'an 1525.

TIMOTHE'E DA URBINO.

le quitta bientoſt pour retourner dans ſon païs, où s'eſtant établi, il taſcha autant qu'il put d'imiter ſa maniere: mais il ne deſſeignoit pas auſſi bien qu'il peignoit. *Il mourut âgé de 54. ans, l'an 1524.*

Je ne vous parleray pas non plus de VINCENT DA SAN GEMINIANO, quoy-qu'il fuſt diſciple de Raphaël, qu'il ait travaillé dans les ſalles du Vatican, & qu'il ait fait pluſieurs ouvrages à fraiſque dans les ruës de Rome. Il finit ſa vie l'an 1527. VINCENT DA SAN GEMINIANO.

Peu de temps aprés mourut LORENZO DI CREDI de Florence, âgé de 78. ans. Il eſtoit diſciple d'André Verrochio, & avoit travaillé ſous luy avec Pietre Perugin & Leonard de Vinci: mais ayant connu la beauté des ouvrages de Leonard, il quitta la maniere de ſon premier maiſtre pour les imiter, & il ſe mit à les copier avec une exactitude ſi grande, qu'on prenoit ſouvent les copies pour les originaux; ce qui eſt cauſe, comme je vous ay déja remarqué, qu'il y a bien des tableaux qu'on croit de la main de ces grands maiſtres, qui ne ſont que des copies. Comme le temps en efface les traits & en oſte les couleurs, & que d'ailleurs ils ſont faits par d'habiles gens, il eſt aſſez malaiſé de ne s'y pas tromper, & c'eſt où les demi-ſçavans ſe laiſſent ſurprendre; car ceux qui ne regardent qu'à la toile & au bois, n'y trouvent point de diférence. *En 1530.* LORENZO DI CREDI.

Quoy-que Lorenzo ait beaucoup vécu, il n'a pourtant laiſſé que peu d'ouvrages, parce qu'il

estoit long-temps sur un tableau prenant plaisir à le bien finir. Il eût quelques disciples qui n'ont pas esté assez fameux pour m'obliger à vous en parler.

BALTHAZAR PERUZZI.

Encore que BALTHAZAR PERUZZI Sienois n'ait pas fait des tableaux qui meritent d'estre remarquez, toutefois comme il a passé pour un grand dessseignateur, principalement dans les choses qui regardent l'architecture, il me semble que je ne dois pas le retrancher du nombre des grands hommes dont vous voulez que je vous entretienne. Je ne vous diray rien de tout ce qu'il a peint dans des ruës de Rome, dans plusieurs églises, & dans la maison d'Augustin Ghisi, où il a fait des ouvrages de blanc & noir qui ont esté tres-estimez. Vous sçaurez seulement qu'il sceût fort bien les Mathematiques, & qu'il entendit parfaitement l'Architecture civile & militaire. Leon X. se servit de luy en plusieurs choses, & lors qu'il voulut faire achever l'Eglise de Saint Pierre, que Jule II. avoit fait commencer sur les dessseins de Bramante, il le choisit pour en faire un nouveau modelle, parce que le premier luy sembloit trop grand & trop vaste. Balthazar en fit un tres-magnifique, dont ceux qui ont achevé l'église de Saint Pierre se sont aidez.

Ce fut luy qui rétablit les anciennes décorations de theatre, dont l'usage estoit comme perdu il y avoit long-temps. Lors que le Cardinal de Bibienne * fit representer devant Leon X. sa

*Bernardo Divitio.

comedie intitulée *la Calandra*, qui est une des premieres comedies Italiennes qu'on ait recitées sur le theatre ; Balthazar en composa les Scenes, & les orna de tant de diverses sortes de bastimens, de ruës, de places publiques, & d'une infinité d'autres objets fort bien mis en perspectives, que cette representation fut admirée de tout le monde. Il prit luy-mesme le soin de la conduite, & de tous les changemens de machines; il ordonna des diférentes lumieres ; & toutes choses réussirent si heureusement, que ce spectacle surpassa encore de beaucoup ceux où il avoit travaillé auparavant. Ainsi l'on peut dire que c'est luy qui a ouvert le chemin à tous les Ingenieurs & Machinistes, qui depuis ce temps-là se sont meslez de faire de pareilles décorations. BALTHAZAR PERUZZI.

Aprés la mort de Leon X. & d'Adrien VI. qui ne tint le Siege que vingt mois, Jule de Medicis cousin de Leon, & fils naturel de ce Julien qui fut tué à Florence dans cette horrible conspiration dont je vous ay parlé, fut éleû Pape, & nommé Clement VII. Balthazar Peruzzi estant reconnu pour un des excellens Architectes, fut choisi pour ordonner du magnifique appareil que l'on fit pour solenniser le couronnement du nouveau Pontife ; & ensuite il travailla à divers ouvrages dans l'Eglise de Saint Pierre, & ailleurs.

En l'année 1527. les troupes de l'Empereur Charles-Quint ayant assiegé Rome, & mis cette grande ville au pillage, Balthazar fut pris par des

BALTHAZAR PERUZZI.

soldats Espagnols, qui aprés luy avoir osté tout ce qu'il possedoit, le tourmenterent encore pour tirer de luy une grosse rançon, parce qu'à sa bonne mine ils le prenoient pour quelque riche Prélat qui s'estoit travesti. Mais enfin ayant sceû qu'il estoit Peintre, ils l'obligerent de faire le portrait de Charles de Bourbon qui avoit esté tué à l'assaut de la ville; & soit qu'il le peignit sur leur relation ou d'aprés ce Prince mort, ce fut par ce moyen qu'il se tira de leurs mains.

Aussitost il alla s'embarquer à *Porto-Hercole* pour passer à Siene, où il arriva dans un estat fort fascheux: car ayant rencontré des voleurs sur le chemin, ils le dépouïllerent tout nud, ne luy laissant que sa chemise. Cependant ses amis le receûrent avec joye; & ce fut sur luy que ceux de Siene se reposerent pour la conduite des fortifications de leur ville, dont ils le prierent de prendre le soin. Il y demeura donc quelque temps: & lors que Clement VII. eût fait sa paix avec l'Empereur, & que leurs troupes allerent assieger Florence, le Pape voulut l'employer en qualité d'Ingenieur; mais il refusa de servir contre son païs, ce qui luy attira l'indignation de Clement. Toutefois aprés que ceux de Florence eurent esté contraints de se rendre, & de recevoir les Medicis qu'ils avoient chassez, & mesme de reconnoistre pour Prince souverain Alexandre de Medicis que l'Empereur instala; Balthazar voyant toutes choses en paix, retourna à Rome, où par l'entremise de ses* amis

En 1530.

** Les Cardinaux Salviati, Trivulce, & Cesarini.*

il trouva moyen d'appaiſer le Pape, & de rentrer en ſes bonnes graces. BALTHAZAR PERUZZI.

Alors il fit le deſſein de la maiſon des Maſſimi qui eſt dans Rome, & de deux Palais que les Urſins firent baſtir proche de Viterbe. Il commença auſſi ſon livre des Antiquitez de Rome, & un Commentaire ſur Vitruve dont il faiſoit les figures à meſure qu'il travailloit ſur cét Auteur. Mais il n'acheva pas ce qu'il avoit entrepris : car il tomba malade, & l'on dit que quelques-uns de ſes ennemis, jaloux de ſa fortune, employerent le poiſon pour avancer la fin de ſa vie, qui arriva l'an 1536. aprés avoir vécu 36. ans. Il fut enterré dans la Rotonde auprés de Raphaël.

Quoy-qu'il euſt beaucoup travaillé, il avoit néanmoins amaſſé fort peu de bien, & meſme il ne joüït pas durant ſa vie de toute la réputation qu'il a eûë aprés ſa mort, eſtant aſſez ordinaire qu'on n'eſtime les perſonnes de merite que quand on ne les poſſede plus. Auſſi quand Paul III. voulut faire achever l'Egliſe de Saint Pierre, on s'apperceût bien de la perte qu'on avoit faite de Balthazar, par le beſoin qu'on avoit de ſon conſeil. Car encore qu'Antonio da San Gallo y travaillaſt alors, & fuſt en réputation d'excellent Architecte, on ne doutoit pas néanmoins que les avis de Balthazar ne luy euſſent eſté d'un grand ſecours. Sebaſtien Serlio hérita de ſes écrits & de ſes deſſeins, dont il s'eſt beaucoup ſervi dans les livres d'Architecture qu'il a donnez au public.

Mais de crainte d'oublier quelqu'un de ceux qui ont contribué à ces belles peintures du Vatican, & de les priver de l'honneur qui leur eſt deû je vous diray pendant qu'il m'en ſouvient que

JEAN FRANCESQUE PENNI.

JEAN FRANCESQUE PENNI ſurnommé IL FATTORE, eſt un de ceux qui avec Jule Romain travailla toûjours ſous Raphaël chez qui ils demeuroient, & qui les aimoit auſſi tendrement que s'ils euſſent eſté ſes enfans.

Jean Franceſque eſtoit fort jeune lors qu'il entra avec Raphaël; & comme il eût cét avantage d'apprendre d'abord les principes de ſon art ſous un ſi ſçavant maiſtre, il ſe fit, en l'imitant, une excellente maniere de deſſeigner. Il eſt vray auſſi qu'il y prit plus de ſoin & de plaiſir qu'à bien peindre. Il n'avoit point encore manié le pinceau, ni employé de couleurs, quand il travailla aux loges * avec Jean da Udine & Perin del Vague.

* *Du Vatican.*

Cependant il eſtoit univerſel en toutes choſes: car il ſçavoit fort bien faire les ornemens. Il peignoit les païſages avec beaucoup d'entente, les embelliſſant de baſtimens & d'autres choſes qui les rendoient agreables. Il travailloit à fraiſque, à huile & à détrempe, & en toutes ces manieres il y réuſſiſſoit également bien. Il avoit une connoiſſance ſi parfaite de ſon art, & une facilité ſi prompte & ſi expeditive, que ce fut pour cela qu'on le nomma *il Fattore*. Et de cette grande pratique qu'il avoit à faire toutes choſes, Raphaël tira un ſecours conſiderable, ſoit pour des deſſeins

desseins de tapisseries, soit pour les autres ouvrages ausquels il l'employoit.

JEAN FRANCESQUE PENNI.

Il peignit de clair-obscur la façade d'une maison qui est à *Monte Jordano*. Il travailla aussi à Ghise, où il fit le plafond des loges sur les cartons de Raphaël. Aprés la mort de ce grand homme, Jule Romain & luy estant demeurez toûjours ensemble, ils acheverent l'histoire de Constantin dans la grande salle du Vatican, dont veritablement une partie des desseins avoit esté faite par Raphaël.

C'est un quartier dans Rome ainsi nommé.

Pendant ce temps-là Perin del Vague qui avoit aussi peint sous Raphaël, épousa une sœur de Jean Francesque. Cette alliance leur donna occasion de travailler ensemble tous les trois; & mesme ils eurent ordre du Pape Clement VII. de copier ce beau tableau de Raphaël qui est à Saint Pierre *in Montorio*, pour en envoyer la copie en France. Mais ils ne la firent que commencer, car s'estant separez les uns des autres aprés avoir partagé ce que Raphaël leur avoit laissé, Jule Romain s'en alla à Mantouë où il fit plusieurs choses considerables dont je vous entretiendray. Jean Francesque le suivit peu de temps aprés, soit que l'amitié qu'il avoit pour luy l'obligeast à cela, soit qu'il y fust attiré par l'esperance d'y trouver aussi de l'employ. Toutefois Jule ne l'ayant pas si bien receû qu'il avoit esperé, il le quitta aussitost; & aprés avoir passé par la Lombardie, il s'en retourna à Rome, où ayant fini la copie du tableau

de Saint Pierre *in Montorio*, il la porta à Naples au Marquis del Vaſte, pour lequel il fit d'autres ouvrages pendant le peu de temps qu'il vécut. Car incontinent aprés il demeura malade, & mourut âgé ſeulement de 40. ans, environ l'an 1528.

LUCA PENNI. Il eût un frere nommé LUCA, qui aprés avoir travaillé à Genes, à Luques, & en d'autres lieux d'Italie avec Perin del Vague ſon beaufrere, s'en alla en Angleterre où le Roy Henri VIII. l'employa, & où il fit quantité de deſſeins qui furent gravez en Flandre, & dont les eſtampes ſe ſont répanduës de tous coſtez.

PELLEGRIN DE MODENE. Il y avoit encore alors PELLEGRIN DE MODENE qui fut grand ami de Jean Franceſque, & qui ayant demeuré avec Raphaël s'en retourna aprés ſa mort à Modene, où il fit pluſieurs tableaux.

GAUDENCE. GAUDENCE Milanois vivoit auſſi en ce temps-là. Il avoit une grande facilité à peindre; & vous pouvez voir dans le Palais Mazarin un tableau de ſa façon, où il a repreſenté la deſcente du Saint Eſprit ſur les Apoſtres. Je ne m'arreſteray pas maintenant à vous rien dire de ſes autres ouvrages, afin de vous entretenir d'un autre Peintre Florentin, dont le nom ne vous eſt pas inconnu.

ANDRE' DEL SARTE. C'eſt D'ANDRE' DEL SARTE, ainſi nommé à cauſe que ſon pere eſtoit Tailleur. Il y a long-temps, dît Pymandre, que je l'attendois. Comme j'ay ſceû qu'il eſtoit venu icy ſous le Roy

François I. j'estois sur le point de vous interrompre pour vous en demander des nouvelles. ANDRE' DEL SARTE.

Je n'avois garde, repartis-je, de le laisser separé de ces grands hommes dont je vous parle, puis qu'il a tenu parmi eux un rang assez considerable. En effet, il a sceû la peinture, & l'a mise en pratique autant qu'un homme de son temperament estoit capable de faire. Vous vous étonnez peut-estre de ce que j'attribuë à sa complexion ce qu'il y a de beau dans ses ouvrages, ou ce qui manque à leur perfection. Cependant il est vray en quelque sorte, que s'il n'a pas fait voir dans ses tableaux encore plus de beauté, l'on en peut attribuër la cause à son humeur lente & tardive. Car si son dessein est correct & dans la maniere de Michel-Ange, s'il a inventé agreablement, & ordonné les choses avec bien de l'esprit; il n'a pas eû assez de cette chaleur & de ce beau feu si necessaire aux Peintres pour animer leurs figures, & pour leur donner cette fierté, cette force & cette noblesse qui fait admirer les tableaux. Aussi l'on peut dire en quelque sorte que c'est ce qui manque dans les siens, & qu'on n'y voit pas une diversité d'accommodement, une varieté d'expressions, & une grandeur de pensées qui les auroient rendus infiniment plus recommandables.

Mais au reste si on les examine sans préoccupation, on verra que dans les femmes & les enfans il y a des airs de teste naturels & gracieux;

ANDRE' DEL SARTE.

que les jeunes hommes & les vieillards y ſont peints avec des expreſſions tres-vives & tres-belles, quoy-qu'il n'y ait pas, comme je viens de dire, aſſez de varieté; que les draperies ſont diſpoſées avec une façon agreable; que le nud y eſt bien entendu & bien deſſeigné; & qu'encore que ſa façon de deſſeigner ſoit ſimple, & ne tienne rien de ce grand gouſt, & de cette forte maniere que l'on admire en d'autres Peintres, néanmoins tout ce qu'il a fait eſt aſſez étudié.

André naquit à Florence l'an 1478. Auſſitoſt qu'il ſceût lire & écrire, ſon pere le mit en apprentiſſage chez un Orfévre qu'il quitta pour apprendre à peindre. Son premier maiſtre fut un Jean Barile Peintre aſſez mediocre: mais enſuite il demeura avec Pierre de Coſimo; & aprés il s'aſſocia pour travailler en la compagnie de Francia Bigio auſſi Peintre Florentin, & diſciple de Mariotto Albertinelli.

Pendant qu'ils demeurerent enſemble ils entreprirent pluſieurs ouvrages; & ce fut dans ce temps-là qu'André peignit à fraiſque & de clair-obſcur douze tableaux de la vie de Saint Jean Baptiſte qui ſont à Florence dans un Cloiſtre, & qui ſervirent à le mettre en credit. Car aprés les avoir achevez, il en fit un entre autres pour mettre dans une Chapelle de l'Egliſe de * *San Gallo*, où l'on vit une beauté & une union de couleurs ſi grande, au prix de ce que les autres Florentins peignoient alors, que tous ceux qui le virent en furent ſurpris.

* Où ſont les Freres de l'Obſervance de l'Ordre de S. Auguſtin.

ANDRY DEL SARTE.

Enſuite de cela il fit dans le Convent des Freres Servites de l'Annonciade l'hiſtoire du Bienheureux Philippe de Neri ; & comme il ſe perfectionnoit toûjours de plus en plus, chacun taſchoit d'avoir de ſes ouvrages.

Il travailla à un tableau d'une Vierge pour envoyer en France : mais lors qu'il l'eût fini il parut ſi beau à tous ceux qui le virent, que le marchand qui l'avoit fait faire le garda pour luy. Néanmoins comme du coſté de France ſes correſpondans le preſſoient de leur envoyer quelques peintures des meilleurs maiſtres, il pria André de luy en faire encore un ; ce qu'il éxécuta auſſitoſt.

Dans celuy-cy il repreſenta un Chriſt mort environné de quelques Anges qui le ſouſtiennent, & qui ſont dans une action pleine de douleur. Pluſieurs de ſes amis l'ayant prié de le faire graver, il ſe ſervit pour cela d'Auguſtin Venitien qui eſtoit à Rome auquel il l'envoya ; mais il fut ſi mal ſatisfait de ſon travail, qu'il réſolut de ne plus rien faire graver.

Ce tableau eſtant arrivé en France, ne fut pas moins agreable à tous ceux qui le virent, qu'il l'avoit eſté aux yeux des Florentins : de ſorte que le Roy ſouhaitant plus qu'auparavant d'avoir des ouvrages de ce Peintre, commanda aux marchands d'en faire venir encore d'autres ; ce qui fut cauſe qu'André par l'avis de ſes amis réſolut de faire un voyage en France.

ANDRE' DEL SARTE.

Comme il estoit dans ce dessein, ceux de Florence apprirent que le Pape Leon X. vouloit les honorer de sa presence, & revoir son païs. Pour cela ils se disposerent à luy faire une magnifique entrée.

Il y avoit alors parmi eux des hommes excellens en architecture, en peinture, & en sculpture plus qu'il n'y en avoit jamais eû. Ils furent tous invitez à construire des arcs de triomphe, à élever des statues, à bastir des temples, à décorer les places publiques, & à orner tous les lieux par où le Pape devoit passer, d'une infinité de basreliefs, de tableaux, & de tout ce qui pouvoit contribuer à l'embellissement de la ville.

Les Italiens sont fort habiles & fort ingenieux, comme vous sçavez, dans ces sortes de décorations, ausquelles naturellement ils prennent grand plaisir. Mais comme d'ailleurs ceux qui furent employez à ces travaux estoient d'excellens hommes, ils rendirent cette feste la plus éclatante & la plus somptueuse qui eust paru jusques alors.

Il y avoit à la porte appellée *di San Pietro Gattolini*, un arc où Giacomo di Sandro & Baccio di Montelupo avoient representé diverses histoires. Julien Tasse en fit aussi un à *San Felice*, qui est dans la place & proche la Trinité. Il dressa des statues dans le Marché-neuf, & dans un autre endroit il éleva une colomne semblable à la Colomne Trajane.

Antoine frere de Julien de San Gallo, l'un des

Architectes qui a travaillé à l'Egliſe Saint Pierre de Rome, baſtit un temple à huit faces dans la place qu'on appelle *de' Signori*. Baccio Bandinelle Sculpteur renommé parmi les Florentins, & dont vous regardiez dernierement le portrait * qu'il a fait luy-meſme, repreſenta la figure d'un Geant. Le Granaccio & Ariſtote de San Gallo éleverent un Palais entre l'Abbaye & la maiſon du Podeſta. Maiſtre Roux qui a travaillé à Fontainebleau, en fit auſſi un qu'il enrichit de pluſieurs figures.

ANDRE' DEL SARTE.

* *Il eſt dans le cabinet du Roy.*

Mais de tous ces ouvrages il n'y en eût point qui fuſt tant eſtimé que la façade de l'Egliſe de *Santa Maria di Fiore*. Jacques Sanſovin en conduiſit toute l'architecture; & comme elle eſtoit ornée de pluſieurs ſtatues & de quantité de basreliefs qu'André del Sarte peignit de clair-obſcur, ce travail parut ſi beau & ſi bien entendu, que Leon X. qui avoit beaucoup de connoiſſance en ces ſortes de choſes, l'eſtima bien davantage que s'il euſt eſté de marbre.

Ce meſme Sanſovin avoit encore repreſenté dans la place de *Santa Maria Novella* un cheval ſemblable à celuy de Marc Aurelle qui eſt dans Rome. Enfin toutes les ruës, les places, & la ſalle meſme du Palais, eſtoient remplies de tant de beaux ouvrages, qu'on ne peut rien imaginer de plus magnifique que ce qui parut le jour que le Pape entra dans Florence.

Le 3 Septembre 1515.

Mais pour retourner à André del Sarte, com-

ANDRE' DEL SARTE.

me il eût ordre de faire encore quelques tableaux pour le Roy, il en acheva un où il repreſenta une Vierge qu'on envoya en France. Le Roy en fut fort ſatisfait ; ce qui donna occaſion à quelqu'un qui ſçavoit bien la diſpoſition où eſtoit André, de faire entendre à ce Prince que s'il vouloit on pourroit le faire venir en France: ce que Sa Majeſté agréa volontiers, & commanda qu'on luy fiſt donner les choſes neceſſaires pour ſon voyage.

André apprit cette nouvelle avec d'autant plus de joye, qu'encore qu'il travaillaſt beaucoup chez luy, il n'eſtoit pas bien payé de ſes tableaux. Ainſi il crut qu'eſtant appellé par un Roy liberal & magnifique, & dans un païs où l'on traite les étrangers avec eſtime & civilité, il y ſeroit receû avec honneur, & trouveroit moyen de mettre ſa famille à ſon aiſe.

Ayant donné ordre à ſes affaires domeſtiques, il partit de Florence, & ſe rendit à la Cour. Il n'y fut pas ſitoſt arrivé, qu'il receût de François I. des marques de ſa liberalité. On luy meubla un logement, on pourveût à ſa dépenſe & à ſes autres beſoins: les Treſoriers luy compterent de l'argent: le Roy luy-meſme donna ordre qu'il ne luy manquaſt rien ; & ainſi il n'avoit d'autre ſoin que celuy de travailler.

Il commença donc de peindre ; & ſe voyant favoriſé du Roy, & careſſé de tous les Grands de la Cour, qui ne manquent jamais d'applaudir à ceux qui ſont bien auprés du Prince, il connut bien

bien qu'il estoit sorti d'une condition fort pauvre & fort miserable, pour entrer dans un estat commode & plein de bonheur. Un des premiers tableaux qu'il fit fut le portrait du Dauphin qui estoit né depuis peu de mois, & qui estoit encore dans les langes : il le presenta au Roy, qui pour marque de l'estime qu'il en faisoit, luy fit un present considerable. ANDRE' DEL SARTE.

Aprés cela, il acheva une * Charité qui plut beaucoup à ce Monarque, qui ne se lassoit point de luy faire du bien, taschant de l'obliger sans cesse par de nouvelles graces, à travailler toûjours avec plus de plaisir. * *Ce tableau est dans le cabinet de Sa Majesté.*

Aussi estoit-il fort content des bienfaits du Roy, & des caresses de tous les principaux Seigneurs qui prenoient plaisir à le voir peindre & à l'entretenir, parce qu'il estoit fort agreable & fort civil, ne manquant jamais de témoigner sa reconnoissance des faveurs qu'il recevoit.

Et certes, s'il eust toûjours eû devant les yeux l'estat present de sa fortune, & qu'il n'eust point oublié les mauvaises années qu'il avoit passées en Italie, il seroit demeuré le reste de ses jours en France, où il auroit aquis beaucoup de bien & d'honneur. Mais comme dans la prosperité on perd aisément le souvenir des miseres passées ; aussi parmi les douceurs que la fortune luy faisoit gouster, il ne songea pas à conserver sa faveur, & à prévoir ses disgraces.

Car un jour comme il travailloit à faire un

ANDRE' DEL SARTE.

Saint Jeroſme pour la Reine mere du Roy, il receût des lettres de ſa femme qui luy donnerent auſſitoſt envie de retourner à Florence. Il demanda permiſſion au Roy d'aller faire un voyage en ſon païs pour quelques affaires domeſtiques qui l'y appelloient, luy promettant avec ſerment d'eſtre bientoſt de retour, & meſme de faire venir ſa femme avec luy, afin de n'avoir plus d'attache qu'en France, où il travailleroit en repos le reſte de ſes jours. Et voyant que ce Prince avoit beaucoup d'amour pour toutes les belles choſes, il luy fit entendre que dans ſon voyage il prendroit occaſion de chercher des ſtatues & des tableaux des meilleurs Maiſtres pour les apporter à ſon retour.

Le Roy ſe confiant à la parole d'André, luy accorda ce qu'il demandoit, & meſme luy fit donner de l'argent pour l'achat des choſes qu'il propoſoit. Ainſi eſtant parti de France, il arriva heureuſement chez luy, où il commença à ſe réjouïr avec ſa famille & ſes amis, & à paſſer agreablement le temps ; en ſorte que le terme qu'il avoit pris pour demeurer à Florence s'eſtant écoulé à ſe divertir & à ne rien faire, il ſe trouva avoir dépenſé, non ſeulement l'argent qu'il avoit receû des liberalitez du Roy, mais encore celuy qu'on luy avoit confié pour acheter des tableaux.

Nonobſtant cela il voulut ſe mettre en eſtat de revenir : mais ſa femme & ſes amis s'y oppoſerent ; & les larmes de l'une & les prieres des au-

tres, ayant plus de force sur son esprit que l'interest de sa fortune, & la parole qu'il avoit donnée à un grand Roy, il demeura à Florence. François I. en fut si touché, qu'il témoigna sa colere aux Peintres Florentins qui estoient alors en France, & mesme fut long-temps sans vouloir les voir, protestant que si jamais André luy tomboit entre les mains, il le feroit ressentir de son ingratitude, & de son manque de foy. ANDRE' DEL SARTE.

Mais il n'estoit pas besoin que le Roy employast ni sa justice ni son autorité pour punir ce parjure. Le changement de fortune où il se trouva réduit bientost aprés, luy fut un supplice d'autant plus douloureux, qu'il le ressentit le reste de ses jours, pendant lesquels il souffrit les remords de sa mauvaise conduite, & les incommoditez d'une vie miserable. Car quoy-qu'il fist une infinité de tableaux à Florence, néanmoins n'en estant pas payé comme de ceux qu'il avoit faits en France, il regreta plusieurs fois les douceurs & les avantages qu'il y avoit receûs, & tascha par toutes sortes de moyens de rentrer dans les bonnes graces du Roy. Mais comme il vit que les passages luy en estoient fermez, il résolut d'aller travailler en divers lieux de l'Italie, où il perfectionna encore beaucoup sa maniere.

Lors que le Duc de Mantoûë alla à Rome sous le Pontificat de Clement VII. il passa par Florence, où ayant veû le * portrait de Leon X. fait par Raphaël, il en fut si charmé, qu'estant à

* *C'est celuy qui est dans le Palais Farnese, où le Cardinal de Rossi & le Cardinal de Medicis, qui fut depuis Clement VII. sont representez.*

ANDRE' DEL SARTE.

Rome il pria le Pape de luy en faire presfent. Ce que Clement luy accorda, & fit écrire en mesme temps à Octavien de Medicis de le mettre dans une caisse, & de l'envoyer à Mantoûë. Mais comme Octavien regardoit ce tableau avec beaucoup d'amour & d'estime, il luy sembla que Florence feroit une trop grande perte si on enlevoit un si rare ouvrage. Pour l'empescher, il prit prétexte d'y faire mettre une bordure plus riche; & pendant qu'on y travailloit il fit copier secretement ce tableau par André del Sarte, qui prit tant de soin à le bien imiter, & y réüssit si heureusement, qu'il n'y avoit personne qui pust remarquer de diférence entre l'original & la copie. Cette copie fut portée à Mantoûë; & lors que Jule Romain la vit, il y fut trompé luy-mesme, quoyqu'il eust veû faire l'original; & il n'eust jamais esté desabusé, si Vasari qui l'avoit veû peindre par André, ne l'eust asseuré que ce n'estoit qu'une copie, & ne luy en eust montré des marques qu'on y avoit mises exprés. Jugez aprés cela si les meilleurs connoisseurs peuvent se méprendre, principalement lors que les copies sont faites dans le mesme temps des originaux, & par des gens fort habiles.

Je ne m'arresteray pas davantage à vous parler des ouvrages d'André, dont le nombre est trop grand. Il en a fait une infinité en plusieurs lieux de la Toscane, principalement lors qu'il sortit de Florence avec sa famille pendant le temps de

la peſte, dont il ne put ſe ſauver. Car quoy-qu'il s'en fuſt garanti la premiere fois que ce mal affligea cette ville: néanmoins, ne s'eſtant pas toûjours ſi bien précautionné, il en mourut un peu de temps aprés que le ſiege qui eſtoit devant la ville eût eſté levé en 1530. & lors qu'il penſoit encore à retourner en France. Il n'eſtoit âgé que de 42. ans; & comme il ſe perfectionnoit tous les jours, chacun eſperoit beaucoup de ſon travail & de ſes études. ANDRE' DEL SARTE.

En effet, ceux qui s'avancent ainſi peu à peu, & qui raiſonnent ſur ce qu'ils font, n'exécutent pas les choſes avec ce beau feu qui ſurprend les yeux d'abord, mais auſſi ils marchent avec bien plus de ſeureté dans le chemin de l'art; & comme ils en ont ſurmonté par leur patience toutes les difficultez, ils y ſont plus affermis que ceux qui ont prétendu forcer la nature, & vaincre tout d'un coup par la vivacité de leur eſprit les obſtacles qui ſe rencontrent dans le travail. Car ces derniers n'ayant pas aquis une connoiſſance aſſez grande de tout ce qui regarde la ſcience de la peinture, il ſe trouve que cette lumiere qui les éclairoit au commencement de leur entrepriſe vient à s'éteindre, & que leur eſprit demeurant comme au milieu des tenebres, ils ne voyent plus à ſe conduire, & ainſi ne produiſent rien de raiſonnable.

Si André del Sarte euſt demeuré à Rome, & qu'il ſe fuſt donné la patience d'y étudier quel-

ANDRE' DEL SARTE.

que temps, on ne doute pas qu'il ne s'y fuſt beaucoup perfectionné. Car bien que naturellement il n'euſt pas l'imagination prompte & vive, toutefois on croit qu'il auroit aquis cette belle diſpoſition, cette expreſſion, cette force, & cette élegance qui ne ſe trouvent pas dans ſes figures, puis que d'ailleurs il eſt, comme je vous ay dit, aſſez correct dans le deſſein. Mais comme il eſtoit d'un naturel plus timide que hardi, il y a quelque apparence qu'il manqua de courage dans le commencement de ſa courſe; & que les ouvrages qu'il vit à Rome, & les excellens hommes qui y travailloient alors l'étonnerent, & le firent réſoudre à retourner à Florence, pour ſuivre ſon inclination & ſon ſeul génie.

Il laiſſa pluſieurs éleves, entre leſquels fut Giacomo da Punturmo; Andrea Squazzella, qui l'imita beaucoup, & qui a travaillé en France; Giacomo Sandro, Franceſco Salviati, Giorge Vaſari, & pluſieurs autres.

Alors ayant ceſſé de parler, & Pymandre s'appercevant que le jour finiſſoit: Je ne me laſſerois jamais avec vous, me dît-il; mais de peur de vous laſſer vous-meſme, je croy qu'il vaut mieux remettre à une autre fois ce qui reſte à dire de ces grands Peintres.

Nous aurons tout loiſir, luy répondis-je, de continuer nos entretiens, puis que vous voulez bien que nous employions les beaux jours de cette ſaiſon à faire quelques promenades enſem-

ble. Aprés cela, Pymandre s'eſtant levé, ſortit de ma chambre, & en s'en allant me témoigna que nous ne ſerions pas long-temps ſans nous revoir.

ANDRE' DEL SARTE.

TABLE

TABLE.

A

ACademie de Peinture & Sculpture, établie par le Roy, 9

Admirables effets de la Peinture, 81

Aglaophon, 55

Agnolo Gaddi, 130

Albert Dure recherche l'amitié de Raphaël, 269

Alexandre aime la Peinture. Sa réponſe à Dinocrate qui luy propoſoit de faire ſa ſtatuë du mont Athos, 28. 29. Il fait dreſſer des ſtatuës aux ſoldats, qui perirent au paſſage du Granique, 82

Alexandre III. éleû Pape, 154. Il eſt chaſſé par l'Empereur Frederic Barberouſſe.

Alexandre Boticello, 164

Alexandre VI. peint par Pinturicchio, 205

Ambrogio Lorenzetti, 109

L'Amour Inventeur de la Peinture, 52

Amedée Duc de Savoye, éleû Pape, & nommé Felix, 174

André Mantegne de Padoûë, 168

André Orgagna. Ses ouvrages, 113

André Taffi Florentin apprend à peindre de Moſaïque, 98

André Salario, 192

André del Sarte, 266. Il envoye des tableaux en France: Travaille à Florence aux décorations qui s'y firent pour l'entrée de Leon X. Vient en France ſous François I. Son retour à Florence, où il copie le portrait du Pape Leon X. fait par Raphaël. Sa mort.

André del Caſtagno Florentin apprend à peindre à huile de Dominique Venitien qu'il aſſaſſina par-aprés. Il peignit à Florence la conjuration de Pazzi contre les Medicis. Il fut ſurnommé *Andrea de gl'impicati*, 146

André Gobbe Milanois, 202

André Verochio, qui eût pour éleves Pietre Perugin & Leonard de Vinci, 193. Il quitta la peinture, & fut à Veniſe pour jetter en bronze une figure équeſtre, 167

Anthoride, 70

Antonio Vinitiano, 130

Antonello da Meſſina apprend l'art de peindre à huile de Jean de Bruge Flamand, & enſuite l'enſeigne en Italie, 142

Antonio da Corregio, 201

Antonio de San Gallo Architecte, 263

Appelle. Sa naiſſance, 62. Excel-

lence de ses Ouvrage, 63
Appollodore Athenien, 55
Appollonius Peintre Grec, enseigne la Mosaïque à André Taffi Florentin, 98
Ardée, ville prés de Rome, 53
Ardices Corinthien, 52
Arts, en quel temps ils florissoient le plus chez les Grecs & chez les Romains, 79
Art de Peindre, & son origine, 49. Combien il embrasse de choses, 39. Quand on a commencé de peindre à huile, 143
Art de peindre sur le verre, 258
Art de bien bastir, comment s'acquiert, 13
L'Architecte doit avoir deux fins dans ce qu'il fait, 14
L'Architecture ne consiste pas en vains caprices, 25. La belle architecture n'a esté connuë en France qu'un peu avant François I. 8
Aristide, 60. 68
Aristide fils de Nicomaque, 70
Aristocle, *ibid.*
Aristodenus, *ibid.*
Aristippe, 71
Asclepiodore, 70
Athenion, 72
Attila peint par Raphaël dans les salles du Vatican, 226
Avantages de la Peinture, 81

B

BABYLONE, 50. Rebastie par Semyramis: les murailles en estoient peintes.
Les Babyloniens firent de grands ouvrages, *ibid.*
Baccanale peinte par Jean Bellin, 163
Baccio, autrement *Frere Barthelemy de Saint Marc.* Il fut disciple de Rossi, imita la maniere de Leonard, & fut grand ami de Savonarole, aprés la mort duquel il se fit Religieux, 203
Bartholomeo Abbé de Saint Clement, 166
Balthazar Peruzzi de Sienne, grand dessеignateur, excellent Architecte, & sçavant dans les décorations de theatre, 260. Il peignit Charles de Bourbon, 262
Bataille de Constantin, du dessein de Raphaël, & peinte par Jule Romain, 242
Bataille de Marathon, peinte par Panœus, 54
Bataille d'Alexandre peinte par Philoxene, 70
Beauté. En quoy elle consiste, 30
Belus pere de Nynus, 41
Berna de Sienne, 130
Bernard Louïno, 192
Bernardin Pinturicchio, 172
Bramante Architecte, 220
Bruno, 108
Buffalmacco, 108
Bularchus, 54

C

CALANDRINO, 108
Cardinaux, en quel temps ils ont commencé à porter des chapeaux & des manteaux rouges, 231
Catherine de Medicis fait bastir

les Thuilleries, 11
Candaule, 54
Cavallini, 109
Cene de Leonard à Milan, 192
Ceſar Ceſto, *ibid.*
Cephiſſodorus, 55
Chapelle de Freſne, 21. 37
Charmas, 53
Charles d'Anjou Roy de Jeruſalem va voir les ouvrages de Cimabué, 97
Cimabué, 76. Sa naiſſance & ſes ouvrages, 95
Cimon Cleonien, 53
Le ſieur de Clagni a conduit le baſtiment du Louvre, 10
Claude, excellent Peintre ſur verre, 258
Cleante de Corinthe, 52
Clelie repreſentée à cheval, 83
Cleophante, 52
Cleſides peint la Reine Stratonice d'une maniere offenſante pour ſe venger d'elle, 73
Clement V. créé Pape, couronné à Lion, & ce qui s'y paſſa, 103
Commode, 88
De la Compoſition d'un tableau, 39
Du Coloris, 43
Conjuration contre les Medicis, 151
Corege, 201. 215. 216
Coſme Roſſelli peignit dans la Chapelle de Sixte IV. 164
Le corps de l'homme peut ſervir de modelle aux Architectes, 18
Crucifix qui parla à Sainte Catherine de Sienne, fait par Cavallini, 109

D

DANTE Poëte fameux banni de Florence, 105
Defauts des Architectes ignorans, 23
Demetrius aima mieux lever le ſiege devant la ville de Rhodes, que de perdre un tableau de Protogene, 67
Du Deſſein, 41
Deſſeins de Leonard de Vinci, 189
Diférence entre la Beauté & la Grace, 31
Dinias, 53
Dinocrate Architecte propoſa à Alexandre de faire ſa ſtatuë d'une montagne, 26
Dominique Ghirlandaï Florentin, 166
Dominique Puligo, 158
Donatelle Sculpteur, 132
Duccio Sienois, 130

E

ECCE Homo d'André Salario, 192
Ecole de Rome la plus excellente. 255
Egliſe de S. Louis de la ruë Saint Antoine. 22. 25
Egliſe du Noviciat des Jeſuites au Fauxbourg Saint Germain, *ibid.*
Egyptiens ont eſté des premiers à poſſeder les Sciences & les Arts, 51. Pourquoy ſçavans dans les Arts, 83
Echion, 62
Eleves de Raphaël, 240
Emblême d'un Architecte, 26

L'Empereur Frederic peint aux pieds d'Alexandre III. 161
Enos fils de Seth fut le premier qui forma des images, 49
Entrée de Leon X. dans Florence l'an 1515.
Esope. Les Atheniens luy dresserent une statuë, 95
Estampes de M. de Maroles Abbé de Villeloin, 233
Evenor, 55
Eumarus, 53
Eupompe, 60
Euphranor donna des regles pour les proportions, 70
Euxenidas, 60

F

FACTION des Guelfes & des Gibelins, 93
François Francia mourut de déplaisir, aprés avoir veû un tableau de Raphaël qui est à Boulogne, 181
François Melzi, 192
François I. achete la Gioconde de Leouard, 193
François Turbido, dit le More, 186
Frere Jean Angelic da Fiesole, Dominiquain, 137. Il peignit pour le Pape Nicolas V. refusa l'Evesché de Florence, & vécut saintement.
Frere Antonin nommé à l'Evesché de Florence à la recommandation de Frere Jean Angelic, 138
Frere Philippes Carme. Est pris sur mer par les Mores. Son Maistre luy rend la liberté, 144
Frere Martel-Ange Jesuite, 25
Frederic Barberousse, 154
Frere Guillaume de Marseille peint sur le verre, 258

G

GADDO *Gaddi*, 99
Galathée de Raphaël, 241
Gaston de Foix, 199
Gaudence, 266
Gautier de Bréne Duc d'Athenes, chassé de Florence, 117
Gerardo Starnina, 131
Gibellin, & l'origine de ce nom, 93
Gioconde de Leonard, 293
Giotto disciple de Cimabué, 99
Giovami da Ponte, 130
Giottino peignit à Florence contre le Palais du Podesta, 116
Giorgion, 198
Gozzoli, 152
Le sieur Goujon, 12
La Grace, en quoy elle consiste, 30
Gentile da Fabriano, 153
Gentil Bellin, *ibid.*
Grande gallerie du Louvre. Par qui bastie, 10
Les Grecs s'attribuent l'invention de la Peinture, 51
Gregoire XI. transporte le siege à Rome, 136
Guelfes. Que signifie, 93
Guelfon Duc de Baviere, *ibid.*
Guerre entre le Pape Gregoire IX. & l'Empereur Frederic, 92

H

HENRI II. fait bastir le Louvre, 10
L'Hercule de Farnese, 88
Hostel de Carnavalet. Par qui

basti & raccommodé, 12
Histoire d'Alexandre III. peinte à Venise, 154
Histoire d'un Roy de Chipre, 81
Histoire de l'O de Giotto, 100
Histoire d'Eneas Sylvius, qui fut Pie II. peinte à Sienne, 172
Hygienontes, 53

I

JACOBO *Cassentiono*, 131
Jacques Bellin, 153
Jacques Squaccione, 168
Idoles abbatuës par les Chrestiens, 85
Jean da Udine éleve de Raphaël, 240
Jean de Bruge, 142
Jean Francesque Penni, 255. 264
Jean Bellin, 153. Fait plusieurs ouvrages dans la salle du Conseil de Venise, avec son frere Gentil.
Injure faite par ceux de Milan à l'Imperatrice femme de Frederic, 155
Innocent IV. ordonna que les Cardinaux iroient à cheval, & porteroient des chapeaux rouges, 231
Jule Romain travaille à l'histoire de Constantin, 242
Julie Farnese peinte en Vierge, 179

L

LAOCOON, 88
Saint Leon peint dans les salles du Vatican par Raphael, 127
Leon X. 126
Leon IV. défait les Sarasins, 137
Leonard de Vinci, 87 186
Lippo, 113. 131
Loges du Vatican. Par qui peintes, 240
Les loges de Ghisi peintes par Raphael, 247
Lorentino d'Angelo Aretin, 136
Lorenzo di Bicci, 131
Lorenzo Religieux de Camaldoli, *ibid.*
Lorenzo Costa, 152
Lorenzo di Credi, 259 A parfaitement imité la maniere de Leonard de Vinci.
Loüis Sforce Duc de Milan, amateur des Sciences & des Arts, 188
Le Louvre. Comment a esté basti, 10
Luc Signorelli, 176
Luca Penni travaille en Angleterre, 266
Ludius fut en vogue du temps d'Auguste, 74
Lysippe excellent Sculpteur, mort de pauvreté, 80

M

LE Maistre des Cerémonies du Pape Comment peint par Michel-Ange, 73
Manufactures de Tapisseries établies en France, 9
Le sieur Mansart Architecte, 12
Marc Antoine de Boulogne grave pour Raphael, 232
Marc de Ravenne graveur, *ibid.*
Margaritone Aretin peignit pour Urbain IV. 99
Mariotto Albertinelli, 202
Masaccio. Son Epitaphe par Annibal Caro, 132

Mascarade extraordinaire & surprenante faite à Florence, 209
Massolino, 132
Mathias Corvinus Roy de Hongrie, amateur des Arts, 170
Melanthius Disciple de Pamphile, 61
Michel-Ange, 73. 215. 247
Milan rasée par l'Empereur Frederic, 155
Mosaïques apportées en Italie, 96
Murs de Babylone peints, 41
Mycon, 55
Myron sçavant en sculpture, *ibid.*

N

NEACLES. Comment il representa l'écume d'un cheval, 67
Niceros, 71
Nicomaque, 70
Nicophane, 71
Nicias, 72
Nicolas V. éleû Pape, fit faire plusieurs beaux Ouvrages, 134. 135
Nynus a le premier mis les statuës en vogue, 41

O

OBSERVATION sur la Beauté & sur la Grace, 31. Pourquoy il n'y a pas une parfaite ressemblance dans les visages de cire quoy-que moulez sur le naturel, 32
Origine de la Peinture, 49
Origine de la guerre des Guelfes & des Gibelins, 93
Otton fils de l'Empereur Frederic, pris prisonnier par les Venitiens, 157

P

PAMPHILE Maistre d'Appelle, 60
Panœus frere de Phidias, 54
Pharrhasius observa le premier la Symmetrie, 59
Parties necessaires pour bien composer un Tableau, 40
Paolo Uccello fut des premiers à observer la perspective, 131
Paul Lamazzo, 192
Paul II. magnifique en habits. Ordonna que les Cardinaux porteroient la robe rouge, 231
Pausias fut le premier qui peignit les lambris & les voutes des Palais, 71
Peinture, & son commencement, 49. Le premier qui dessigna fut contre une muraille, 52. Admirables effets de la Peinture, 81. Comment elle a esté relevée par Raphael & Michel-Ange, 85. En quel temps elle a commencé à paroistre de nouveau, 92. Peinture à huile trouvée en Flandre, 141. & portée en Italie par Antonello da Messina, 142
Peinture antique representant un mariage, 75
Les Peintres & les Sculpteurs anciens se rendoient sçavans à bien representer le nud, 90
Peintres Grecs apportent pour la seconde fois la peinture en Italie, 96. Enseignent aux Italiens à travailler de Mosaïque, *ibid.*

Pellegrin de Modene, 266
Perin del Vague, 255. 265
Perſée Diſciple d'Appelle, 71
Petrarque, ce qu'il écrit de Giotto, 107
Philbert de l'Orme a baſti les Thuilleries, 11
F. Philippe Carme. Voyez Frere Philippe.
Philippe fils de Frere Philippe, 170
Philocles d'Egypte, 52
Philoxene peignit la défaite de Darius, 70
Phrilus, 55
Pietre Perugin. 164. Comme il ſe mit à étudier. Son extrême avarice. Ses Ouvrages, 184
Pietro della Franceſca, 135
Pietro Cavalini, 109
Pierre de Coſimo, bizarre en Inventions, 208
S. Pierre & S. Paul repreſentez au Vatican par Raphael, 225. 229
Pinturicchio a peint à Siene l'hiſtoire d'Eneas Sylvius, 142
Pirrichus ſurnommé *Rhyparographos*, 75
Polygnotus & ſes Ouvrages, 54
Portraits de Jean & de Gentil Bellin dans le cabinet du Roy, 162
Promethée fils de Japhet inventa les images de terre, 41
Proportion neceſſaire à garder dans les baſtimens, 19
Protogenes, 65. Ses Ouvrages eſtimez par Appelle, 66
Sa réponſe au Roy Demetrius, 67
Pyramides d'Egypte ſont les marques de la grandeur des Rois qui les ont fait faire, 6
Pythius Architecte, 15

R

RAPHAELINO *del Garbo*, 214
Raphael d'Urbin. Ses excellentes qualitez, *ibid.* Sa naiſſance, 218. Il travaille ſous Pietre Perugin, 219. Il va voir les tableanx de Leonard de Vinci & de Michel-Ange, qui peignoient à Florence. Il change ſa premiere maniere, *ibid.* Eſt appellé par Bramante pour travailler au Vatican pour Jule II. 220. Il peint les Prophetes & les Sibylles qui ſont dans l'Egliſe de Noſtre Dame de la Paix, 223. Aprés la mort de Jule, Leon X. luy fait continuer les Ouvrages du Vatican, 226. Il fait le portrait de Leon qui eſt dans le Palais Farneſe. 231. Albert Dure recherche ſon amitié, 232. Il fait graver de ſes deſſeins, *ibid.* Il peint dans la chambre de Torre Borgia deux hiſtoires de Leon IV. 233. Et dans deux autres tableaux il repreſente François I. 236. Il conſerve par reſpect les Ouvrages de ſon Maiſtre, 238. Il envoye deſſeigner juſques en Grece ce qui reſtoit de plus conſiderable des Ouvrages anciens, 240 Il travaille pour Auguſtin Ghiſi, 247. Il commence l'hiſtoire de Conſtantin dans la grande ſalle du Vatican, 242. Il fait le

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tableau de la Transfiguration pour envoyer en France, qui eſt ſon dernier ouvrage & ſon chef-d'œuvre, 246. Sa mort, 248
Retour des Medicis à Florence en 1512.
Les Rois & les Miniſtres doivent faire choix de ce qui peut davantage éterniſer leur memoire, 26. 28

S

SALARIO, 192
Savonarolle preſche à Florence contre les deſordres de la Cour Romaine, 203
Les Sculpteurs anciens n'ont pas eſté également ſçavans, 88
Sebaſtien Serlio, 263
Semiramis fait rebaſtir Babylone, 50
Simon Memmi, 110
Spinello s'imagina voir le Diable tel qu'il l'avoit peint, 131
Statuë de Commode, 88
Statuës dreſſées à Eſope, aux ſoldats d'Alexandre, à Clelie, 95
Statuës renverſées par les premiers Chreſtiens, 84
Stratonice femme du Roy Antiochus peinte par Cleſides, 73

T

TABLEAUX de Georgeon dans le cabinet du Roy, 199
Tableaux de Corege, 201
Tableaux de Raphael qui ſont dans le cabinet du Roy, 252. 255
Tableaux d'André del Sarte, 266
Tableau de Saint Pierre *in Montorio*, fait pour envoyer en France, 246
Tableau de Gaudence au Palais Mazarin, 266
Taddeo Bartolo, 131
Taddeo di Gaddo Caddi, 113
Tapiſſeries faites en Flandre ſur les deſſeins de Raphael, 243
Tapiſſeries faites ſur les deſſeins des loges de Raphael, données à l'Egliſe de Noſtre Dame de Chartres par M. de Thou, 244
Tapiſſeries du Roy faites ſur les deſſeins de Raphael & de Jule Romain, *ibid.*
Telephanes, 52
Theomneſtus, 70
Therimachus, 62
Thimomachus peignit pour Jule Ceſar, 74
Thimante, 59
Les Thuilleries. Par qui elles ont eſté baſties, 10
Timothée d'Urbin a peint ſous Raphael, 258
Titien, 200. 201. 215. 216. 217
Traité de Peinture diviſé en trois parties, 39

V

VAL de Grace baſti par la Reine mere du Roy, 12
Venus de Medicis, 87. 88
Ugo da Carpi graveur en bois, 232
Vigne Aldobrandine, 74
Ville Adriane, 85
Vincent da ſan Geminiano a peint au Vatican, 259
Vitruve ſe plaint des mauvais Ouvriers de ſon temps, 24

Vittore

TABLE.

Vittore Pisano, 151
Vivarino peignit à Venise dans la salle du Conseil, 160

Z

ZEUXIS, 56

Ziano Doge de Venise, Mediateur entre le Pape Alexandre III. & l'Empereur Frederic, 157. Comment il épouse la mer, 159

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 9. Octobre 1663. signées HERVÉ, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à ANDRÉ FELIBIEN, sieur des Avaux, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra, *un Traité de l'origine de la Peinture, & des plus excellens Peintres Anciens & Modernes*, &c. & ce durant l'espace de vingt années. Avec défenses, &c.

Mit 2 Kupfern im Text, 2 Kupferinitialen.

ENT
SU
SUR
EXCEL
ANCI
SECO



Chez Sebastie
du Roy,

AVEC PRI

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf